0F

SUPER POLICIER MAGAZINE

Mensuel N° 1 - DÉCEMBRE 1953

LE BATEAU DES MAUDITS

par JOHN HAVILAND

TOT OU TARD, LA JUSTICE A

LE DERNIER MOT

Le crime est vieux comme le monde et durera certainement autant que lui. Caïn, d'après la Bible, aurait été le premier criminel suivi d'innombrables imitateurs. Et pourtant, aussi fournie que l'histoire du crime est celle du châtiment des criminels. A mesure que les méthodes policières se perfectionnent, les crimes impunis se raréfient. Aussi peut-on reprendre le mot qu'un auteur appliquait à la guerre et appeler le crime « la grande illusion » puisqu'en dehors des cas d'actes violents accomplis d'une manière irraisonnée, il postule l'illusion de l'impunité. Illusion, elle aussi, souvent irraisonnée sans quoi comment s'expliquer la disproportion qui existe si fréquemment entre le risque que court le criminel et le bénéfice que lui rapporte son forfait. Des assassinats entraînant la peine de mort ont été commis pour des sommes infimes. Prenons un exemple au hasard dans l'histoire criminelle : une affaire suisse, l'affaire Jacquiart, deux jeunes gens tuant cinq personnes et tentant d'en tuer cinq autres pour se procurer l'argent nécessaire à un voyage. Or, la spéculation d'impunité du criminel se heurte à des obstacles majeurs :

la déduction psychologique (comparaison-critique, recoupement des témoignages),

l'examen scientifique des indices,

l'imprudence du criminel ou de ses complices, ou encore la trahison de ceux-ci.

La déduction psychologique se rapporte toujours au vieil adage, *is fecit cui prodest*. Mais il faut envisager la notion de profit sous un aspect plus large que le simple profit matériel puisque la jalousie, la vengeance sont quotidiennement des motifs de crime. On a divisé les mobiles criminels en quatre groupes : la défense, le besoin, la passion, la folie.

Le crime irraisonné ou accompli pour des motifs extravagants, tel celui de l'homme qui, à Lyon, tua une femme qui lui était inconnue pour être condamné, parce qu'il ne pouvait surmonter certaines tentations et que recourir au suicide lui était interdit par la religion; ce crime, même si l'auteur en est déclaré sain d'esprit et responsable pénalement, se rapporte à la folie mystique, comme, semble-t-il, celui de Gorgulof, assassin du Président Doumer. L'auteur d'un tel crime peut être évidemment difficile à déceler, s'il s'en tient là et s'il n'attire pas l'attention par un comportement anormal, mais ces deux conditions ont peu de chances d'être remplies et l'histoire de Lafcadio, supprimant par jeu Fleurissoire, telle que l'a imaginée Gide dans *Les Caves du Vatican* ou celle, plus récente encore, que nous propose la pièce *La corde*, ont plus de rapports avec la fantaisie intellectuelle qu'avec l'histoire criminelle.

Certains crimes de jeunes sont, cependant, difficilement explicables et il entre certainement une part de jeu et d'attitude pour éblouir les autres ou soi-même ou pour compenser un sentiment d'infériorité, que ce soit le fameux crime de Lagny ou, presque contemporain, le meurtre inexplicable d'une infirmière commis en Amérique par trois jeunes gens. Ces actes, inexplicables par l'intérêt, doivent pouvoir être expliqués psychologiquement et s'ils n'entrent pas tout à fait dans la catégorie : folie, ils entrent dans celle : anomalie psychologique et l'inexpérience des auteurs fait qu'ils tombent facilement dans les mains de la justice.

Enfin, le criminel a un ennemi en lui-même qui n'est pas le moins dangereux. La vantardise ou simplement le besoin de se confier font qu'il se trahit fréquemment. Certains attendent longtemps et puis, un jour, l'aveu leur échappe. Malheur à eux si le délai de dix ans nécessaire à la prescription n'est pas encore écoulé. On cite le cas d'un boulanger normand qui avait tué sa femme et obtenu un non-lieu, faute de preuves formelles. Dix ans après le crime, il s'en vanta devant témoins mais la prescription partait du non-lieu et non pas du crime. L'ignorance de ce détail lui coûta sa tête. L'imprudence de Petiot écrivant une lettre ouverte à un journal, a fait rebondir l'enquête. Il n'est pas de détail infime (une lettre à l'adresse inexacte et tombée au rebut, par exemple) qui, négligé par le criminel, ne puisse se retourner contre lui.

La Justice et la Vengeance poursuivant le crime telles qu'on les voit dans le tableau célèbre sont donc loin d'être désarmées et si la justice est un peu lente parfois, à tel point qu'on la dit boîteuse, elle finit, tôt ou tard par avoir le dernier mot.

Pierre STEVENIN.

VOL. I

N° 1

DÉCEMBRE
1953

SOMMAIRE

3 Grandes nouvelles

DE L'AMOUR ET DES BALLES ..... *par Larry Holden* 4
Son mari avait prévenu : " Si elle se fait aimable, tirez dessus, mais si elle sourit, sauvez-vous ! ".

LE BATEAU DES MAUDITS ..... *par John Haviland* 26
Un équipage d'assassins, de hors-la-loi et de voleurs sait bien qu'il ne peut avoir d'autre destination que l'Enfer !

LA MORT PLANE SUR L'ORCHESTRE ..... *par Albert Simmons* 54
Mitch avait de l'oreille pour le jazz hot et un nez qui flairait un meurtre à trois octaves de distance.

3 Nouvelles courtes

COMME UN GOUJON DANS LA FARINE .... *par Richard Demming* 19
Seul un spécialiste ès-meurtre un peu fou tenterait d'essayer la chaise électrique pour la taille.

POUR QUI LE TRAQUENARD ? ..... *par Fletcher Flora* 42
Deux femmes fatales, avec du sex-appeal à revendre, c'était beaucoup pour un seul homme.

APPARTEMENT MORTUAIRE ..... *par John Bender* 68
L'appartement de leur lune de miel comprenait une rousse bien roulée et un cadavre dans les meubles.

1 Super Science-Fiction

L'ESPACE EST A NOUS ..... *par Manly Wade Wellman* 74
A deux contre l'éternité, ils entreprirent le plus étrange des voyages pour ouvrir une nouvelle frontière au monde de demain.

2 Articles

LA SCIENCE CONTRE LE CRIME ..... *par Maurice Tondu* . 15
Le " Sorcier des Poisons " tient entre ses mains le sort de Marie Besnard.

MEURTRES VENDREDI 13 ..... *par Emmanuel Car* 49
L'affaire Blengino reprise à zéro.

6 Chroniques

TOT OU TARD, LA JUSTICE A LE DERNIER MOT *par Pierre Stevenin* 2
LA JUSTICE EN DÉSHABILLÉ ..... *par Jean Sentence* 39
LES FILMS DE POLICE ET D'ACTION 40
LES ROMANS DE POLICE ET D'ACTION 53
4 PAS DANS L'ENQUÊTE 67
LES LECTEURS ONT LA PAROLE 82

Publié mensuellement par les Éditions André Jaeger, 19, rue d'Hauteville, Paris (10e), par arrangement avec Popular Publications Inc. de New York. Tous droits réservés pour tous pays.
Directeur de publication : R. Ménager, Rédacteur en chef : G. H. Gallet.

Le numéro : 100 francs — N.M.P.P. — Imp. Les P.-F. de L. DANEL, LOOS (Nord)

DE L'AMOUR ET DES BALLES!

par LARRY HOLDEN

Remettez ces titres à mon ex-femme, ordonna Kuykendall. Et méfiez-vous de cette tigresse. Si elle se fait aimable, tirez dessus. Mais si elle vous sourit... sauvez-vous !

On a toutes sortes de complications dans l'existence, et celle-ci était représentée par un sexagénaire aux cheveux gris, hérissés comme le poil d'un schnautzer, aux yeux d'un bleu électrique qui envoyaient des étincelles comme un court-circuit, et une voix faite pour la bagarre. Il s'appelait Jesse C. Kuykendall, il avait tout du cinglé.

Elle était à faire frissonner, mais elle avait amené Harry juste où elle voulait !

Nous étions assis dans le cabinet de Bert Campbell, son notaire. C'est-à-dire qu'il n'y avait d'assis que Bert et moi. L'autre ne faisait que danser sur son siège comme sur une plaque de métal chauffée à blanc.

— Mr. Kuykendall a une petite mission à vous confier, Lew, articula Bert en s'efforçant de ne pas éclater de rire.

— C'est ça... Une mission, beugla Kuykendall. en sautant une fois de plus et dardant son regard. Êtes-vous honnête ?

— Ma foi, je le pense.

— Mensonge !... Personne n'est honnête ! ... Vous vous figurez que vous l'êtes parce qu'on ne vous a pas encore offert suffisamment pour vous acheter. Moi, je ne suis pas honnête, je suis une sale crapule. Je l'ai toujours été. Et Campbell, c'est un faux jeton qui sait très bien se servir des lois pour abriter ses escroqueries. Mais, m'en fous que vous soyez honnête ou non, une fois dans le coup, vous serez obligé de marcher.

Il se laissa retomber dans le fauteuil et ricana, très satisfait de l'effet produit.

— Mr. Kuykendall, commença Bert, désire vous confier un paquet à remettre à son ex-épouse qui habite actuellement Manana Key en Floride...

Kuykendall bondit comme un boxeur qui s'élance de son tabouret dans l'intention de mettre l'adversaire knock-out dès le premier round :

— Pas de finasseries ! hurla-t-il. Pas de « certain paquet » et ceci, et cela et autre chose. Dites-lui ce qu'il y a dedans. Flanquez-lui la trouille... C'est comme ça qu'on les rend honnêtes... Leur flanquer la trouille !

Bert émit un soupir.

— Dans ce paquet, Lew, il y aura cinquante mille dollars d'obligations Force et Lumière assurées contre tous risques.

Mr. Kuykendall émit un : Ha ! et me regarda triomphalement comme s'il me possédait une seconde fois. Je dis posément à Bert :

— Mr. Kuykendall pourrait s'éviter quantité de frais, d'ennuis et de complications en expédiant ces valeurs par la poste, en recommandé, avec accusé de réception, et assurance.

Je crus que Kuykendall allait tomber d'apoplexie. Ses bras tournoyèrent dans toutes les directions, ses yeux menacèrent de sauter hors des orbites, il se mit à tambouriner sur le bureau des deux poings à la fois.

— Pas un sou pour enrichir ces bandits, suceurs de sang, de Washington !... Pas un sou pour un timbre, même si c'était pour leur expédier une bombe à retardement !... Ou pour une allumette qui leur flanquerait le feu !... Qu'ils cuisent dans leur propre jus ! Laissez-les assis sur leur propre dynamite !

Bert parvint à m'adresser un clignement d'œil.

— Mr. Kuykendall, m'expliqua-t-il, vient d'écrire un pamphlet dans lequel il prouve que les Postes et Télégraphes des États-Unis, sont un abîme de perversité.

— Une honte ! rugit Kuykendall, une abomination ! Je ne souille pas ma conscience en ayant affaire à eux, j'utilise des messagers spéciaux depuis des années.

— Il est entendu, reprit Bert, qu'il ne s'agit pas de remettre les papiers à l'ex-Mrs. Kuykendall sans en obtenir, en échange, des documents afférents aux droits d'utilisation d'un carburateur à double corps inventé par Mr. Kuykendall. Vous aurez tous vos frais payés, plus trente-cinq dollars par jour. Départ à six heures du matin, demain. Soyez très exact. Vous voyagerez en voiture.

— En auto ? Pourquoi pas l'avion ?

— Personne, à mon service, dit sombrement Kuykendall, ne pénètre dans un appareil volant.

— Mr. Kuykendall, précisa Bert, est en procès avec plusieurs compagnies aériennes pour contrefaçons d'inventions brevetées et se refuse à les enrichir jusqu'à sentence rendue, en sa faveur. Voyons, mon ami, c'est un véritable voyage de plaisir qu'on vous offre, trois jours aller, trois jours retour, avec une journée de répit pour une baignade dans le golfe du Mexique. En tout, sept jours, à trente-cinq dollars pièce, et tous frais en plus. Moi, je sauterais sur une pareille occasion.

Et Kuykendall lui lança, sarcastique :

— Vous croyez Campbell que je vous ferais confiance sur deux mille kilomètres avec cinquante mille dollars d'obligations facilement négociables ?

Je déteste les longues randonnées, je les trouve monotones au possible. Je résolus d'emmener mon cadet, Jerry, qui venait de rentrer de Corée. Je me gardai d'en parler à Kuykendall et Bert, le vieux en aurait sauté au plafond. Mais une fois l'idée en tête, je me sentis rasséréné. Mon frère serait enchanté du voyage.

Kuykendall avait tout établi, itinéraire et horaire. J'aurais à couvrir, quotidiennement, le chiffre de six cent quarante-trois kilomètres, je ferais étape dans les endroits désignés nommément, je roulerais à la moyenne qu'il m'imposait, j'atteindrais Manana Key, à 22 heures 10, le vendredi, 23 courant. Son ex-épouse m'attendrait avec les brevets à échanger contre les obligations.

— Mais, murmurai-je, vendredi sera le 22 et non le 23.

— Elle vous attend, répondit-il agressivement. Je lui ai écrit. Ne discutez pas, j'ai horreur de ça. Les discuteurs, je les mets à la porte. Elle vous attend. Vous aurez les obligations enfermées dans une sacoche de fils d'acier tressés, enchaînée à votre poignet. J'ai expédié les clefs — celle de la sacoche et celle de votre bracelet — au chef de police, là-bas, il constituera donc un témoin de l'échange. Je lui ai également envoyé une prime de

cinquante dollars qui, je l'espère, l'arrachera à son gin, pour une heure ou deux. Vous avez un revolver, fiston ?

Bert me faisait des signaux recommandant la patience. Je répondis docilement par l'affirmative.

— Bon, reprit Kuykendall, le visage durci, n'oubliez pas de l'emporter. Cette femme est une tigresse d'une cruauté froide. Ne lui parlez que l'arme au poing, ne la perdez jamais de vue. A la moindre négligence, elle vous égorgerait et se délecterait de joie de votre agonie. C'est un démon-succube. Il n'y a pas une goutte de sang dans ses veines, rien que du venin de cobra. Et maintenant, au revoir.

Il se dirigea vers la porte, se retourna, retroussa la lèvre.

— Rappelez-vous, quand vous aurez commencé à négocier ces obligations que vous aurez volées, que ce n'est pas moi que vous escroquez, mais la compagnie d'assurances, et ça vous fera une drôle de danse au son de leurs violons !

Un dernier éclat de rire métallique, et il sortit. Je me tournai vers Bert, et il secoua la tête :

— Non... Pas si maboul qu'il en a l'air. Quand on a ramassé autant de millions que lui, c'est qu'on a autre chose qu'une araignée au plafond. Il a absolument besoin de ses brevets pour coincer les compagnies aériennes. Il les avait confiés à sa femme, il y a déjà quelques années, pour les mettre en sûreté, et maintenant, il lui faut payer pour les revoir.

— Mais, cette histoire de revolver ?... Pas sérieux, hein ?

— Hé, Bert sourit fugitivement, c'est qu'elle a bel et bien descendu son premier mari, sous prétexte qu'il avait voulu lui enserrer le cou dans un piège à ours. On a trouvé le piège sur le lit, avec les empreintes digitales de l'homme, un peu partout, elle a été acquittée. Ce qui lui a rapporté un quart de million qu'elle a claqué en un rien de temps, et c'est alors qu'elle a embarqué le sieur Jesse C. Kuykendall. Trois ans de mariage, puis divorce avec un arrangement financier du tonnerre en sa faveur. Paraît qu'elle a tout flambé, là aussi. Elle dépense beaucoup. Elle est belle, très belle, extraordinairement belle. Jamais vu une pareille splendeur.

Mais si on prenait sa température, le thermomètre marquerait vingt-cinq au-dessous de zéro, au milieu de l'été le plus torride. Elle est aussi froide que la calotte polaire, et deux fois plus solidement glacée. Méfiance, hein... Elle essaiera de vous berner par tous les moyens.

— Et cette histoire de clefs ? C'est vraiment le chef de police qui les a ?

Bert haussa les épaules, d'un air un peu las.

— On voit que vous ne connaissez pas Kuykendall... Dites, on vous voit demain matin à six heures ? Je ne suis pas très fier de vous avoir demandé de faire ça pour nous, drôle de besogne pour un confrère, mais vous êtes le seul homme au monde que je puisse lui recommander... Pardonnez-moi en songeant à ce que j'ai à supporter de ce vieil enragé, dans nos rapports quotidiens.

— Mais pourquoi ne pas y aller en avion et n'en rien dire à personne ?

— Minute, Lew. On est tellement bien prévenu de votre passage aux étapes, qu'il y aura, à chaque fois, un télégramme pour annoncer votre arrivée. Soyez patient jusqu'au bout, arrivez à destination à 22 heures 10, vendredi soir. Et, croyez-moi, si vous arrivez, ne serait-ce que cinq minutes en avance, il le saura. Et puis — en confidence — j'ai là, en réserve un chèque de mille dollars que je vous remettrai, quand tout sera terminé. Gentil supplément, hein. Il est généreux quand on réussit une tâche pour lui. Mais, si on essaie de n'en faire qu'à sa tête, on est sûr de passer le reste de sa vie devant les tribunaux, à essayer de récupérer, en vain, le moindre centime. Compris ? Et d'accord sur tous les points ?

Je pensai à Jerry, mon frère, et souris :

— Tout compte fait, c'est un beau voyage et huit jours de détente.

Le lendemain matin, à six heures, il y avait foule dans le bureau de Kuykendall. Quatorze témoins pour assister à la remise de la sacoche d'acier dans laquelle les obligations avaient été placées, une à une, et qui fut reliée à mon poignet comme stipulé. Puis, Kuykendall, le sourcil froncé, aboya :

— Faites voir votre revolver !

L'histoire m'amusait à présent, et je laissai tomber dans la grosse main aux doigts courts, mon 7.65 *Bankers-Special*, une bonne petite arme à courte distance.

Il plissa le nez, tripota le revolver, fit une moue et le jeta dans la corbeille à papiers, en déclarant avec mépris :

— Pacotille... Un jouet de gosse. Prenez ça...

Il me tendit un Colt 45 d'ordonnance, un de ces pistolets automatiques qui exigent une science d'ingénieur pour leur manipulation. Je demandai ironiquement :

— Vous ne croyez pas qu'il faudrait également monter une mitrailleuse à l'avant de la voiture, ou traîner, en remorque, quelque pièce d'artillerie ?

— Vous faites de l'esprit... Mais attendez, et quand sera venu le moment, vous me remercierez... Remettez-lui la licence, Campbell.

Très flegmatique, Bert me tendit la licence à laquelle il ajouta un autre papier qui faisait de moi un *marshall*, autrement un policier fédéral autorisé au port d'un revolver, partout dans les quarante-huit États et possessions, y compris les îles de la Vierge.

J'éclatai de rire.

— Me voilà passé G-Man !

— Parfaitement, précisa Kuykendall, d'un air faussement suave. Et toute acrobatie, désormais, fiston, représente un petit séjour au pénitencier, qui va de vingt ans à perpétuité.

La façon de me le dire provoqua un drôle de petit chatouillement glacial le long de ma colonne vertébrale. Je me disais qu'un type qui avait les moyens de me faire nommer, même temporairement, marshall des États-Unis, pour accomplir une simple commission, était assez puissant pour m'envelopper dans un réseau fatal, au moindre faux pas de ma part.

Tout le monde m'accompagna jusqu'à la voiture. Bert me remit un paquet enveloppé de papier, c'était une bouteille.

— Cadeau pour le voyage, fit-il, gravement.

— On peut savoir ?

— Une lotion contre le feu du rasoir.

Je découvris qu'il s'agissait en réalité, d'un de ces vieux whiskies Bourbon qui font époque dans la mémoire d'un homme et me promis de lui donner une longue accolade le soir même, en Virginie.

Kuykendall me tendit la main par la portière, il tenait à me dire au revoir, une fois de plus, il me serra les doigts comme s'il voulait s'assurer que je n'avais pas dissimulé une de ses obligations, comme un prestidigitateur.

Il ajouta, d'une voix creuse :

— J'y serais bien allé moi-même, mais je tiens absolument à ce que l'on ne trouve pas mon cadavre à côté de celui de mon ancienne femme. Bonne chance, fiston, et si vous constatez qu'elle se montre trop aimable, empoignez votre revolver. Si elle vous sourit, filez !

Je trouvai Jerry au rendez-vous, dans Broad Street, à Newark. Je suis assez grand, il l'est plus que moi, encore. Un mètre quatre-vingt-sept, blond, une carrure d'arrière de football, et un de ces sourires qui feraient perdre la tête à un ange. Il m'appelait toujours « jeunot ».

— Passe-moi le volant, jeunot !... Défense aux gosses de conduire, t'entends ?

C'était sa passion, et je n'y voyais aucun inconvénient. Je lui montrai l'énorme pistolet automatique.

— Regarde ça, mon vieux.

— Tu n'es pas fou?... Un pistolet d'homme. Range ça, jeunot, et ne joue pas avec. La première fois que tu appuierais sur la détente, tu regretterais ton pistolet à eau.

Il ponctua d'un rire si puissant, que le mien n'était plus que risette de petite fille.

Nous déjeunâmes à Baltimore, et atteignîmes le premier relais automobile désigné par Kuykendall, à l'heure dite. Je ne fus nullement étonné d'apprendre que le vieux avait tout payé d'avance, je me souvenais de ce que m'avait dit Bert.

Moins d'un quart d'heure après notre promenade en ville, Jerry avait, au bras, une délicieuse petite blonde qui le dévorait du regard comme s'il avait été, pour le moins, le fils d'un maharadjah.

Je ne sais comment il s'arrange — ni où il puise sa vitalité. Moi, je n'aspirais, qu'à mon sac de couchage.

Le lendemain soir, nous étions en Georgie et le dîner comprit du poulet frit à la manière du Sud, que j'appréciai à sa juste succulence.

Mais quand j'en fis part à Jerry, tout en me caressant la panse, il me fit un clin d'œil et me désigna, du menton, la jolie caissière du restaurant.

— Pauvre jeunot, va... Tu vieillis... Tiens, regarde, voilà ce que j'appelle du vrai poulet — disons poulette — à mon goût !

Dix minutes plus tard, il était accoudé à la caisse, un cure-dents au coin de la bouche, et les yeux noirs de la demoiselle brillaient de plaisir.

Il ne vint se coucher qu'aux environs de quatre heures du matin, ce qui ne l'empêcha nullement de conduire d'une façon étonnante, toute la journée du lendemain. Il sifflait, chantait — et me conseilla d'acheter un fauteuil à roulettes pour infirmes.

II

NINA DÉCOUVRE UN CORPS

Le voyage se déroula exactement selon l'horaire exigé par Kuykendall, j'y veillais avec soin. Nous avions couché aux deux endroits désignés, et atteignîmes Manana Key, le troisième soir vers vingt-et-une heures trente.

Nous baguenaudâmes durant un quart d'heure, les pêcheurs, sur la jetée — en Floride, ils les appellent des chaussées — étaient intéressants à observer. Ils ramenaient ces poissons striés, noir et argent, qu'ils nomment tête-de-mouton, et d'autres, hideux à regarder, avec une mâchoire de baracuda.

Après avoir déambulé plusieurs fois sur la jetée — ou chaussée — en attendant le moment prescrit par l'horaire, Jerry me donna un coup de coude.

— Tu as vu cette lune?

Elle était fabuleuse, énorme et d'un jaune doré, comme celui d'un gigantesque œuf sur le plat.

— Quelle lune ! murmurai-je, et pris soudain d'un soupçon, quant à une question de dates, je voulus ajouter quelque chose, mais Jerry avait déjà repéré une rousse, appuyée au garde-fou, et surveillant sa ligne.

En moins de deux minutes, mon frère tenait la canne à pêche d'une main, et la taille de la petite de l'autre bras, sous prétexte de lui apprendre à pêcher, mais j'en doute fort, car ce n'étaient pas des conseils techniques qui pouvaient provoquer de tels petits rires heureux.

Lorsque ma montre-bracelet m'informa que le moment était venu de filer au rendez-vous, j'interrompis la leçon d'une voix caverneuse.

Il prit gentiment le petit nez retroussé entre le pouce et l'index, le chatouilla en souriant : Au revoir, mignonne, et me suivit sans hésiter.

Kuykendall m'avait remis le plan de la propriété de son ex-épouse. C'était à l'extrémité de Manana Key, un grand domaine, avec une route privée partant de la Nationale, et à l'extrême pointe sud de l'île. Car, pour ceux qui ne le savent pas, Manana Key est un peu au large du Cap Sable.

Cette route privée usurpait son nom, elle se composait, principalement de dunes de sable, elle était bordée de mangliers, palmiers et autre végétation tropicale. J'aurais mieux fait de venir en jeep.

On stoppa finalement, les roues avant confortablement bloquées contre un tronc de palmier placé en travers. Une chaîne tendue au-dessus et reliée à deux arbres, portait une plaque indiquant « Propriété privée ».

Kuykendall avait lui-même dessiné sur le plan, le tronc, la chaîne, voire la pancarte métallique.

Je quittai la voiture, suivi de Jerry, nous étions déjà penchés sur l'obstacle pour le ranger, puis nous décrocherions la chaîne, notre intention était évidemment de continuer jusqu'à la demeure de l'ex-Mrs. Kuykendall.

C'est alors que deux faisceaux lumineux jaillirent et convergèrent sur nous, on aurait dit le chœur du premier acte du *Chant du Désert*, et une voix rugit du haut des palmiers :

— Bougez pas les gars, faites pas d'histoires si vous voulez éviter les complications !

Je grinçai des dents. Cette voix n'avait rien d'humain, elle était déformée, rocailleuse, par des amplificateurs cachés dans les palmes. Et mon 45 était resté dans une poche de portière, il était trop volumineux à porter sur soi.

Jerry me lança un regard de côté, j'en compris la signification, je secouai immédiatement la tête avec énergie : « Non ! » cependant que le haut-parleur rugissait :

— J'envoie une clef !

Quelque chose tomba dans le sable, juste devant moi. C'était attaché à une grosse cordelette tressée, de dix centimètres, au moins.

— C'est la clef du bracelet, reprit la voix, grouille, et laisse la sacoche sur le sol, barrez en vitesse jusqu'à la plage, vous attendrez une demi-heure et...

Jerry prit un départ foudroyant vers l'auto. Je hurlai :

— Non !... Non !...

Trop tard. Une détonation avait éclaté, je vis mon frère trébucher dans le sable épais, et s'effondrer la face maculée de sang. J'eus un mouvement de fureur, et on dut le voir, un ordre me fut aboyé rageusement :

— Bouge pas, toi, ou tu en auras autant !... Ramasse la clef, et fais vinaigre... Je compte jusqu'à trois !... Un... Deux...

J'obéis, je ne pouvais faire autrement. L'invisible inconnu m'aurait abattu, et se serait emparé de la sacoche. Alors ? Je la laissai tomber sur le sol, mais gardai la clef.

— Retourne à l'arrière de la voiture !...

J'eus un regard désespéré pour mon frère, gisant le visage dans le sable, je m'exécutai, lentement.

J'entendis une sorte de bruit sec comme de castagnettes, je compris que quelqu'un s'était laissé glisser à bas du palmier, je me retournai pour contenir l'attaque que j'avais devinée, mais l'agresseur devait être armé d'une branche d'au moins un mètre, car je reçus un coup formidable sans avoir rien vu d'autre que le fourré derrière moi.

Ce fut dans ma tête, un tournoiement terrible, je culbutai dans le néant avec un sanglot intérieur... Jerry !... Pauvre Jerry !

On dit que venir au monde est chose compliquée, mais revenir, reprendre ses sens après avoir été brutalement assommé, est sûrement pire, car on se rend compte de ce que l'on ressent, alors qu'un nouveau-né ne sait rien.

Le goût salé du sang sur la langue, les rumeurs fracassantes dans les oreilles, l'âcreté qui vous prend aux narines comme si elles avaient été emplies de goudron brûlant, les aiguilles de verre dans les yeux...

Je tentai de gémir, un instinct me disait que si je parvenais à exhaler une plainte, cela me soulagerait, cela me permettrait de retrouver mon souffle, mais je continuais de suffoquer comme si l'on m'avait atteint au plexus solaire. Impossible d'émettre le moindre son.

Je sentais que je ne me trouvais plus sur le sable. Mes doigts se crispaient sur quelque chose de rèche, hirsute et court. Des poils drus. Je finis par comprendre. Une espèce de tapis-brosse.

Je devais découvrir, en fin de compte, qu'il s'agissait d'un tapis d'Orient assez rugueux. Je me sentais une fourmi aveugle, éclopée, sans forces.

Une voix féminine me frappa les oreilles. Elle était d'une séduction sans pareille, claire comme le cristal, avec d'harmonieuses inflexions.

— Pour l'amour du Ciel, Harry, qu'est-ce que nous allons faire de ces deux gêneurs !

— Nina, je t'en prie, calme-toi.

Mais l'homme ne semblait guère posséder d'assurance. Et elle reprit, sur le même ton :

— Me calmer ? Quand il y a un cadavre là-bas, dans l'avenue, et ce prisonnier, ici !... Je suis sûre que ce sont les messagers de Jesse. Mais où sont les obligations ? Il m'avait dit qu'il m'enverrait les obligations. Que s'est-il passé ?

— Nina, je t'en prie. Tu joues la comédie. Je te connais assez pour m'en rendre compte. Cela suffit ! Laisse-moi me concentrer. Tu en sais plus que tu ne veux le dire au sujet de ce qui s'est passé.

— Tu es idiot !... Je ne joue pas la comédie. Je ne t'ai pas appelé pour t'entendre bêler comme un mouton. J'ai besoin de conseils... C'est urgent.

Je parvins à ouvrir péniblement les yeux, et j'y voyais à peine. J'étais étendu sur ce tapis d'Orient au pied d'un divan, poignets et chevilles étroitement ligotés. L'homme et la femme se tenaient près d'une cheminée dont l'âtre était assez vaste pour qu'on y pût rôtir un porc tout entier.

Elle était vêtue de blanc immaculé, qui faisait ressortir le visage. Cheveux de jais et teint de bronze, si souvent exposé au soleil.

Bert Campbell avait dit qu'elle était splendide.

Le mot était trop faible. L'idée que je me faisais de la beauté féminine, jusqu'alors, ne dépassait pas les possibilités du Frou-Frou Club de Newark.

Et cette femme, dans la pièce, était si belle, si capiteuse, que toutes celles que j'avais admirées jusqu'alors, n'étaient plus que vieilles sorcières flétries.

Kuykendall avait dit « une tigresse ».

Non. Une panthère.

Une panthère avec sa souplesse féline, ses mouvements révélant une puissance, à la fois gracieuse et contenue... Et cette couleur fauve... Et cette vitalité animale...

La tête était petite, merveilleuse, d'une finesse rare, et la bouche, par contre assez grande, tranchait étrangement, avec une promesse de passion sensuelle. Les yeux avaient des reflets d'émeraude, avec des scintillements continuels.

Elle se tenait de façon audacieuse, les jambes écartées, et je voyais le dessin des cuisses tendant la robe de nylon, comme si elle était nue.

La respiration précipitée, soulevait deux seins fermes et orgueilleux, la tête rejetée en arrière, d'un air de défi, révélait une exaspération à la fois inquiète et arrogante.

Elle avait un verre en main, on avait l'impression qu'il allait éclater entre les doigts crispés.

Elle était magnifique et infiniment dangereuse.

L'homme, en face d'elle, paraissait par contraste, ce qu'elle l'avait appelé : un mouton bêlant. Les mains dans les poches, il se dandinait d'une jambe sur l'autre, dans son indécision.

Il avait, certainement, été beau garçon, mais les yeux soulignés de poches, le menton empâté et le début d'un fâcheux embonpoint encore camouflé grâce à un tailleur habile, en faisaient un être bien inférieur à elle.

— Écoute, Nina, gémit-il, je ne vois pas d'autre moyen que d'appeler la police, et...

— Tais-toi, idiot !... Et si la police se mettait en tête que c'est Jesse qui a fait tuer l'un de ces deux hommes ? Il en est parfaitement capable, du reste. Mais que deviendrais-je ? Les obligations ont disparu, on le coffrerait, et je n'en serais pas plus avancée... Qu'est-ce que cela me rapporterait, personnellement ? Les brevets n'ont aucune valeur pour moi, et je veux de l'argent, Harry !

Elle fit un geste sec, implacable.

— Il faut que nous fassions la preuve que c'est Jesse qui a fait massacrer l'un de ses messagers, et, si jamais, je réussis à l'obtenir, je le ferais danser et payer, payer, jusqu'à la fin de sa vie !... Tu entends ?... La preuve, il me faut la PREUVE !. Tu es avocat, tu es homme de loi... Trouve... Invente, au besoin !... Je te paie, tu es à mon service... Travaille ! Gagne ton salaire !...

— Mais, Nina, je ne comprends pas pourquoi tu te mets en tête que ce serait ton ex-époux qui aurait fait massacrer cet homme... Quel serait son intérêt ?

Elle leva les bras au ciel, et son regard se fit plus méprisant que jamais. Elle semblait penser : Non !... Quel crétin !... Quel pantin !... et articula lentement :

— Ecoute bien, et tâche de comprendre... Je répète que Jesse m'a envoyé des obligations Force et Lumière représentant cinquante mille dollars. Elles ont disparu. Je déclare — et montre un peu d'intelligence, si tu en as — que c'est lui qui a fait commettre le crime, pour reconquérir les valeurs et en rejeter la responsabilité sur moi... Je...

Ce fut à ce moment, que je fis un tout petit mouvement, je bougeai une main. Oh, à peine. Mais elle avait vu. Instantanément. Je crois que rien ne pouvait échapper à ses yeux verts de chat.

Aussitôt, elle se transforma, posa sa petite main sur le bras de Harry et sa voix se fit caressante.

— Excusez-moi, très cher... Je suis bouleversée.. Aidez-moi, je vous en supplie... Ce malheureux qui gît là-bas... Faites-le recouvrir de feuilles de palmier... Ou d'un drap... Il faudra avertir la police, mais pas tout de suite. Il m'est indispensable de reprendre mes esprits, d'abord.

Une telle maîtrise de soi-même était à vous donner le frisson. Harry la regarda bouche ouverte, bredouilla quelque chose, et sortit.

Elle vint immédiatement jusqu'à moi, attira une chaise, s'installa pour m'observer, alluma une cigarette. Après un instant, elle se pencha, et tranquillement, appliqua l'extrémité incandescente contre le lobe de mon oreille.

J'eus un sursaut de souffrance, elle sourit :

— Excusez-moi... Je savais bien que vous simuliez l'évanouissement. Je voulais m'en assurer.

Elle s'en fut prendre une bouteille de scotch et un verre qu'elle emplit, elle me souleva doucement la tête pour verser le whisky, goutte à goutte, entre mes lèvres. Elle avait des gestes emplis de sollicitude comme la plus dévouée des infirmières.

Je sentis revenir mes forces.

— Merci, articulai-je d'une voix creuse.

— Vous vous remettez?

Oui... Et en même temps que la vigueur, une rage froide s'emparait de moi. Je pensais à Jerry qui avait une balle dans la tête. Ha !... Je ferais payer cher !

Elle commença de m'interroger.

— C'est bien vous qui aviez été chargé de m'apporter les valeurs, de la part de mon ex-époux ?

Je découvris la sacoche vide, près de sa chaise, elle la poussait d'un pied mignon.

— Que s'est-il passé? reprit-elle. Jesse m'avait télégraphié, m'annonçant votre arrivée pour le vingt-trois, après vingt-deux heures...

— A-t-il spécifié *Vendredi* 23 *courant?* m'exclamai-je.

Je me souvenais de l'attitude de Kuykendall lorsque je lui avais signalé son erreur. Vendredi continuait d'être le *vingt-deux*. Elle secoua négativement la tête :

— Non. Simplement, le vingt-trois, à vingt-deux heures.

J'eus un rire nerveux.

— Il voulait dire le vingt-deux.

— Vous mentez. Jesse n'est pas homme à commettre une erreur aussi grossière. A moins que — et elle devint méditative — qu'il l'ait fait expressément. Le chef de police a été averti de la même façon que moi. C'est qu'il aurait eu, alors, une arrière-pensée qui... Que s'est-il passé exactement dans l'avenue?

— Vous le demandez? Pas possible!

— Ne commencez pas à faire de l'esprit. Je n'aime pas ce genre-là — elle montra sa cigarette — et cela pourrait vous valoir, cette fois, ceci DANS l'oreille même.

Son rire se fit cruel, elle ajouta :

— Et vous adoreriez m'entourer le cou de vos doigts, hein ! Ne vous frappez pas, mon ami, je veille à ne pas vous en fournir l'occasion. Expliquez-moi comment vous vous y êtes pris pour laisser filer les obligations.

Je ne tenais pas à servir de champ d'expériences à des jeux de cigarettes allumées dans l'oreille, et narrai brièvement les événements, y compris l'épisode du haut-parleur dans le feuillage.

— Le haut-parleur n'est pas une nouveauté, dit-elle. Il y a longtemps que Jesse l'avait fait installer, c'est commandé de la maison... Il aurait pu, aussi bien, mettre un appareil téléphonique, mais c'était trop simple, pas assez biscornu... Et vous n'avez pas vu votre agresseur?

— Il a surgi derrière moi.

Elle réfléchit, approuva, déclara qu'elle me croyait. Elle connaissait l'emplacement exact du dispositif. A ce moment, on entendit claquer une porte, puis Harry apparut, haletant.

— Il... il a disparu !... bégaya-t-il, et il était si blême qu'il semblait sur le point de se trouver mal.

Le visage de la femme se contracta.

— Quoi?... Qui?... Le cadavre?

— Oui... On a dû le transporter jusqu'à l'auto... Et l'auto n'est plus là, non plus !

Elle sourit. Un sourire charmant.

— Eh bien, c'est parfait... Voilà qui simplifie bien des choses, mon ami.

Mais il continuait de s'agiter, il avait les mains tremblantes, il s'exclama, la voix éraillée :

— La police, Nina... La police... Il faut l'informer... J'y vais de ce pas.

— Comme vous voudrez, très cher. Mais dites-vous bien que je vous contrerai, que j'affirmerai que vous étiez saoul comme d'habitude et que, par conséquent, tout est faux. Et c'est moi que l'on croira. N'oubliez pas que le chef de police est un excellent ami qui me fait toute confiance.

— Mais nous avons un témoin ici, qui confirmera mes dires !

— Un témoin?... Quel témoin? Vous avez la tête à l'envers, ma parole. Rentrez chez vous, prenez un bon soporifique, vous vous réveillerez frais et dispos, demain matin.

— On en reparlera ! hurla-t-il, et il se jeta comme un fou hors de la pièce.

Nina resta quelques instants immobile, puis, d'un seul coup, prit au-dessus de la cheminée, l'une des carabines qui se trouvaient dans un râtelier. Elle bondit vers la fenêtre du fond, l'ouvrit, appuya le canon sur le rebord, pressa la détente.

Hurlement de douleur... C'était Harry... Elle tira une seconde fois, puis sortit en courant. Je tentai aussitôt de faire sauter mes liens, mais ils s'enfonçaient dans les chairs comme du fil d'acier. C'était du fil spécial pour la pêche au gros poisson. Je transpirais à grosses gouttes, je ne pouvais désormais qu'attendre mon tour d'être tué.

Elle reparut dix minutes plus tard, elle n'avait plus son arme, elle ne semblait nullement anxieuse, son visage était fort calme. Elle me dévisagea longuement et ressortit.

C'était pour revenir avec un couteau de table et un paquet de chiffons roulés en boule. Ma sueur devint froide, je crus que c'était fini. Mais elle n'avait pas l'intention de m'égorger. Elle glissa la lame entre mes dents.

— Ouvez la bouche, gronda-t-elle, où je casse tout !

Elle m'enfonça la boule de tissu, compléta le bâillon avec un foulard autour de la tête. Elle voyait ma rage et me dit en me narguant :

— Il n'y en a plus pour longtemps, mon ami. J'ai affaire ailleurs, puis je vous liquide tout de suite après.

Réunissant toutes ses forces, elle parvint à me traîner autour du divan pour me déposer derrière.

Elle traversa la pièce, composa un numéro de téléphone :

— Police?... Je veux parler au chef. Bien... Allo... Charlie?... Quelle chance... Vite... J'ai besoin de toi... Oui, il vient de se passer quelque chose d'affreux, d'imprévisible... Tout de suite... Non... Seul... Viens tout seul, surtout... Non... Non... Pas au téléphone... Je te dirai tout cela sur place.

Elle raccrocha. J'entendis ensuite le choc cristallin d'un col de bouteille sur le rebord d'un verre. Malgré ses nerfs de glace, elle éprouvait le besoin d'un coup de whisky.

Ainsi donc, le chef de police allait venir. La façon dont elle l'avait appelé soulignait le genre de relations qui existait entre eux. Mais j'étais certain qu'elle ne tenait pas à ce qu'il découvrît ma présence.

Donc, je me mettrais à tambouriner le sol de mes talons, dès son arrivée, jusqu'à lui en fracasser les oreilles. Je pris mes dispositions, posai prudemment les pieds sur le sol et constatai que ma brillante idée ferait long feu.

Mes talons étaient de caoutchouc et le sol composé de caneaux plat non vernissés — comme dans la majorité de ces habitations genre espagnol, de Floride — ne résonnerait pas davantage qu'une pierre tombale frappée avec une allumette.

Je cherchai alors, une fois de plus, à me défaire de ce maudit fil de nylon qui me ligotait, je ne réussis qu'à me charcuter davantage.

Je sursautai, d'un seul coup. Quatre détonations au dehors. J'attendis, tous les sens en alerte. Rien... Pas de cris, pas de bruit. Elle rentra, se versa encore à boire. Avait-elle logé quatre balles de plus dans le corps de Harry? Quelle nuit de cauchemar...

Le temps paraissait interminable, il semblait que des heures s'étaient écoulées quand apparut Charlie. D'après sa voix, il devait être jeune.

— Qu'y a-t-il, Nina?

— Oh, Charlie, je... non, chéri, tu m'embrasseras après... Écoute-moi... C'est effroyable... J'en deviens folle... Assieds-toi, bien sagement. Le messager de Kuykendall qui devait arriver demain... oui... Il est venu cette nuit... Pendant que j'étais en ville avec Harry. Tiens... Regarde... Voilà sa sacoche... Il se trouvait donc ici, dans la maison quand nous sommes arrivés. Il est sorti en courant dès qu'il a entendu la voiture, il a tiré deux coups de feu sur Harry et — mon Dieu ! comment le malheureux a-t-il pu, avec deux balles dans le corps, riposter par quatre fois !... Le misérable a certainement été touché, je l'ai vu tituber avant de disparaître entre les palmiers... J'étais à bout d'épouvante, je me suis barricadée et je t'ai téléphoné...

J'entendais... Je voyais ce que signifiaient les quatre détonations incompréhensibles jusqu'à présent. On me découvrirait, truffé de quatre balles imputées à Harry.

Elle continuait, elle faisait ma description :

— Environ un mètre quatre-vingts, des cheveux noirs bouclés, vêtu de gris...

J'avais une chape de glace sur les épaules. Le prochain cadavre serait le mien. Un plan infernalement bien conçu.

La voix de Charlie reprit, lourde, hésitante :

— Nina... Jure-moi que... que... vraiment tu n'y es pour rien. Je sais que tu avais un projet en tête.

— Mon chéri... Tu es fou... Kuykendall m'a escroqué des milliers et des milliers de dollars, je voulais simplement récupérer un peu de ce qui m'appartient légitimement. Me crois-tu capable de tuer? *Moi?* Non... Je comptais tout simplement endormir ce messager...

Elle commença de sangloter, et il tentait de la réconforter. Elle murmura d'une voix contenue :

— Non, Charlie... Non... Laisse-moi... Oh, mon grand, mon aimé !

Et j'étais certain, comme si je les voyais, qu'elle s'était laissée aller dans ses bras, qu'elle lui avait donné ses lèvres, qu'ils étaient ardemment joints l'un à l'autre, le souffle suspendu, dans une étreinte passionnée...

Alors que cette goule avait, moins d'une heure auparavant, logé deux balles dans le corps du malheureux Harry.

Ils se détachèrent, elle reprit :

— J'ai été d'une imprudence impardonnable, je ne me consolerai jamais de t'avoir soutiré cette clef, vois elle est là sur la cheminée... Ce bandit a dû la trouver sans peine et ouvrir la sacoche... La tentation était trop forte pour lui.

Elle achevait de tisser la toile, de l'engluer comme une mouche, il ne se débattait pas, et je me demandais ce qu'elle lui réservait. Harry avait été utile, et qu'était-il devenu?... Une femme-succube, avait dit Kuykendall... Oui, un envoyé de Satan, prenant une forme féminine pour perdre les hommes, l'un après l'autre...

III

OU APPARAIT UN ENJOLEUR

Ils n'étaient pas sortis depuis deux minutes, que j'eus l'impression d'entendre ramper tout près de moi. Je tournai la tête... Jerry !... Jerry, bien en vie, avec une traînée de sang coagulé sur le front. Il souriait, il mit aussitôt un doigt sur ses lèvres.

En dix secondes, il me délivra de mes liens. J'avais envie de pleurer, de hurler de joie. Il avait le gros 45 dans sa poche, cela faisait une bosse réconfortante. Il m'aida à me remettre debout et à passer dans la grande cuisine. Une bouteille

de cognac trouvée dans un placard me fut d'un secours magique. Il m'expliqua, en quelques chuchotements !

— La voiture est planquée de l'autre côté de la chaussée de mer. Dis donc, qui est cette merveilleuse Lucrèce Borgia? Bon Dieu... Je l'ai vue envoyer deux balles à son amant...

— A l'*un* de *ses* amants, rectifiai-je. Mais tu n'as rien compris. C'est une preuve d'amour. Et ce n'est pas elle, du reste qui a tiré, ce ne peut être que moi... Tu n'as qu'à le demander à n'importe quel flic de la Floride, mon signalement a été donné, ils sont au courant.

On entendit un bruit de moteur. Jerry regarda par la fenêtre avec précaution :

— La voilà qui rentre lentement. Le chef de police est parti... On lui saute dessus, à deux et...

— Non, dis-je soudainement, j'ai une autre idée. Écoute bien, Jerry. Si tu me suis de point en point, c'est la victoire.

Il m'écouta, les yeux brillants, et quand j'eus terminé, se glissa dehors, cependant que je m'embusquais dans l'office tout près du living-room. Nina achevait de boire un cocktail. Je la tenais à merci, sans qu'elle s'en doutât, avec le pistolet braqué sur elle, dans l'étroite ouverture laissée par la porte. Elle déposa son verre et se retourna subitement vers l'autre porte, à l'extrémité de la pièce.

Jerry venait d'entrer, tenant en position de tir, la carabine avec laquelle avait été abattu Harry.

— Bonsoir, ma jolie !... Regarde ce que j'ai trouvé, enterré dans le sable... Chut !... Pas touche, ma belle... Ces trucs là c'est dangereux, ça part tout seul, parfois.

Elle montra un de ces sang-froid !... Du granit... Son sourire n'était nullement contraint.

— Tiens?... Le mort n'est pas mort !

— Oui... J'ai réfléchi... Valait mieux que je revienne... Assieds-toi, mon cœur, j'ai à bricoler, ici.

Elle se laissa tomber dans une bergère, près de l'âtre, Jerry la frôla, atteignit les autres carabines, et, une à une, avec une puissance d'épaules incroyable, les fracassa contre les lourds chenets de fer forgé.

— Dommage de démolir des armes de prix, mais une seule balle pour m'égratigner me suffit jusque nouvel ordre.

— Quel athlète ! murmura-t-elle, je n'ai jamais vu un homme comme vous !

— Exact... Grand, fort et généreux.

— Généreux?

— Mais oui. C'est à propos des valeurs... Vous savez peut-être que j'accompagnais le type chargé de les apporter. Qu'est-ce que tu penses d'un petit partage?

— Mais elles ont été volées par cet homme, justement!

— Tu repasseras, ma petite, avec une histoire plus intelligente. Le gars en question, je l'ai découvert, saucissonné derrière le divan. Fais pas des yeux comme ça, tu es moins belle... Là... C'est mieux... Et parlons de ce pauvre Harry que tu as descendu, ce que ne sait pas encore le chef de police. Alors, on s'arrange, petit cœur?

— Vous êtes fou... Totalement fou !

— D'accord... Mais attention, un fou, quand ça se fâche, hein, ça fait des dégâts.

— La police va venir d'un moment à l'autre et...

— Pas très en forme, jolie fille. Ici, encore, tu repasseras. La police, c'est pour demain. Je suis au courant.

J'ÉCOUTAIS, je jubilais en silence. Mais voilà qu'un faux mouvement me fit heurter la porte. Le bruit fut imperceptible, mais pas pour elle, qui s'écria : Qui est là?.

Jerry se retourna, elle bondit comme un félin, se jeta sur le canon du fusil, essayant de lui arracher l'arme des mains. A cet instant, j'aurais certainement tiré, mais elle m'était masquée par la carrure de mon frère.

Mon alarme fut brève. D'un mouvement réflexe, Jerry avait fait pivoter l'arme, et le menton de Nina fut effleuré par la crosse. Quand je dis « effleuré » c'est une façon de parler. Le choc l'envoya contre la bergère, elle perdit l'équilibre, tomba sur le sol...

Capiteuse vision, cuisses idéales au-dessus des bas qui moulaient les jambes... Spectacle voluptueux, grisant, fascinant, à faire perdre la tête à un saint. Elle était plus désirable que jamais et ses yeux lançaient des flammes vertes.

Jerry se pencha sur elle, puis abandonna son arme, la ramassa dans ses bras, chercha autour de lui un endroit pour la déposer, l'apporta jusqu'au divan. Je n'étais pas loin, derrière la porte de l'office. Il me vit, me cligna de l'œil, s'en fut chercher la bouteille de scotch et un verre, s'assit près d'elle, se pencha de nouveau.

— Vous m'avez fait mal... gémit Nina.

— Ta faute, bébé... Tu as de la veine de garder tes jolies dents intactes. Jamais essayer ce jeu-là avec moi.

Je vis les bras merveilleux enlacer le cou de mon frère.

— Ah, tu es un homme !... Un vrai !... Un dur !... Donne-moi ta bouche !... J'ai soif de ta bouche !... Vite !...

Tel que je le connaissais, il ne manquerait pas l'occasion de joindre l'agréable à l'utile. Quel baiser !... Je voyais les doigts de la belle se crisper sur les épaules de Jerry, comme des griffes de chatte. Lorsqu'elle se dégagea, à bout de souffle avant lui, elle était devenue sa chose.

— Encore ! dit-elle, d'une voix sourde de passion. Ah... Encore... Tu es mon homme... le

seul... Je t'ai dans la peau, là, d'un seul coup... Mords-moi... Serre-moi de toutes tes forces !

Ils se reprirent furieusement, au point que j'en fus un peu inquiet pour Jerry. Mais j'avais tort, il dominait supérieurement la situation, sous tous les rapports.

Il était bien quatre heures du matin quand elle murmura :

— Chéri... Je vais téléphoner... Oui, pour les obligations. On va me les apporter... Et nous irons nous aimer en Amérique du Sud... Tu veux bien venir avec moi?

— Jusqu'au bout du monde, assura-t-il.

Ce qui ne l'empêcha aucunement de se placer entre le guéridon du téléphone et la carabine, celle-ci bien à portée de sa main, pendant qu'elle composait un numéro sur le cadran.

Elle chuchotait, si bas et si rapidement, que je ne pouvais rien entendre, mais je vis le haut-le-corps de mon frère. Puis ils revinrent au divan, en se tenant chacun par la taille. Elle se laissa aller parmi les coussins, l'attirant contre son corps ardent.

— Plus que deux heures, mon amour... Ah... Prends-moi encore, chéri... Oh, chéri...

Jamais je ne passai deux heures d'affilée dans cet état, devant un tel spectacle. Quelle femme... Et quel Jerry !...

Lorsqu'il reprit possession de lui-même, dans la lumière grise de l'aube, mon frère s'assit, laissa aller la tête sur un coussin, ferma les yeux. A ce moment, si la femme avait eu la moindre attitude suspecte, j'aurais tiré aux jambes.

Mais elle le secoua tendrement :

— Chéri... Ne t'endors pas... Il sera ici d'un moment à l'autre... Prends la carabine, cache-toi derrière le divan... Et surtout vise bien, il faut le descendre du premier coup.

— Bien sûr... Bien sûr, marmonna-t-il.

Ce fut elle qui courut prendre l'arme pour la lui donner. Oh, elle était bel et bien sa chose, à présent.

Six heures moins cinq...

On entendit deux coups de sonnette, brefs. Jerry passa derrière la couche, mit un genou en terre, arrondit le dos, posa le canon de l'arme sur une pile de coussins, et attendit. Nina lui prit un dernier baiser, sourit, radieuse, et d'un pas léger, rapide, courut vers la porte d'entrée.

Je chuchotai : Tout va bien, petit?

On ne pouvait me reprocher cette question, après ce qui s'était passé cette nuit !... Il m'adressa un sourire — un peu las, révélant une saturation de voluptés — et je m'effaçai vivement, pendant qu'il durcissait le visage en regardant le couple qui entrait.

Nina et... Bert Campbell, qui la tenait amoureusement serrée contre lui... Bert Campbell, le notaire de Kuykendall.

Elle s'évada de ses bras, il voulut la reprendre, elle passa derrière une chaise.

— Mais qu'est-ce que tu as, ma Nina aimée ?

— Tu as les valeurs?... Les Forces et Lumière?

— Bien sûr, fit-il, en tapotant de sa main libre, la serviette de cuir qu'il avait élevée. Là-dedans... Mais pourquoi m'as-tu demandé de te les apporter ?

J'étais estomaqué, abruti de stupéfaction. Et, d'un seul coup, je me souvins.

C'était *lui*, qui, à Newark, avait tiré la sacoche hors de *son* coffre-fort, c'était *lui* qui l'avait ouverte avant d'y introduire les valeurs — et c'était sûrement lui, encore, qui avait embrouillé Kuykendall de façon à provoquer cette stupide erreur de quantième du mois; par rapport au jour de la semaine.

Je reconstituai tout sur l'instant.

Campbell, après avoir poussé à la roue pour que je fusse obligé d'accomplir le voyage en auto — trois jours — s'était rendu en Floride, en avion. Tout cela était combiné avec la panthère Nina.

Le rôle de la femme serait d'obtenir la clef en enjôlant le chef de police. Celui de Bert Campbell, d'exécuter le hold-up à l'entrée de la propriété. Je n'avais pas reconnu sa voix, expressément déformée par le haut-parleur, lequel, à l'encontre de ce que m'avait dit Nina, n'était nullement commandé de la maison, mais sur place même.

— Oh, chéri ! fit-elle... Viens, donne... Et tu peux m'embrasser, à présent.

Il se précipita comme un chien affamé, elle l'attendait, lui donna une poussée pour l'envoyer dans le champ de tir de Jerry :

— Tire !... Tire !... *Tue-le !...*

C'était le meilleur moment pour moi d'entrer en scène, mon 45 braqué sur elle, pendant que Jerry, debout, visait l'homme.

Ce qui s'ensuivit fut lamentable.

Ils rivalisèrent de platitude, de lâcheté, s'accusant l'un l'autre, hurlant, suppliant, prêts à se battre entre eux.

Et là-dessus, entra le chef de police, livide, avec toutes ses illusions perdues. Ce qui n'empêcha nullement la goule de courir à lui, de lui tendre les bras.

Il l'envoya sur le sol d'un revers de main à travers la figure.

Huit jours plus tard, après avoir déposé, maintes et maintes fois en justice, je repris la route, en compagnie de Jerry.

Durant un arrêt en Georgie pour déguster quelques sandwichs, je donnai un coup de coude à mon frère.

— Mignonne la caissière... Elle te fait de l'œil...

Il mordit sauvagement dans son pain.

— La maison est fermée pour cause de transformations, grommela-t-il, sans la regarder.

LE SORCIER DES POISONS

TIENT EN MAINS LE SORT DE MARIE BESNARD

NUL NE L'A OUBLIÉ. Au premier procès d'assises de Marie Besnard, dite l'«empoisonneuse de Loudun», Me Gautrat, défenseur en chef de l'inculpée, avait présenté au docteur Béroud, quatre tubes de verre. Au fond de chaque tube reposait une poudre couleur *gris-fer*.

— Docteur, lequel contient de l'arsenic ?

S'étant approché, l'expert marseillais après maintes hésitations, en désigna un. L'imprudent !... Aussitôt s'éleva la voix d'airain de Me Gautrat vouant ce témoin à la risée publique :

— Maître, vous êtes jugé ! Tous ces tubes ne renferment que de l'*antimoine !*

En la matière de supercherie « arsenicale » Me Gautrat n'était que l'imitateur d'Orfila, père de la science des poisons. Ce dernier en Novembre 1838, aux assises de Dijon, avait déjà montré au pharmacien Raspail, son contradicteur, une assiette où reposait également une poudre *gris-fer*.

Raspail paria, comme le docteur Béroud, pour l'arsenic. C'était encore de l'*antimoine*, indiscernable à la lueur diffuse d'une cour d'assises avec le *gris-bleuâtre* de l'arsenic. Seul un toxicologue aguerri ne pouvait s'y laisser prendre. Or Raspail et le docteur Béroud étaient en quelque sorte des «amateurs » en cette science complexe et critiquée. Ils étaient « refaits d'avance ». Le public de même...

Nous avons appuyé sur ce point pour montrer avec quelle prudence doivent conclure les experts en police scientifique, en médecine légale, et en toxicologie, car ils tiennent souvent en main la tête d'un accusé, la plus petite erreur de leur part pouvant être fatale à un innocent, ou présumé tel.

Et à l'honneur de la France, les travaux de M. Kohn-Abrest font foi en la matière dans le monde entier, ses rapports d'expériences empilés l'un sur l'autre, traduits en douze langues, ont déjà largement dépassé les hauteurs de la Tour Eiffel.

PHÉNOMÈNES TOXICOLOGIQUES

M. KOHN ABREST qui nous a fait l'honneur de nous accueillir dans son sanctuaire de « sorcier des poisons » ajouteencore :

— La tâche des toxicologues n'est pas facile, nous dit l'éminent expert ; elle comporte en effet une part d'hypothèse, c'est-à-dire d'*interprétation*, puisque nous formons des hypothèses non dans les nuages mais sur des faits que nous avons été à même de constater. Il ne nou suffit pas de trouver dans les viscères que nous analysons de l'arsenic ou du mercure pour affirmer qu'il y a eu empoisonnement par l'arsenic ou le mercure. Plusieurs raisons scientifiques nous interdisent de porter un jugement de cette nature dont le caractère simpliste trahirait l'igno-

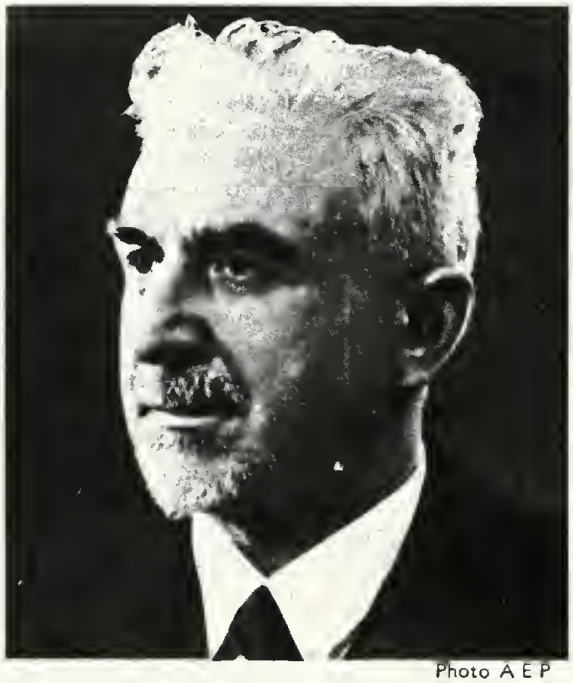


Photo A E P

Le Professeur Jean Kohn Abrest

Violette Nozières demande sa réhabilitation

rance des données du problème. Il peut arriver, par exemple, que des médicaments laissent des traces de substances toxiques. En faudrait-il conclure à l'empoisonnement ?

Une dose qui est mortelle pour l'un ne l'est pas pour l'autre. C'est ainsi que des maniaques de l'héroïne ou de la morphine pourront supporter des doses cinq et même parfois dix fois supérieures à celles qui suffiraient à entraîner la mort d'un non-intoxiqué ».

A ce sujet, la Brigade Mondaine a connu dans ses services, en 1946, le plus hallucinant phénomène du genre. Un hasard permit de le capturer.

En Août, à la fermeture du jardin du Luxembourg, les gardes, incapables de réveiller un jeune homme endormi sur un banc le firent transporter à l'Hôtel-Dieu. C'était François Vintenon qui était parvenu à s'injecter, trois ou quatre fois par jour, vingt centimètres cubes d'eubine.

De quoi abattre un bœuf !...

Et ce sont les viscères de ces « phénomènes » : drogués, vénériens, alcooliques et autres succombés dans la rue ou à l'hôpital, parfois assassinés, qui ont donné à ce savant les plus grandes certitudes sur le comportement des divers toxiques dans le corps humain.

Certains d'entre eux prouvent que la nature d'une vérité d'aujourd'hui peut être une erreur d'hier ou de demain. Ainsi les *ptomaïnes*, alcaloïdes végétaux qui se développent dans les cadavres en putréfaction. Découvertes en 1870, et citées longtemps comme une source constante d'erreurs dans les analyses *post mortem*.

Or, ces ptomaïnes, qui constituaient un poison extrêmement violent, et que tous les chimistes isolèrent, sont, aujourd'hui, devenues rarissimes. Les cadavres, aujourd'hui, ne produisent plus de ptomaïnes. Pourquoi ?

— Il y a comme cela, nous dit notre interlocuteur, une foule de questions qu'il faut se contenter de poser sans pouvoir prétendre à les résoudre.

M. Kohn Abrest né à Paris, le 9 Mars 1880 — le docteur Paul, son ami et son « *complément* » est du 21 Mars 1879 — est comme cet illustre médecin-légiste, *expert en justice depuis quarante ans*. Et également Professeur à la Faculté, ce que le docteur Paul n'a jamais voulu.

M. Kohn-Abrest, nous parlant de ses recherches dans certaines affaires criminelles, nous raconte :

— Dans les plus sombres faits divers, il est presque toujours un événement pittoresque et quelquefois amusant. Ainsi, chez Mme Steinheil, en 1906, qui était soupçonnée d'avoir étranglé sa mère et son mari endormis, après les avoir anesthésiés. Nous saisîmes le contenu de plusieurs armoires qui renfermaient une invraisemblable collection de médicaments. L'un d'eux nous parut plus particulièrement suspect que les autres. C'était une poudre blanche et brillante dont la composition semblait défier les plus minutieuses recherches. Nous avons essayé de percer par les réactions les plus variées le mystère dont elle s'entourait. Vainement. Impossible de déchiffrer la troublante énigme, lorsqu'un beau jour un dernier essai nous livra la clef : la fameuse poudre n'était que de la poudre de verre dont la fonction était d'irradier de tous ses feux la blonde chevelure de Mme Steinheil...

« A propos de Landru, dans sa villa de Gambais, en 1919, nous procédâmes à tous les prélèvements et conduisîmes ensemble nos recherches dans lesquelles aucun élément ne devait sembler négligeable.

« Or, dans le sous-sol de la villa de Gambais se trouvait dans une pièce — la cuisine historique, si l'on peut dire — une dalle si parfaite de forme et de dimensions qu'elle constituait une table de dissection propre à satisfaire tous les besoins. Sur cette dalle, nous parvînmes à reconnaître des traces de sang. C'était, dans la nuit qui enveloppait toute cette affaire, une lueur, un fait décisif.

« Hélas, le lendemain, l'infaillible verdict du laboratoire fit s'envoler toutes nos illusions : le sang de la dalle de Gambais n'était que du sang de poulet. Ce qui me semble extraordinaire encore aujourd'hui, conclut M. Kohn-Abrest, c'est que la défense ne tira aucun parti de cela, qui pouvait lui être utile au premier chef. Il est vrai que les charges étaient par ailleurs si nombreuses et si accablantes !

QUELQUES VÉRITÉS TOXICOLOGIQUE

MAIS PARLONS D'ARSENIC.

— C'est pendant la guerre 1914-1918, durant les nuits de bombardements, passées en veille à la Préfecture, que j'ai mis au point, au bruit des obus, mes recherches sur *l'élimination des arsenicaux thérapeutiques*. Vous allez comprendre : si un individu meurt quelque temps après avoir subi un traitement où entrent des produits arsénieux, on peut déceler dans son cadavre, deux mois après sa mort, *jusqu'à 9 milligrammes d'arsenic*. Passé cette quantité, *il y a, à coup sûr empoisonnement criminel !*

Déjà ce travail de M. Kohn-Abrest a permis de réhabiliter « chimiquement » Mme Lafarge — 3 milligrammes dans les entrailles de son époux brutal et grossier — et d'arracher au bagne le pharmacien Danval *quarante ans* après sa condamnation (1886) — 5 milligrammes dans les boyaux et cheveux de sa femme — et de le faire réhabiliter juridiquement *de son vivant*. Ce qui ne prouve pas d'ailleurs que la veuve Lafarge ou Danval n'aient pas « arsénié » leur conjoint respectif. Envers eux, les charges morales de leur culpabilité étaient accablantes.

Et si le parquet de Poitiers avait eu la géniale idée de confier les restes terrestres des « victimes » de Marie Besnard à M. Kohn-Abrest, il n'y aurait pas eu tant de renvois, il n'y aurait pas eu un procès loupé et une bonne *dizaine de millions économisés*.

Par contre, ce chimiste hors ligne n'a point hésité sur la culpabilité de Violette Nozières : *le père et la mère devaient y passer tous les deux*, et non pas le père seul.

En Mars 1933, avec une monstrueuse inconscience, Violette était rentrée, un soir au logis familial. Elle a sorti de son sac à main trois cachets de papier bleuté. Deux marqués d'une croix, ceux destinés aux siens. Puis un troisième, sans aucune marque, qu'elle conserva près d'elle. Elle tendit les premiers :

— Tiens, papa ! Tiens, maman ! Le docteur Deron m'a remis, pour vous, une poudre fortifiante. Diluez ça dans un peu d'eau et buvez ! Vos malaises vont disparaître instantanément !

Remarquez que Violette offrait, indifféremment, les deux sachets. Jean-Baptiste Nozières choisit le sien, au hasard. La mère héritait de l'autre. Remarquez encore que la parricide n'avait aucun intérêt — ayant un besoin urgent d'argent — à assassiner seulement son père. Elle laissa d'ailleurs, à sa mère, une longue journée pour mourir. Cependant, à peine arrêtée, elle s'écria :

— Papa me violentait ! J'ai voulu le tuer, en cachette, pour me soustraire à ses ignobles caresses. J'avais mis du poison dans son sachet, mais des sels Kruschen dans celui de maman !...

Marie Besnard
" l'empoisonneuse de Loudun "

Mais, depuis, M. Kohn-Abrest, penché sur les sachets vides, ne découvrait dans les paquets marqués d'une croix qu'une seule poudre, du soménal, du poison. Pas un atome de sels Kruschen.

Le poison avait parlé. Le chimiste n'avait été que l'interprète scrupuleux et intègre de la drogue de mort.

DEUX CAS EXTRAORDINAIRES

QUELLES SONT VOS PLUS BELLES AFFAIRES ? nous hasardons-nous à demander en fin d'interview.

— Loewenstein et Auburtin ! nous a répondu sans hésiter le savant. Le fameux banquier belge était tombé de son avion, le 3 Juillet 1928, au-dessus de la Manche. Repêché peu après, au large du Cap Gris-Nez, en dépit de ses diverses mutilations, Loewenstein n'avait pas avalé d'eau de mer. On ne trouvait dans son estomac que quelques chlorures et un peu de vin de Bordeaux rouge. Pour bien me convaincre que le banquier était déjà mort avant de plonger dans la Manche, j'avais besoin d'un échantillon d'eau de mer prélevé au large du cap Gris-Nez. Le juge de Boulogne, M. Montmessin, accompagné d'un inspecteur de la Sûreté, s'embarqua sur le *Maid of Orleans*, un paquebot. C'est ainsi que,

Bocaux au laboratoire de toxicologie

ce jour-là, 27 Août 1928, à midi, les passagers du courrier eurent la surprise de voir l'énorme vapeur stopper en pleine mer, mettre ses pompes à incendie en batterie, inonder le pont, tout cela pour que, en fin de compte, l'inspecteur puisse remplir, sous l'énorme jet, une simple bouteille d'eau de mer, bouteille qui me fut remise, le soir même, sur les quais de la gare de Boulogne, par le commissaire spécial et le juge. Et cette eau de mer, si chèrement obtenue, me permit de contrôler une longue expertise. La fin de Loewenstein n'est pas mystérieuse. Je regrette pour la légende. Mais, atteint de syncope dans le cabinet de toilette de l'avion, le banquier tomba dans le vide, déjà privé de vie ! »

MAINTENANT LA SECONDE... L'hydravion d'Air-France emportait, le matin du 6 Janvier 1936, un colis peu banal, à son décollage d'Alger. Décoré de gros cachets rouges, une voiture de la police l'avait apporté peu de temps avant le départ. On l'avait déposé soigneusement dans la soute aux bagages et recommandé aux bons soins du pilote. Quel trésor pouvait-il donc contenir ? Une fois de plus, l'avion venait au secours de la science.

Un gros industriel M. Jules Auburtin de la région de Mostaganem était mort dans un accident d'automobile. Possesseur d'une énorme fortune, ce décès brutal posait des questions d'intérêts extrêmement importantes, compliquées d'une assurance sur la vie très élevée.

A un tournant de la route, près d'Inkermann, dans une région accidentée, la voiture, conduite par le chauffeur habituel de l'industriel, avait fait une embardée et avait pris feu. Le chauffeur Henri Zaoui s'en était tiré indemne.

Quand il apprit que l'autopsie avait été décidée, il disparut. C'était lui l'assassin... A la suite d'une discussion, il avait tiré sur M. Auburtin, trois balles de revolver et mis le feu à la voiture, en simulant un accident.

Les besoins de l'instruction exigeaient de savoir si M. Auburtin était encore vivant lorsque la voiture prit feu. Le médecin légiste algérien préleva des vestiges des poumons et du cœur de la victime et les enferma soigneusement dans un bocal hermétiquement bouché. C'est ce petit colis funèbre que le grand hydravion, d'un coup d'aile, allait emporter à Marseille, d'où l'avion du service journalier d'Air-France l'emmènerait à Paris.

Le soir même, le professeur Kohn-Abrest et ses collaborateurs se mettaient au travail. Le cycle classique des opérations se déroulait, sous les puissantes lampes inondant la salle de clarté. Bientôt, les gaz étaient extraits des viscères et leur examen permet d'affirmer que l'industriel vivait encore lorsque son lâche assassin mit le feu à la voiture.

Le 29 Décembre 1938, Henri Aaron Zaoui était guillotiné à Oran.

Mais cette hallucinante affaire eut, en 1945-1946, un corollaire aussi retentissant qu'inattendu. Le frère de la victime qui avait prouvé l'infernale mise en scène et fait arrêter Zaoui, se nommait M. Émile Auburtin. Il était professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux.

L'universitaire qui se sentait donc plus doué que le commissaire Maigret et Sherlock Holmes réunis pour mener seul et mieux que la police une affaire criminelle fut à nouveau — nous le tenons du professeur Witt, le toxicologue bordelais et du docteur Landes — l'artisan de l'arrestation de Paule Guillou, l'empoisonneuse de la famille Ferlut : le fils médecin, le père pharmacien, plus la mère.

Donc, sans le professeur Émile Auburtin, le monstrueux Zaoui serait encore de ce monde et Paule Guillou n'aurait pas vu naître, en prison, son premier enfant, ni s'entendre condamner au bagne à vie. Cette fois notre sorcier des poisons n'y était pour rien.

Mais cette révélation bouleversante nous ramène droit à Bordeaux, où Marie Besnard va succéder à Paule Guillou aux assises de la Gironde. M. Kohn-Abrest va y jouer un rôle décisif : pour ou contre ?

C'est là le secret de demain...

Maurice TONDU.

Dans notre prochain numéro :
LE MASQUE DU CADAVRE

COMME UN GOUJON DANS LA FARINE...

Brand m'envoya un uppercut de plus bas que ses genoux.

Une affaire " Manny Moon "

par RICHARD DEMING

Seul Manny Moon, l'étourdissant spécialiste ès-meurtre, pouvait épousseter la chaise électrique pour son copain Le Vaseux — et l'essayer ensuite, lui-même, pour la taille !

Je crois qu'il doit tout de même exister, quelque part, un homme, au moins encore plus absurde que Greene-le-Vaseux, mais je ne l'ai encore jamais trouvé. Marmaduke Greene qu'on avait baptisé « Vaseux » tant pour son comportement intime que pour son teint brouillé, était un copain du temps de guerre.

Foutu copain. Même depuis le retour à la vie civile, j'étais pris d'une irrésistible envie de

lui botter le train chaque fois qu'il se penchait, devant moi. Il avait un génie particulier pour m'irriter, et mon exaspération n'était combattue que par une sorte de sympathie, je dirai même d'affection, rageuse.

C'est à l'occasion de son arrestation pour assassinat présumé que je me rendis compte de ces deux sentiments à la foi, et de la profondeur de leurs racines.

Il était neuf heures du matin quand je l'appris. Circonstance aggravante contre lui, car je ne me lève jamais avant midi. Je fus éveillé par une main qui me secouait avec précaution, j'ouvris un œil, je vis une silhouette féminine fort agréable à contempler, mais elle se présentait de dos.

Ahuri, j'ouvris l'autre œil et compris la situation. Je dors toujours tout nu, et la chaleur de ce matin d'été m'avait fait refouler inconsciemment aux pieds, le simple drap qui me recouvrait. La jolie femme continuait donc à me tourner le dos, et le bras souplement tordu en arrière, m'agrippait l'épaule.

D'une main, je détachai les doigts minces, de l'autre je ramenai le drap jusqu'au menton.

— Tu peux te retourner, Fausta.

Je savais que c'était Fausta Moreni, j'avais reconnu ses cheveux platinés, mais — et bien que l'eusse appelée par son nom — je feignis la plus grande stupéfaction de la reconnaître. C'était un petit jeu farfelu et classique entre nous deux, de se jouer la comédie à propos de tout et de rien.

Le temps d'une douche, celui de me raser et de m'habiller, pendant qu'elle attendait dans le petit studio, je fus à elle. J'allais me livrer à une autre phase de notre jeu de doux crétins, lorsqu'elle m'arrêta net en me disant avec simplicité :

— Manny... Le-Vaseux est bouclé.

L'un de mes sourcils s'éleva.

— Cela devait lui arriver un jour ou l'autre, Ce pauvre type n'a jamais su conduire sa voiture.

— Il ne s'agit pas d'une contravention. Il est inculpé d'assassinat.

Ce coup-ci, je restai bouche ouverte. Puis je grognai :

— Tu m'as volé trois heures de sommeil... Si tu me faisais du café, en manière de dommages et intérêts ?

Je fus stupéfait de la voir se diriger immédiatement vers la cuisine, je m'attendais à une réplique mordante. Elle n'était donc pas dans son état normal. D'habitude, elle est terriblement indépendante, et peut se le permettre. Très jolie, très riche, elle est propriétaire du cabaret de nuit El-Patio, le plus luxueux et le plus achalandé de tout New-York.

Lorsqu'elle eut achevé son récit, après le café, je compris son attitude. Elle était comme moi, Le-Vaseux lui tapait sur le système et elle ne pouvait s'en passer. Greene était son employé favori, chargé d'accueillir la clientèle aussi spirituellement que possible.

Massif comme un rhinocéros, et aussi puissant, le buste toujours prêt à faire éclater plastron et smoking, un sourire hideux sur sa face camuse, il interpelait chaque arrivant en se trompant de nom, et assénait de grandes claques sur les épaules nues des douairières.

Une fois que les malheureux et malheureuses s'y étaient habitués, ils l'adoraient, et Le-Vaseux représentait une institution dans le monde chic des noctambules.

L'histoire des ennuis de Greene semblait assez simple à première vue. Une cliente lui avait fait de l'œil, et il y avait à peine quelques heures — la nuit dernière — Le-Vaseux se trouvait galamment installé chez elle, quand avait surgi l'époux. Mouldy était inculpé d'avoir abattu le trouble-fête d'un coup de revolver, comme conclusion à quelques échanges de paroles assez désobligeantes.

Mais dès qu'on approfondissait, comme je le fis sans tarder, il y avait des invraisemblances. J'en découvris deux. Tout d'abord — et Fausta abonda dans mon sens — une femme suffisamment jolie pour justifier un sentiment de jalousie chez le mari, n'a pas besoin de se jeter à la tête d'un Vaseux, elle peut trouver — et sans peine — infiniment mieux que ça. Ensuite, à moins d'avoir affaire à un champion olympique de force — et encore... — Le-Vaseux n'avait vraiment pas besoin d'utiliser un pistolet pour se défendre.

Un gars comme lui qui soulève un piano à queue d'une main, vous vous rendez compte ?

Après ma deuxième tasse, je décidai de filer jusqu'au quartier général de la police, et Fausta insista pour m'accompagner.

L'inspecteur Warren Day était plongé dans des dossiers, et lorsque nous entrâmes, il courba son crâne maigre et chauve pour nous regarder par-dessus les lunettes.

Il me reconnut, manifesta de l'agacement, mais sa grimace se transforma en sourire — assez niais, d'ailleurs — en contemplant Fausta. Il déteste les femmes, en général, mais des épaules nues de femme lui produisent un effet extrêmement particulier. Celles de Fausta, bronzées par le soleil, rondes et fermes, sont fort appétissantes, et les yeux de l'inspecteur-chef Warren Day, devinrent des boules de loto derrière les verres épais.

— Enchanté, Miss Moreni, enchanté... Asseyez-vous, je vous prie.

Il se tourna ensuite vers moi, et je dois convenir que son regard n'était plus du tout chargé d'admiration :

— Qu'est-ce qu'il y a, Moon ? fit-il d'un ton assez aigre.

Il y a, entre Day et moi, une sorte d'entente tacite depuis des années. Il est bien convenu que nous ne pouvons nous sentir, mutuellement. Toutefois, j'ai une nette estime pour son habileté de policier, et je crois que, secrètement, il m'aime bien — mais ni l'un, ni l'autre, nous ne l'admettrions tout haut, même sous la torture.

Je répondis d'un ton neutre :

— Vous avez fait arrêter un de nos amis sous l'inculpation stupide d'assassinat.

Il eut un aboiement de roquet.

— Greene, sans doute ? Je sais qu'il fait partie du personnel de Miss Moreni... Donc...

Il se cala dans le fauteuil, les deux mains croisées sur un ventre concave.

— Le bonhomme est cuit, poursuivit-il brusquement. Rien à faire. C'est son pistolet, et il y a un témoin du crime.

— On peut avoir des détails ?

L'inspecteur condescendit à en donner. La dame en question était Mrs Minerva Talcott, et son mari, Henry Talcott était le cadavre. Sa narration, analogue à celle de Fausta, offrait une précision supplémentaire quant à l'heure qui se situait vers deux heures du matin.

— Le témoin est, sans doute, Mrs Talcott ?

— Parfaitement. Et Greene avoue quele pistolet est bien le sien... Donc...

Le policier rida le front, se gratta l'oreille.

— Ce que je ne comprends pas très bien, c'est le motif pour lequel il avait emporté une arme. Je lui ai posé la question, tout ce que j'ai obtenu est un regard ahuri et une réponse idiote... C'est consigné là... « Alors, il fallait le laisser à la maison pour me le faire voler ? »

Je vis Fausta sourire pour la première fois, ce matin.

— Je dois vous dire, inspecteur, que Greene possède une autorisation de port d'arme... L'une de ses attributions est de faire régner l'ordre dans mon établissement.

Je demandai si Le-Vaseux avait avoué le crime, l'inspecteur me foudroya du regard :

— Bien sûr que non. Les seuls qui avouent sont ceux qui massacrent leur femme ou leur maîtresse.

— On peut le voir ? Rien que quelques minutes...

Nouveau regard féroce qui précédait un refus, mais il avait vu, accidentellement, les épaules de Fausta, en même temps, et grogna quelque chose qui le surprit lui-même, à constater que c'était un acquiescement.

Il n'osa se rétracter, et se vengea en limitant notre visite à cinq minutes, sec.

Le-Vaseux était étalé sur le dos, sur sa couche, quand je le vis à travers les barreaux d'acier. Il bondit, nous envoya son sourire le plus hideusement charmant, allongea un bras poilu de l'épaisseur d'une patte d'ours et m'accrocha par le cou.

Je parvins à me dégager, à réduire le danger d'être étranglé par affection, il n'y eut plus qu'une poignée de mains que j'abrégeai également, je tenais à conserver mes doigts sains et saufs. Il jubilait :

— Ha !... Je savais bien que tu viendrais me chercher avec la patronne !... Bien content, t'sais !

Il apostropha le geôlier qui nous accompagnait :

— Quek' t'attends ? T'ouvres la lourde ?... Grouille !

Je hochai la tête.

— C'est un peu précipité, mon vieux. Pour le moment il ne s'agit que d'une visite de cinq minutes. C'est à toi de grouiller pour me raconter toute l'histoire.

Or, une élocution rapide et claire n'était pas l'une des qualités dominantes du Vaseux, surtout en la circonstance. Il y avait, une espèce de brouillard entre son cerveau et ses cordes vocales, dans lequel se perdaient la plupart de ses idées avant de se transformer en paroles.

Mais je suis assez persévérant, et grâce, en outre, à ce brave geôlier qui avait étiré les cinq minutes pour en faire dix, je réussis à obtenir un récit à peu près cohérent. J'en fus tellement exaspéré que je résolus de le laisser mijoter encore un peu dans sa cellule, au lieu de le faire sortir sous caution.

La « poule Talcott » comme il l'appelait, avait dîné trois nuits de suite au El-Patio, et, à chaque fois, s'était empressée de lier conversation avec Le-Vaseux.

— Me f'sait des confidences... M'avait l'air de s'ennuyer, d'avoir besoin d'ouvrir son cœur... Elle me disait qu'elle m'aimait bien parce que je la faisais penser à un homme polio-athlétique...

— Un quoi ?

— Polio-athlétique... Moi aussi, j'y avais demandé ce que ça veut dire. Paraît que c'est des gars qui vivaient dans des cavernes, il y a longtemps.

— Ah, bon... Un homme paléolithique... Continue.

— Ben, tu sais, on parle de ci, on parle de ça, une chose en amène une autre et, de fil en aiguille, voilà qu'elle m'invite à lui tenir compagnie chez elle. J'y dis que je quitte à une heure du matin,

elle me donne rancart chez elle pour une heure et demie. Je demande : Quand ? — Ben, cette nuit, qu'elle répond. Il était vingt-et-une heures. C'était hier. Alors, après la fermeture, j'enlève mon smoking, je mets un costume de ville, je saute dans ma bagnole, je vais chez elle.

Il spécifia qu'elle habitait dans Grand Towers qui est l'immeuble le plus luxueux et le plus cher de toute la ville. Après plusieurs cocktails, sa conquête passa dans la chambre à coucher afin de « se mettre à l'aise ».

Le-Vaseux resta donc dans la petite pièce, entre le studio et ladite chambre à coucher, et pendant qu'il attendait sa belle, voilà qu'il y eut un bruit de clef dans la serrure de la porte d'entrée et des pas dans le studio.

Comme Minerva Talcott avait négligé de l'informer de l'existence d'un mari, notre Vaseux ne se préoccupa guère de l'arrivée de quelqu'un, il continua de siroter son *nième* cocktail jusqu'au moment où éclata une détonation dans le studio.

Il ne bougea pas tout de suite, il cherchait à comprendre, puis décida, tout de même de déposer son verre et d'aller voir ce que cela pouvait signifier.

Il découvrit un homme à cheveux gris, étendu sur le ventre, dans une mare de sang.

J'interrompis le récit.

— Warren Day affirme qu'on l'a tué avec *ton* pistolet.

— Oui... J'ai compris ça tout de suite... J'tenais plus sur mes guibolles.

— Et où était-il ton pétard ?

— Dans l'étui.

— Bon sang de crétin !... Et l'étui ?

— Ben, suspendu à la bretelle.

— Mais tu es plus idiot que nature !... Vas-tu répondre autre chose que des c... stupidités ?...

Il consentit à préciser que la bretelle, l'étui, et le pistolet se trouvaient ensemble, accrochés au dossier d'une chaise dans le studio — en même temps que son veston — le tout, déposé à partir du moment où la conversation avait pris un tour galant et provoqué une seconde étape, la petite pièce.

Le pistolet n'était plus dans l'étui quand apparut Mrs Talcott. Le Vaseux l'avait pris en main, de sorte que lorsque la belle, surgissant en un voluptueux négligé, avait vu la scène, elle s'était évanouie avec un cri de souris agonisante.

— Mais, bougre d'âne, pourquoi le pétard au poing ?

— Ben, fit-il, d'un air génial, puisqu'y avait de la bagarre, fallait que je sois prêt, dis !

Et quand la police arriva, ce fut pour le trouver, déambulant comme un pachyderme, dans l'appartement à la recherche de l'assassin — et toujours l'arme à la main.

UNE FOIS DEHORS, Fausta me demanda mon avis.

— Très simple, et lamentable, déclarai-je. Un coup fourré. Rentre chez toi, petite, je vais faire une petite visite.

Une inscription sur la boîte aux lettres personnelle des Talcott, dans l'immeuble de Grand Towers m'informa que le couple habitait l'appartement 111 et je découvris aisément que ledit appartement se trouvait au premier étage, sur la cour.

La personne qui vint m'ouvrir répondait très exactement à la description que m'en avait faite Le-Vaseux. Une petite femme très jolie, très parfumée. Un mètre cinquante-huit et — mais j'ai oublié de vous préciser qu'elle était assez grassouillette, mettons soixante-cinq à soixante-dix kilos, Le-Vaseux aime beaucoup le capitonnage.

Le « négligé » qu'elle portait offrait très généreusement, divers points de vue qui, ma foi, malgré l'abondance de biens, n'étaient pas désagréables à contempler.

— Je m'excuse, Madame... Je suis un détective privé... Voici ma carte... Manville Moon... Ayant reçu mission de Mr. Marmaduke Greene de m'occuper de ses intérêts, je me permets de vous déranger pour...

CE FUT LA qu'elle décida de m'interrompre.

— La police officielle s'occupe de l'affaire, articula-t-elle d'un air assez distant.

Je ne répondis rien, j'attendais qu'elle m'offrît d'entrer ou me claquât la porte au nez. Comme elle attendait également — je n'aurais su dire quoi — la situation devint saugrenue, et je toussotai, ce qui parut réveiller la dame. Elle me sourit, s'effaça, j'entrai.

Il est certain que l'immeuble possède un service de nettoyage d'une rapidité remarquable. Pas la moindre trace sur le luxueux tapis du studio, pas même une tache ni une auréole révélant qu'il y avait eu du sang.

Je constatai que Mrs Talcott avait, déjà, deux visiteurs. L'un bâti en armoire à glace, avec une tête quelconque et des yeux vagues. J'eus une drôle d'impression dès que je le vis.

Le poil se hérissa le long de mon échine. Je compris que j'avais affaire à un bandit, un tueur, c'est une sorte de sixième sens qui ne me trompe jamais.

L'autre, un blond, me fut présenté comme étant Gérard Brandt, associé du très regretté mari. Il me secoua la main avec une sorte de familiarité, une fausse cordialité. L'armoire à glace s'appelait Mr. Fen, mais Brandt l'interpellait par le nom de Deuce.

Mr. Fen se contenta d'un mouvement sec de la tête. Point n'était besoin de posséder une profonde psychologie pour déterminer que Mr. Fen était garde du corps de Brandt, ce qui rendit bizarre, à mes yeux, le genre d'occupations que ledit Brandt devait avoir dans la vie — et par association de pensées, celles du très regretté Talcott.

Alors, candidement, je posai la question. Mrs Talcott expliqua avec un sourire assez aimable :

— Il s'agit d'une affaire d'information et de diffusion. J'élevai les sourcils :

— Un journal ?

— Non. Des nouvelles des champs de courses.

Ce qui légitimait la nécessité d'un garde de corps. Effectivement, la diffusion des nouvelles et tuyaux du turf est une grosse affaire et, bien que légitime et légale, elle s'adresse en majorité aux bookmakers clandestins.

Il était plus ou moins de notoriété publique que le « Syndicat » des paris s'efforçait de monopoliser le champ d'action, en éliminant, par des moyens aussi discrets que possible, mais également aussi effectifs que possible, tous les indépendants qui se permettaient de le concurrencer.

Depuis quelque temps, la mortalité parmi ces indépendants était montée à un tel pourcentage que seul, un homme possédant ses petites entrées auprès du Syndicat pouvait se permettre d'apparaître en public sans garde du corps — à moins qu'il ne tînt essentiellement à se suicider.

Je demandai à Mrs Talcott l'autorisation de visiter l'appartement afin de tenter de me faire une idée de ce qui s'était passé la nuit précédente.

Cela ne semblait pas l'enchanter, mais elle n'osa refuser. Il y avait cinq pièces disposées à angle droit, comme un *L*. On passait, successivement, en partant de l'antichambre, dans le studio, dans une salle à manger, puis dans la cuisine, en ligne continue. Mais si, après le studio, on tournait à droite, on pénétrait dans la petite pièce où Le-Vaseux avait attendu, et il y avait, au-delà, la chambre à coucher ainsi que la salle de bains.

Pendant que j'étais dans la chambre à coucher, je remarquai en regardant rapidement par la fenêtre, qu'on se trouvait à moins d'un mètre quatre-vingts de la cour. Je vis également, et c'est à cela que je feignis de m'intéresser, une rangée de garages, derrière lesquels il y avait une allée.

Mrs Talcott, et tout le monde, n'avaient qu'une idée, celle de m'expédier le plus rapidement possible, ce qui ne m'empêcha nullement de prendre mon temps, de la remercier avec volubilité et de m'asseoir en lui demandant si la fumée de cigare ne l'incommodait pas.

Bien entendu, elle me permit de fumer, non sans lancer un regard à Brandt, comportant une question facilement traduisible : Pourquoi ne débarrasse-t-il pas le plancher ?

Brandt, engoncé dans une bergère, juste en face de moi, s'efforça de la rassurer par un petit sourire. Le dénommé Deuce Fen se tenait debout, négligemment appuyé contre une bibliothèque, un peu plus loin.

J'attendis la première cendre blanche au bout de mon cigare pour articuler :

— Je crois comprendre, Mrs Talcott, d'après votre déposition, que vous croyez que c'est Greene qui a tiré sur votre mari.

Elle parut suffoquée.

— Mais... Monsieur... La question ne se pose même pas !

— Alors, racontez-moi comment cela s'est passé.

Elle manifesta une impatience contenue. Elle déclara, sèchement qu'elle avait tout dit à la police. Je l'assurai que je lui serais très obligé de vouloir bien me confirmer le récit. Gérard Brandt, plus suavement souriant que jamais, intervint :

— Permettez, Mr. Moon, je suis certain que vous comprenez l'état de bouleversement de Mrs Talcott, et je crois qu'il n'est pas absolument nécessaire de l'obliger à remâcher sans cesse un tel récit, d'autant plus qu'il ne peut subsister le moindre doute sur ce que...

Il n'acheva pas, j'attendis très poliment, et repris :

— Racontez-moi, Mrs Talcott comment cela s'est passé.

Brandt raidit le buste, ses pommettes se colorèrent :

— Mais !... Dites-donc !... s'exclama-t-il.

Je jugeai que le moment était venu de cesser de tourner autour du pot, j'adressai un sourire froid, à la ronde.

— Bon. Alors, c'est moi qui vais vous dire ce qui s'est passé.

Mrs Talcott ouvrit des yeux comme des lucarnes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Tout simplement qu'il s'agit d'un piège, le plus gauche, le plus balourd qui soit. Non seulement ce n'est pas Greene qui a tiré, mais vous êtes la première à le savoir. Vous l'avez roulé comme un goujon, dans la farine.

Brandt se leva, s'avança sur moi, le visage menaçant. Je déposai mon cigare dans un centrier, me dressai à mon tour.

Le garde du corps paraissait totalement détaché des événements, mais ses yeux aux paupières de caoutchouc ne me quittaient pas d'une seconde. Je continuai mon exposé :

— On avait choisi Greene parce qu'il représentait le personnage rêvé, le crétin intégral. Tout était calculé, soigneusement mis au point. Quand le mari a surgi, Greene se trouvait déjà dans la petite pièce où l'on désirait qu'il fût, et l'étui à revolver avait été laissé dans le studio, où il fallait qu'il fût laissé. Quant à Mrs Talcott, soi-disant dans la chambre à coucher, elle avait déjà fait le tour de l'immeuble en passant par la fenêtre, elle attendait son mari à la porte.

« Je ne saurais répéter ce qu'elle lui raconta pour expliquer le motif de sa présence sur le seuil, à deux heures du matin, il est possible que ce soit un rite, à chaque fois, toujours est-il qu'ils entrèrent ensemble, et la dame, tranquillement, s'en fut prendre le pistolet, abattit le monsieur, remit l'arme en place, fila sans attendre.

» Et pendant que Greene, l'air idiot, regardait le cadavre, elle était en train de regagner sa chambre par la fenêtre, afin de se dépêcher de se mettre en tenue galante.

Mrs Talcott devint blanche comme craie. Brandt était écarlate comme un homard au court-bouillon. Il fit deux pas, m'envoya un uppercut de plus bas que ses genoux à mon menton. Je l'évitai d'une simple feinte de tête, ripostai par un crochet du gauche qui l'expédia à une demi-douzaine de pas. Il serait allé beaucoup plus loin sans la bergère qui lui coupa les jarrets et le reçut à la renverse.

Deuce Fen n'avait pas bougé, rien que sa main qui fila vers l'aisselle. Mais la mienne le battit d'un petit dixième de seconde et avant qu'il eût atteint la crosse de son arme. j'avais déjà, au poing, mon bon P-38, braqué sur lui. Il comprit, n'insista pas, et je remis mon pistolet dans l'étui, avec un petit sourire, en déclarant :

— Vous pouvez disposer, messieurs. J'ai à parler avec la jolie dame, en tête-à-tête.

Brandt échangea des regards avec Deuce, ce dernier avait bien envie de caresser, à nouveau, son gilet, sous le veston, à gauche. Je prévins, sans abandonner mon sourire :

— Attention... Cette fois-ci, j'appuierai sur la gâchette.

Brandt était totalement abasourdi, il n'arrivait pas à admettre que son garde du corps refusait de m'affronter.

Quand la porte se fut refermée sur eux, je repris mon cigare, lançai une bouffée, m'installai dans la bergère abandonnée par Brandt, faisant face à l'antichambre. Minerva Talcott articula d'une voix à peine perceptible.

— C'est... C'est absolument faux, d'un bout à l'autre.

Je n'eus pas le temps de répliquer, il y eut un coup sec à la porte du palier, Minerva courut ouvrir, et j'attendis, la main droite sous le veston.

Apparut l'inspecteur Warren Day qui adressa un bref salut à la femme, et me montra sa face habituelle de bouledogue.

— Le geôlier m'a fait un petit rapport de votre conversation avec Greene, j'ai l'impression que vous avez découvert quelque chose qui m'échappe. Qu'est-ce que c'est ?

C'est cette mentalité chez Warren Day qui provoque mon estime. Pas bourrique, le policier. L'affaire était close pour lui, mais dès qu'il a pensé qu'il pouvait se tromper, il n'a pas hésité à rouvrir le débat. Mieux même... Au lieu d'envoyer un subordonné, il s'est dérangé personnellement.

Je lui expliquai mon hypothèse, puis me tournai vers Mrs Talcott dont les mains s'agitaient nerveusement :

— Et maintenant, tâchez de nous donner un motif plausible, intelligent de sa présence chez vous, la nuit du crime.

ELLE PARLA d'une voix blanche :

— Je... je voulais... que... Rien qu'une bonne râclée pour mon mari... Jamais je n'aurais pensé que Marmaduke allait le tuer.

— Soyez un peu plus claire, grommela Warren Day.

— Je voulais divorcer, il refusait. Nous ne vivions plus ensemble depuis deux mois. Il était horriblement jaloux, ma vie devenait un enfer. Il avait gardé une clef de l'appartement, il surgissait par surprise. La semaine dernière, il s'était jeté sur un ami qui me rendait visite, et l'avait roué de coups. Ce n'était pas la première fois — mais la troisième... Seulement, jamais aussi cruellement.

« J'en avais assez, je me jurai de lui donner une leçon une fois pour toutes. J'avais choisi Marmaduke Greene parce qu'il est fort comme un hercule. J'espérais qu'il enverrait Henry à l'hôpital pour des mois. Je vous jure que ce n'est pas moi qui ai tiré, je vous jure que j'ai cru sincèrement que Marmaduke l'avait descendu au lieu de le corriger.

Je perçus tout de suite qu'elle ne mentait pas. Warren Day semblait rétif, aussi, je me hâtai de prendre la parole.

— Comment avez-vous attiré votre mari ?

— J'avais confié à sa secrétaire particulière — expressément, comprenez-vous... pour que ce fût répété — que j'avais un rendez-vous avec un soupirant.

Je regardai ma montre, il était onze heures et demie. Mrs Talcott m'avait donné l'adresse du bureau.

— Inspecteur... Filons... Nous pouvons trouver cette secrétaire avant son départ pour le déjeuner.

Il me dévisagea comme si j'étais devenu fou.

— J'ai encore un tas de questions à poser... Et...

— Bon... Je m'en vais tout seul...

— Hep !... Minute... Vous avez encore découvert quelque chose que je ne comprend pas !

J'ouvris la porte. Il se jeta sur mes traces, mais avant de sortir, il se retourna :

— Vous, lança-t-il, essayez seulement de disparaître, et je lance un mandat d'arrêt immédiat !

Le bureau pompeusement intitulé « L'Informateur Intégral du Turf » se trouvait au quatrième étage du Rand Building. Au moment même où Warren Day allait, tourner le bouton de la porte, celle-ci s'ouvrit de l'intérieur.

Gérald Brandt, le bras amicalement passé autour de l'épaule achevait de dire au revoir à un visiteur. L'autre était une sorte de poussah avec de gros sourcils, un nez aplati et pas de front.

L'inspecteur eut un rictus de joie et, sans façons, planta l'index au creux de l'estomac de l'inconnu.

— Hello, Rocco ! fit-il avec une suave férocité.

Rocco papillota des yeux, assez mal à l'aise.

— Excusez-moi, Inspecteur... Suis très pressé... Mon avion part à vingt heures, et j'ai une journée très chargée, avant de retourner chez moi.

— Tu ferais bien de vérifier s'il n'y en a pas un autre qui s'envole plus tôt, et prends-le, mon bonhomme.

— Oui, oui, Inspecteur... Heu... Ha !... Ha !... Très drôle !

Il disparut comme si l'avion partait dans dix minutes. Warren Day me confia, sans que j'eusse, encore, posé la moindre question :

— Rocco Polito... Un type du Syndicat...

Et à Brandt :

— Vous êtes en affaires avec ce gredin ?

— Non, non... Je... je le connais... Comme ça... Rencontré à Chicago. M'a rendu visite, en passant à New-York.

— Veux parler à votre secrétaire... Activons.

La secrétaire, une grosse fofolle qui se croyait encore à l'âge du printemps, paraissait ravie d'être mêlée à une enquête de ce genre, elle expliqua que jamais, au grand jamais, elle n'aurait pensé que Mr. Talcott serait allé là-bas, lui-même...

— Il m'avait dit, depuis longtemps qu'il désirait la faire prendre en flagrant délit officiel... Je savais que sa femme le trompait honteusement... Alors, un service à lui rendre, n'est-ce pas ?... Mon Dieu, pauvre Mr. Talcott...

Brandt avait l'air d'être sur des charbons ardents.

— Où est Deuce ? lui demandai-je, brusquement.

— Je l'ai mis à la porte... Un incapable.

Je regardai triomphalement Warren Day.

— Le dernier anneau à la chaîne, déclarai-je. Comprenez pas ? Voyons... Henry Talcott voulait divorcer, mais pour éviter de verser une pension alimentaire à sa femme, il lui fallait la preuve de l'inconduite. Il emmène donc un témoin avec lui. Ledit témoin n'avait probablement pas décidé de le tuer cette nuit-là, mais le pistolet était si tentant, et... voyons, Warren, le motif, demandez-vous ? Supposons que Talcott fût à couteaux tirés avec le Syndicat, et que celui-ci eût offert à Brandt, l'associé, un bon petit dédommagement pour le débarrasser d'un sacré gêneur ?

— Mais !... commença Brandt... Qu'est-ce que ?...

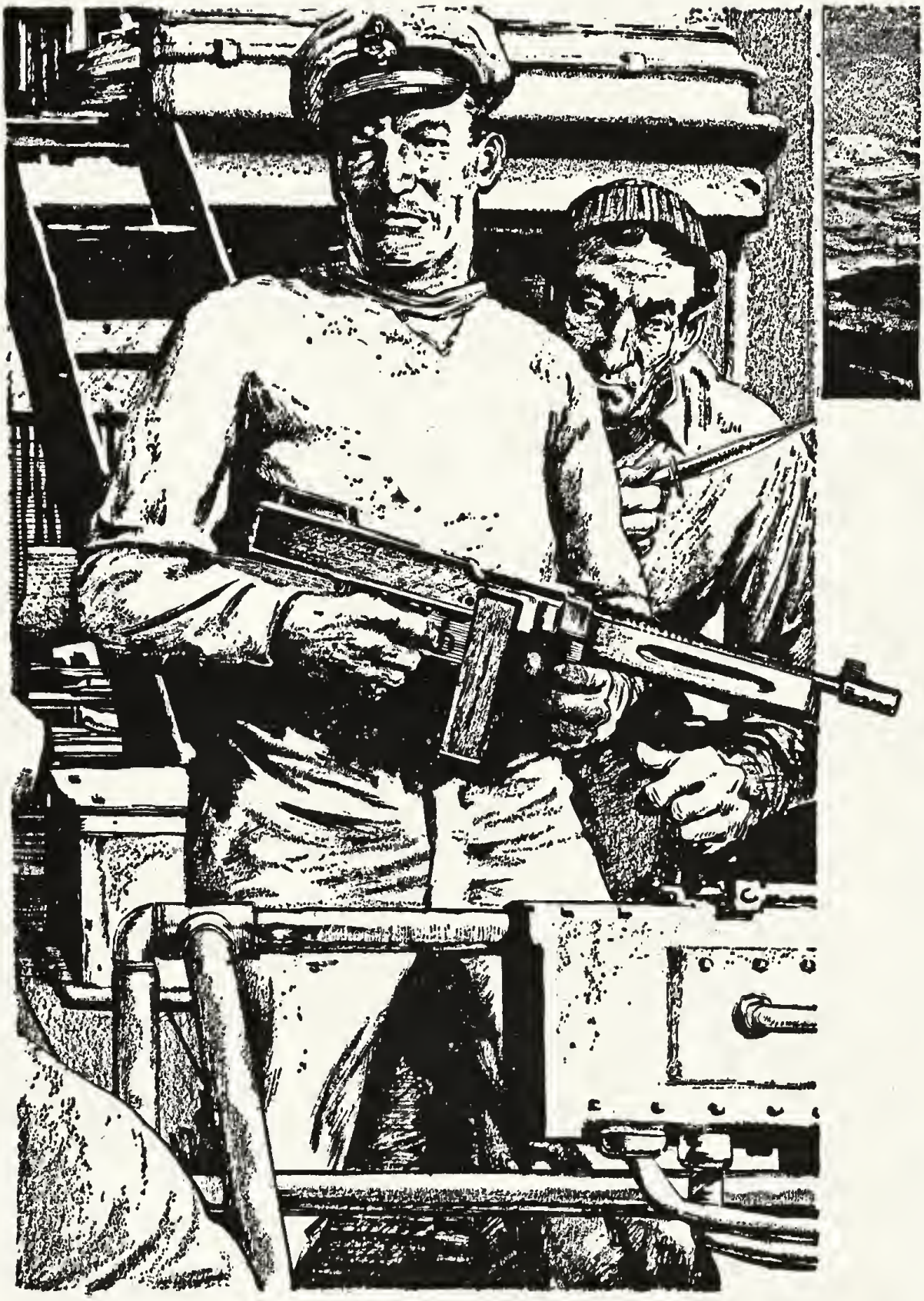
— Parfaitement. La présence de Rocco Polito ici, n'est-elle pas une preuve formelle de votre admission au Syndicat ? Et le renvoi de votre garde du corps, avant même d'avoir pris la précaution de le remplacer n'en est-elle pas une autre ? Seuls, les syndiqués peuvent se passer d'un protecteur armé.

Warren Day se frotta longuement les mains.

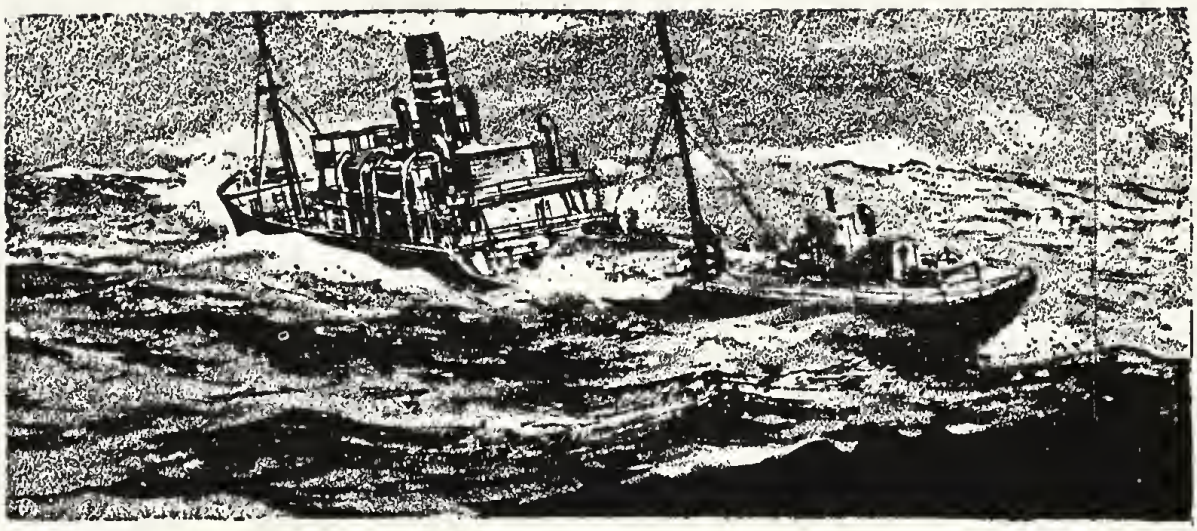
— Je crois, Moon, que cette fois, votre théorie tient parfaitement debout. J'ai un tas de questions à poser à Brandt.

Une heure plus tard, la porte de la cellule du Vaseux s'ouvrit, l'homme sortit et fut remplacé par Brandt.

Ce soir-là, Fausta m'offrit un somptueux gueuleton.



par JOHN HAVILAND



LE BATEAU DES MAUDITS

Personne ne savait où allait le bateau, ni pourquoi, et personne ne s'en souciait. Un équipage d'assassins, de hors-la-loi et de voleurs sait bien qu'il ne peut avoir d'autre destination que l'Enfer !

Enfin, Starbuck, pour la première fois du voyage, était maître à bord.

La pluie était torrentielle quand je me réfugiai sous l'auvent du kiosque à journaux. Je pris le *Chronicle*, sautai tout de suite à la page des « Offres et Demandes d'Emplois ».

Et ça giclait sur mes souliers trempés, sur le bas de mon pantalon.

Je cherchais dans la colonne des Offres.

Marine : On demande maître d'équipage, mécaniciens, matelots spécialistes et sans spécialité.

C'était loin, comme adresse, et je serais drôlement saucé, le temps d'y aller. On ne distinguait même pas le pâté de maisons voisines à travers le rideau de pluie.

Fallait se décider, ce n'est pas en janvier qu'on attend la fin de l'eau du ciel, et les taxis, ça coûte.

J'arrivai, je grimpai un escalier sale. Deux étages. Je traversai un vestibule sombre où l'on

distinguait, vaguement, des portes qui avaient, depuis longtemps, perdu leur peinture. Je tournai dans un petit couloir, au fond duquel, dans une pièce éclairée et ouverte, il y avait des éclats de voix.

Je vis un gros type avec des cheveux noirs, frisés, derrière une table, faisant face à des gars dans mon genre, trempés et une barbe de quatre jours.

Le gros distribuait des questionnaires fabriqués au duplicateur. Je me frayai une place, tendis la main. L'homme avait l'air de jeter du grain à la basse-cour.

— Vous remplissez, vous me le rendez, et on vous fera signe.

Tous, autour de la pièce, le papelard appuyé contre le mur poussiéreux, on s'escrimait avec le bout de crayon. Nom, date, lieu de naissance, nationalité, profession, et tout le toutim.

Une question, entre autres, assez embêtante: « ... *Avez-vous déjà été condamné ?...* »

J'hésitai, puis, carrément, j'écrivis : « NON ».

— Alors, les gars, n'oubliez pas de mettre votre adresse, avec le numéro de téléphone ousqu'on peut vous dégotter... Faut compter huit jours, hein.

— Tu parles ! grommela mon voisin, un grand costaud qui n'était plus très jeune, cheveux grisonnants et nez de poivrot. Il poursuivit, à mi-voix : Tous des caves...

Je le regardai, je murmurai :

— Ça donne-t-il, ici, la navigation ? A New-York, c'est plutôt moche.

Nous étions à San Francisco. Il eut un rire creux.

— Et tu crois qu'c'est pas partout pareil ? Équipages au complet... Une fois qu'un gars est sur un bateau, y s'accroche comme un pou.

Questionnaire garni, il se tourna vers son copain, un grand maigre qui n'avait pas une tête d'enfant de cœur.

— Amène-toi, Ole... On se barre.

Ole répondit par un grognement, je sortis avec eux. Dehors, ça flottait toujours. Je demandai au vieux :

— Ton boulot, toi, à bord?

Il ne répondit pas, mais je l'avais déjà jugé.

— Maître d'équipage, hein !

— Oui. Mais ça n'veut rien dire. J'suis prêt à prendre n'importe quoi.

Ole l'entraîna avec un nouveau grognement, il était tard, déjà. Moi, j'avais froid, j'avais faim, j'étais trempé, crevé. Je me dis qu'il faudrait aller à l'Asile de la Mission. Si, seulement, je pouvais trouver le moyen d'enlever ces fringues pleines d'eau, me glisser dans un plumard, roupiller... En prendre pour douze heures... Quel rêve !

Ça c'était passé le lundi.

Le vendredi soir, à peine couché, j'suis réveillé par le type de nuit.

— Joseph Larsen... C'est toi?

— Ben, y paraît.

— On a téléphoné... J'crois que c'est du boulot...

Il s'éloignait déjà dans les rangées de lits de sangle. Je m'habillai en vitesse, courus derrière lui. Un réveil, sur le comptoir annonçait Zéro heure trente, Minuit et demi, quoi. Je pris le receveur du téléphone :

— Allo... Ici Larsen. J'écoute.

Une voix autoritaire à l'autre bout :

— Quekchose pour toi, si tu y tiens toujours... Lieutenant à bord. C'est fait?

— Entendu.

— O.K. Tes bagages sont prêts ?

Je répondis que oui, tout en me demandant quels bagages ! Après tout, j'avais encore un sextant.

— Quai trente-deux, annonça-t-il. On t'attend, c'est le *Persée*. Commandant Starbuck, second Olson. Ils sont déjà à bord, tous les deux.

— Destination?

Il y eut un petit silence, puis le ton fut hargneux :

— Extrême-Orient... Et grouille !

Je raccrochai. Le veilleur de nuit me regardait.

— Sale temps pour embarquer, fit-il.

Il me fallut une bonne demi-heure pour atteindre le quai. Je grimpai la planche boîteuse qui représentait la passerelle. Le bateau était prêt à appareiller. Moche, ce bateau, avec des flancs pleins de rouille, il avait, au moins cinquante ans, pas plus de deux mille tonneaux.

Je passai à tribord, le long de petites portes sans la moindre inscription, coursives étroites, fallait pas être gros pour y circuler à deux de front.

Justement, j'entendis des pas, devant moi, et on se trouva à deux, face à face. L'autre s'arrêta à deux mètres, mit les pouces dans sa ceinture, et me regarda d'un air aussi glacé que le pôle Nord.

Grand, costaud, et pas l'air commode. Il avait l'air d'attendre pour voir si je parlerais le premier. Ben, justement, j'étais dans les mêmes dispositions. Alors, après une dizaine de secondes, je m'appuyai à la cloison, je tirai mon paquet de cigarettes, j'en allumai une, tendis les autres.

Il ne les regarda même pas, il ne me lâchait pas des yeux, et je vis une lueur qui allait en grandissant.

— Et alors? articulai-je, en lui envoyant de la fumée au nez.

Malgré la distance, il en reçut un peu. Son regard devint féroce, mais il parut se contrôler.

Il se décida à parler, sa voix était étrangement claire et sans éclats, ses lèvres bougeaient à peine.

— T'es le lieutenant, je crois... Vas chez le Vieux... Écoute ce qu'il a à dire... Ta carrée est là.

Il me désigna la première porte, fit demi-tour avec brusquerie ; je le suivis, jusque chez le Vieux.

HUIT HOMMES, là-dedans. Je reconnus celui qui avait le nez rouge, et aussi le maigre qu'il appelait Ole. Je jugeai qu'ils devaient être, respectivement, le commandant Starbuck et second Olson.

Je vis, aussi, le gros frisé qui distribuait les questionnaires. Il était vêtu, ainsi que deux autres types, comme ceux du plancher des vaches. Tout le reste, nous étions des hommes de mer. Le frisé s'était installé à la place du commandant, entouré de ses deux assistants et de l'opérateur de radio, comme si c'était un clan contre le nôtre.

Le Frisé nous regarda, chacun, tour à tour.

— Donc, fit-il, vous êtes là. Je dois vous préciser que vous êtes le résultat d'un choix minutieux.

Il s'interrompit, eut un léger rictus, reprit :

— On y reviendra tout à l'heure. Pour l'instant, je vous annonce que la cargaison comporte du ravitaillement, des machines, et des produits pharmaceutiques, destinés à un certain port d'Extrême-Orient, disons, Manille, c'est ce qui est officiellement indiqué sur les papiers. Mais, peu importe. Vous, les officiers prendrez vos ordres du Commandant Starbuck, qui, lui, recevra les miens.

Il écrasa son mégot dans un cendrier qu'il considéra un instant, tout en continuant de parler :

— Maintenant, et pour éviter toute erreur de jugement de votre part, je vais vous expliquer les motifs pour lesquels vous êtes enrôlés. La première des conditions était de posséder un casier judiciaire avec quelque chose dedans.

La voix me parut subitement lointaine.

— Vous comprenez, on n'est pas des gourdes, on sait ce qu'on veut, on sait trouver. Capitaine Jack Starbuck, je vous présente votre état-major. Inutile de m'appesantir sur Olson, vous le connaissez, n'est-ce pas, un vieux copain, s'pas... Quant à Larsen, il me désigna, votre lieutenant est le plus bel échantillon d'assassin en fuite que j'aie pu trouver.

Ce fut comme un coup de tonnerre sous mon crâne. Starbuck ne semblait pas me reconnaître, quant à Olson il ne me regarda même pas.

— Pour ce qui est de Rifkin, le second lieutenant, il dévisagea le gars que j'avais rencontré dans la coursive, et reçut en échange, une expression d'une brutalité cynique incroyable.

— Et alors? articula Rifkin, d'un ton neutre derrière lequel il y avait une mortelle promesse de bagarre, mais pas pour tout de suite, cela viendrait quand ça devrait venir.

Je crois que le Frisé ne comprit pas, il se complaisait trop entièrement dans l'idée qu'il pouvait tous nous faire danser à coups de fouet :

— Oui, ponctua-t-il, Rifkin, et tous les autres, et l'équipage, tout entier, 'turellement, aussi.

Starbuck qui avait sûrement éprouvé le même ouragan que moi, paraissait avoir reconquis tout son contrôle. Il murmura :

— Dites, M. Racoleur, pardon, je veux dire, M. Bastetti, il serait intéressant, maintenant, de nous parler de VOTRE casier judiciaire...

Bastetti éleva légèrement les sourcils, fit tomber sa cendre avec un sourire froid.

— Hé, commandant. Ce serait indiscret... Chacun a ses petites affaires, les miennes ne vous regardent pas, pour le moment. La curiosité est parfois malsaine, elle l'est toujours quand on insiste à mon égard... C'est pourquoi...

Il termina sa phrase en faisant apparaître un revolver qu'il déposa sur la table, devant lui, puis fit signe à l'opérateur de radio : M. Flynn?

Flynn montra la crosse d'un pistolet hors de sa poche. Il était jeune, mince, avec des taches de son sur sa pâleur, l'air sérieux, presque ascétique, et portait lunettes. Ses yeux, derrière les verres épais, faisaient penser à des huîtres molles.

— M. Murphy?.. articula encore le Frisé.

L'un des civils, un homme d'âge mûr possédant des cheveux carotte, et des oreilles décollées, fit également voir qu'il était armé.

— Mr. O'Brien?

Celui-là devait être le « dur » de leur clan. Aussi grand et large que Rifkin, ou moi-même, et des gestes de gorille savant pour faire voir son soufflant.

— Et maintenant, annonça Bastetti, chacun à son poste et levons l'ancre, sans plus attendre.

— Le pilote n'est pas encore à bord, dit Starbuck.

— Pas de pilote... Pas besoin. En route, j'ai dit.

Starbuck envoya un regard à Olson.

— Active, toi...

Il se tourna vers moi.

— Toi... A l'arrière.

Avant de sortir, je l'entendis ordonner à Rifkin de vérifier sifflet, télégraphe et gouvernail.

J'ÉTAIS A MON POSTE, j'attendais l'apparition de l'équipage. Je voyais Bastetti sur la passerelle avec le capitaine. Et je me répétais, comme une litanie :

— Non, je n'ai pas tué, non, je ne suis pas un assassin !... Ce n'est pas moi... Le salopard le méritait, pourtant... Et il y avait ces deux autres salauds qui m'avaient entendu lui dire que je lui

ferais son affaire... Mais ce n'est pas moi... Il y en a un autre qui l'a descendu... Seulement, j'ai eu la trouille parce que je savais qu'on avait entendu mes menaces, et je me suis barré sans attendre... C'est pas moi... C'est pas moi !...

Trois matelots apparurent, on commença à larguer les filins, le cabestan tourna à toute allure, Starbuck me signala des ordres, la manœuvre continua, et je me sentais crevé, j'aurais voulu roupiller, roupiller... Et peut-être jamais plus me réveiller... J'en avais marre de cette saloperie d'existence.

Le bateau frémit, les machines commençaient leur bruit sourd, la marée aidait, on quitta la jetée du premier coup, doucement d'abord, puis de plus en plus vite. Les filins étaient comme des serpents endormis sur le pont, et dans ma tête, il y avait aussi un serpent.

O'Brien qui m'observait, approcha, la main dans la poche du pardessus. J'apostrophai un vieux loup de mer qui avait sur la joue, une cicatrice en forme de croissant, depuis la tempe jusqu'à la bouche.

— Cueille les filins... Envoie au puits...

L'écran de radar montrait des petites taches claires indiquant des navires, des bouées, tous les obstacles, et aussi le rivage. Plutôt inattendu, le radar à bord d'un tel rafiot, mais il y en avait un.

— En avant !... Toute !... beugla Starbuck.

Je signalai l'ordre, et une sonnerie retentit quelque part pour annoncer que la chambre des machines avait enregistré. Le halètement devint plus prononcé et en moins d'une demi-minute, je pus compter soixante-quinze pulsations. Il devait y avoir des machines toutes neuves...

— La barre à bâbord, commanda Starbuck, au quartier-maître. Les lumières de la baie commencèrent à filer de l'autre côté de la proue, et l'îlot d'Alcatraz, avec sa fameuse prison-forteresse, apparut en une masse confuse, à tribord.

J'éprouvai du soulagement à le voir derrière nous, et à passer la Porte d'Or... Ouf !...

Olson vint me remplacer à quatre heures, les lumières de Frisco n'étaient plus que pointes d'épingles à l'horizon, et le ciel, à l'ouest, reflétait par instants, les lueurs des phares des Farallons au-delà de la courbe terrestre.

Starbuck se préparait à quitter le gyro répétiteur, cet instrument qui détermine la distance angulaire en prenant des mesures répétées sur le limbe d'un cercle gradué, et c'était encore une surprise que de trouver ça ici.

Bastetti à l'abri de l'écran contre le vent, le surveillait, et m'interpella au moment où je passais pour me rendre à ma cabine :

— Hep... Larsen... Tu peux expliquer aux copains qu'il y aura toujours l'un de nous sur le pont, alors ne vous cassez pas la tête à ce sujet.

Et comme Starbuck s'était arrêté, en route pour la chambre des cartes, il précisa :

— Prends ça pour toi aussi.

Starbuck, sans répondre, reprit sa marche chaloupée. Moi, en passant près de la cabine de radio, je jetai un petit coup d'œil par le sabord. Flynn, les pieds posés sur la rallonge de table de l'émetteur lisait une brochure dont je tentai de lire le titre par-dessus son épaule. Je ne distinguai qu'un mot : *Parti.*

Quelques instants plus tard, j'étais chez moi. Je trouvai un matelas sur la couchette, et des draps avec un oreiller sur une chaise. Tout ça remuait lentement au rythme du navire. Je me hâtai de faire mon lit, et de m'allonger, pour oublier...

II

ÉNIGME A BORD

On vint me réveiller à onze heures quinze, juste avant le repas. Dommage... Je rêvais que je me trouvais dans mon lit, et que j'ouvrais les yeux, là-bas, au pays, sous les poutres apparentes du plafond, et que je voyais, par la fenêtre, le pommier en fleurs, et plus loin, la rivière Kennebec scintillante sous le soleil de mai...

La réalité me fit l'effet d'un baquet d'eau de vaisselle à travers la figure. J'avais le cœur lourd comme une pierre. L'odeur — dans mon rêve — d'un café exquis, et d'un bacon en train de frire de façon appétissante, subsistait dans ma mémoire. J'entendais encore le pas preste de Bess, en bas dans la cuisine, et la joyeuse bousculade des gosses partant pour l'école.

J'eus un dégoût jusqu'à suffocation, de me retrouver dans cette cage à rats. On a coutume de dire « Une fois matelot, matelot pour toujours » et aussi « joie de la mer, joie de l'enfer », ce qui ne m'avait pas empêché, en cinq ans, de conquérir une bonne petite existence douillette.

Une excellente ligne de pièges à homards, un canot pour les touristes d'été, et un petit atelier de construction de barques qui, non seulement assurait des hivers confortables à ma nichée, mais me permettait encore d'amasser pour l'avenir.

Et, maintènant?

Bess... Morte... Les gosses... Ma mère était là-bas... Et moi... Ici.

Tout ça parce que le salaud qui était cause de la mort de Bess, était crevé, et je ne l'avais pas tué moi-même. Mais si je l'avais fait, j'aurais

au moins, eu ma vengeance, et pas une petite vengeance, hein !

On pourrait dire qu'un homme de plus ou de moins, ça ne compte pas dans le tas, mais si celui-là n'avait pas existé, et n'était pas venu à Kennebec, moi, j'y serais encore, et tout se trouverait comme d'habitude.

Un jeune chat passa la tête par la porte entrebâillée, me regarda un moment, et comme je ne le chassais pas, s'aventura, sauta près de moi, et se frotta en ronronnant. Je lui grattai le haut du crâne :

— Dis, t'as pas choisi un bon bateau, toi... Tu t'es gourré... Comme moi.

Onze heures cinquante. La relève. J'allais remplacer Rifkin. En passant, un coup d'œil par la porte ouverte du capitaine. Il était assis en face d'Olson, avec une bouteille sur la table. J'eus l'impression qu'ils étaient comme ça depuis des heures et des heures.

Il pleuvait encore, et Rifkin était sur la passerelle, l'eau dégoulinait de son ciré. Il se rapprocha de moi, articula de sa voix de tête :

— Tu parles d'un commandant... Tout le temps saoul... Et Olson, pareil... N'ont fait que biberonner ensemble depuis qu'Olson a fini son quart.

Je hochai la tête et posai des questions de service :

— La position ? La marche ?

— Deux-sept-sept... Un bon seize... Et pas de lune.

Je fus éberlué d'une telle vitesse. Quoi ?... Les machines d'un transat' alors !... Bon Dieu... La carcasse ne tiendrait pas le coup jusqu'au bout.

Je consultai le radar. Un point blanc se voyait par huit milles à tribord. Rufkin déclara :

— Il nous passera à deux milles, probable.

Je restai immobile, durant une heure, au moins. La mer était presque plate, il y avait un mur grisâtre autour du bâtiment, la pluie continuait de tambouriner, et le grincement par instants de la roue du gouvernail sous les mains du quartier-maître.

— Ça gouverne ?

— Oui, me dit l'homme, c'était le vieux avec sa cicatrice en croissant. Quand ça va vite ça gouverne toujours bien.

— Vérifie le gyro, compare avec le compas de temps en temps. Il y a des moments où le gyro s'embrouille, et on se trouve d'un coup à cinquante degrés de différence de route.

Il marmonna, c'était d'accord.

Le steward apparut pour annoncer :

— Soute aux hardes ouverte de quinze heures trente à seize heures trente.

Puis ce fut le tour de Bastetti à s'amener. Il jeta un coup d'œil, rejoignit Murphy, dans le coin, et il y eut un conciliabule pour une bonne demi-minute. Murphy s'était redressé, parole, il se tenait au garde à vous. Il sortit sous le déluge, Bastetti le suivit du regard et descendit.

Je m'en fus regarder par le hublot de la timonerie, je vis Murphy planté sous la flotte, immobile. Il devait bien avoir une cinquantaine d'années, et en paraissait davantage. Il me faisait l'effet d'un château branlant.

J'ouvris ma porte :

— Qu'est-ce que vous foutez là à vous faire tremper ?

Il leva la tête, me regarda d'un air stupide, détourna les yeux, je haussai les épaules, rentrai dans la timonerie.

TOUT FUT TRANQUILLE pour une demi-heure, jusqu'à l'irruption du commandant, le Vieux, comme on dit. Saoul comme une bourrique, bien entendu, mais tenant encore le coup. Il regarda le radar, j'avais l'impression que ses yeux n'étaient pas en face des trous car il mit presque le nez dessus et posant le doigt sur le point blanc, bafouilla :

— Ksss-qu'çââ ?

— Un bateau, commandant. Repéré à huit-douze... Par l'arrière, cap à l'est. Disons, cinq milles.

— Sss c'est ép...épatant, hein !... Épppattant, un...un rradar...

Il ponctua de deux hoquets, très confortables, se déplaça vers le hublot avant ; ma foi, il tenait à peu près sur ses guibolles, tenta de déchiffrer ce qu'il y avait derrière le rideau mouvant de pluie :

— Pas mèche, fit-il. Ah... Un radar... Si seul'ment j'avais eu, ça, y a quin...quinze ans... hic !... Toujours été le gars pas-de-chance, moi.

Il avait envie de parler.

— Quand on... on en prend un bon coup su'l gaillard d'avant, hein, faut s'attendre au deuxième... pis au troisième... Si qu'on est malin, on n'attend pas, on a compris... Même avant l'premier... Si on l'a vu venir... Moi, jamais été malin... Même après le troisième... Alors, j'suis ici... C'troisième, y dure depuis quinze ans... Et pas moyen d'faire autrement...

Il me regarda, les yeux troubles :

— Tu m'comprends ?

Je secouai négativement la tête. Il reprit :

— C'est que t'as pas la comprenette ouverte. Y a une bande de faisans, comme y disent à terre... Eh dis... T'as déjà navigué avec un revolver dans les côtes ? Et...

Il me dévisagea, tout d'un coup, attentivement.

— Ousque je t'ai déjà vu, toi ?

C'était bien une question de poivrot. Puis je songeai qu'il n'avait peut-être pas aussi bonne mémoire que moi des visages.

— Le jour où on était allé chercher les questionnaires.

— Vrai?... Me rappelle pas.

Il reprit son soliloque :

— C't'abruti d'Olson. L'est éteint. Allongé dans mon carré. Si jamais y s'fait pincer... Pourvu que ça m'arrive pas non plus...

Il s'en fut d'un pas lourd. Deux heures... J'espérai que pour quatre heures, Olson serait capable de tenir sur ses pattes. Ah, misère...

Murphy surgit, Bastetti lui avait permis de rentrer dans la chambre, il y eut tout de suite une mare à ses pieds. Le quartier-maître, au gouvernail, semblait une eau-forte. Dehors, toujours la pluie. Sur l'écran, le point blanc devenait imperceptible.

Et je songeais que le *Persée* était isolé du monde, comme une planète errante dont l'orbite s'est perdue.

Olson était à peu près convenable quand il vint me remplacer ; je me demande comment il avait fait. Je me hâtai de me raser, de prendre une douche et de me coucher.

Ce fut ainsi, tous les jours, avec une seule modification quant à la météo, la pluie fut remplacée par un brouillard glacé, le brouillard glacé fut suivi d'un vent à décorner des bœufs, devenant de plus en plus violent à mesure que nous montions vers les régions froides.

Nous commencions d'approcher les parages des Aléoutiennes. Starbuck et Olson continuaient de se taper des muffées, et les acolytes de Bastetti manœuvraient comme sous les ordres d'un adjudant. Ils n'avaient pas l'air copains entre eux, jamais de rires, de plaisanteries, pas même de conversations, en dehors du nécessaire.

Ils étaient de vrais automates, des robots, commandés par Bastetti, le seul à posséder quelque individualité et dont l'inclination principale paraissait être, dans un jeu de chat et souris, le rôle du chat.

Il y avait une semaine que nous avions quitté San Francisco. Jusqu'alors, j'avais dormi comme un sonneur après mes quarts. Ce matin-là, en me couchant à quatre heures, il me fut totalement impossible de fermer l'œil. Olson se trouvait sur la passerelle, et Bastetti était là aussi avec Murphy, cependant que dormaient O'Brien et Flynn.

Je remontai sur le gaillard d'arrière, je m'adossai au mât, assis sur un panneau d'écoutille. Elles étaient toutes enclouées. Le chat me suivit. Il m'avait adopté, il était tout le temps dans ma cabine à roupiller; ou à me suivre partout.

Je décidai une petite inspection discrète.

Je découvris des trous d'homme ouverts, ils étaient nécessaires pour atteindre les machines lors du nettoyage. Je vis également des cloisons étanches, hermétiquement fermées, bien sûr. Je passai devant les portes des compartiments frigorifiques. Elles étaient closes, d'habitude, mais peu à peu, j'avais observé de la négligence chez le steward et les coqs.

J'en trouvai une, ouverte. J'entrai, je repoussai le satané chat, tirai le battant derrière moi. Un grillage à soulever et voilà un panneau d'écoutille, assujetti, avec une vingtaine de gros écrous. A côté, une clef anglaise. Au travail.

Je me laissai glisser dans l'ouverture, sentis des échelons sous les pieds, replaçai la grille. Il faudrait bien regarder pour remarquer l'absence du panneau, en dessous.

Je m'avançai dans un étroit couloir, sombre, assez bas de plafond, j'atteignis la soute numéro Deux. C'était plein de caisses empilées jusqu'en haut. La main en abat-jour sur ma lampe électrique, je déchiffrai les inscriptions. Produits médicaux et rations alimentaires.

J'avais également emporté un tournevis. Je parvins à relâcher et soulever une planche de caisse « médicale ». Je fourrai la main, sentis du papier, encore du papier, toujours du papier. J'enfonçai tout le bras. Ah, quelque chose de froid, de dur. Du métal...

J'identifiai des écrous, des fils, puis des petits tubes, tout cela recouvert d'un lubrifiant contre la rouille. J'écartai les papiers, braquai la lampe. Oui, de la mécanique, mais quoi? Alors la lumière éclaira une étiquette. Je remis tout en place, revissai la planche, pris le chemin de retour.

Au moment où j'allais soulever la grille, j'entendis la voix de Bastetti. Puis je le vis qui me regardait, avec un rictus. Il dit, avec un calme redoutable :

— Je savais bien que le chat n'était pas venu tout seul par ici... Allez hop, monte !

Je montai, sortis de l'écoutille.

— Revisse-moi ce panneau... A fond...

Il avait le revolver braqué sur moi.

— Allons.. A fond, j'ai dit.. Plus serré que ça... Bien. Envoie la clef anglaise.

Il la fourra dans sa ceinture.

— Et, maintenant, allez hop !, tes fringues, souliers, chaussettes... Envoie !

Mes vêtements tombèrent à ses pieds. Il les ramassa en paquet, sortit, et m'enferma à clef. Il faisait salement froid, à peine au-dessus de zéro. Je m'accroupis sur un cageot — c'étaient des asperges, je crois — puis je pensai qu'il serait plus rationnel de bouger.

Durant plus de deux heures, je tâchai de maintenir une juste proportion entre tomber de fatigue et tomber de froid, et me répétais, sans arrêt qu'il y avait un salopard du nom de Bastetti à qui je ferais passer le goût du pain, s'il ne prenait pas les devants.

Il y avait eu, avant lui, un pourri du même genre qui voulait me dresser et ça s'était soldé

par une dizaine de dents crachées d'un seul coup. Ce n'était pas un Bastetti, même avec son pétard, qui allait m'intimider.

Je tenais à peine debout quand O'Brien vint me délivrer, vers onze heures, mais j'avais les esprits bien en place, très calme, avec une idée précise. Il me rapportait mes fringues.

Je le suivis, à travers coursives, escaliers et tout, jusqu'au carré de Bastetti, j'entrai tout seul. Le gros frisé me dévisagea, articula :

— T'as eu le temps de réfléchir ?..

— Plutôt, et je me laissai tomber sur la banquette contre la cloison.

— Debout ! aboya-t-il... Au garde-à-vous ! Et dis « Monsieur ! » quand tu me parles.

— Oui, monsieur.

Je le voyais très bien, crachant ses dents, une à une.

— Tu sais peut-être qu'il vaut mieux ne pas fourrer le nez dans ce qui ne te regarde pas ?

— Oui, monsieur.

— Bon — fit-il en s'appuyant au dossier — alors, puisque tu n'es pas trop bête, tu pourras arriver à comprendre que tu aurais avantage à être avec moi au lieu de me combattre. Tu peux barrer.

Je commençai par aller casser la graine à la cambuse, puis fallait relever Rifkin. Ce quart devait être le plus exténuant de toute ma vie. Quand Olson vint me remplacer, je ne sais comment je fis pour retrouver ma porte. Je m'écroulai pour roupiller et quand on vint me réveiller, j'étais en retard de dix minutes pour reprendre Rifkin, une fois de plus.

Il m'accueillit par une telle engueulade, que ce ne pouvait finir autrement qu'en bagarre. J'envoyai un direct du gauche en pleine poire, je suivis du droit au bide avec tant de force que j'en eus mal au poing.

Ça n'avait pas l'air de le gêner, c'était comme si je tapais sur la coque du navire. Le quartier-maître ne bougeait pas, à la roue du gouvernail, notre tabassage ne le dérangeait aucunement. Je commençais à me fatiguer et Rifkin, lui, commençait seulement à activer ses ripostes, avec des coups de marteau de forgeron, parole !

Il y avait du sang partout sur les cloisons, le sien, le mien, et bon Dieu, qu'est-ce qu'on se passait, tour à tour ! Quand je compris qu'il allait me sonner, je lâchai la boxe pour le catch, j'y attrapai la patte, il dégringola, je tenais la cheville, je la tordais à fond, et, en même temps, d'une manchette dans la veine jugulaire, je l'éteignis comme une bougie par grand vent.

Je lâchai tout, je n'allais pas le crever à fond, je le traînai dans un coin, j'essayai de faire mon boulot, j'avais le quart à prendre, pas vrai? mais j'avais trop envie de rendre, à présent, malade comme un chien.

Je bégayai quelque chose au quartier-maître — des ordres — je m'allongeai à côté de Rifkin, et pfft, éteint, moi aussi. Quand je me réveillai, il y avait le chat qui me chatouillait l'oreille avec sa moustache. Rifkin était parti.

Vingt-quatre heures de repos et je me retrouvai d'aplomb. Deux jours plus tard, après avoir passé le tour à Olson, à quatre heures, je me rendis dans la chambre des cartes pour inscrire le point. Bastetti était là, il se tapait du café, n'avait pas l'air très éveillé. Starbuck, penché sur une carte, un compas de précision entre ses gros doigts, mesurait des distances le long de notre ligne de navigation.

Je me rapprochai le plus possible devant le pupitre, crayon en main, j'ouvris le livre de loch, je chuchotai : — Commandant. Il eut son regard brouillé : — Hein?

— Bon sang — grommelai-je — laisse tomber la bouteille ! Il est temps... Cette saloperie de rafiot est bourré de moteurs à réaction. Si on sait s'y prendre, on peut arriver à posséder le Bastetti. Je suis sûr qu'avec Olson, vous avez, tous les deux, plus de cervelle que tout le reste de l'équipage. La voilà la chance de se tirer de la panade...

Un peu plus loin, Bastetti, derrière nous, déposa sa tasse sur le rebord du tambour, je griffonnai studieusement dans le bouquin, Starbuck continua à mesurer comme si je n'existais pas. Il était trop tard pour obtenir quelque chose d'intelligent de ce pauvre bougre.

Faudrait donc que j'agisse moi-même, tant pis pour le risque, il n'y avait plus rien à perdre, de toute façon. Bastetti restait dans son coin, je rentrai chez moi, je m'allongeai, j'écoutai les bruits du bateau et la rumeur des vagues.

Une heure plus tard, il y eut des pas lents, on marchait avec précaution. Quelqu'un entra :

— Larsen?

C'était Starbuck. Un Starbuck assez différent, avec sa tête à la bonne place, entre les épaules.

— T'as pigé le coup, fit-il.

Je respirai largement, j'avais une boule dans la gorge.

— Fais gaffe... Vends pas la mèche.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que tu penses de Rifkin?

— On n'peut rien dire, encore.

— Moi non plus... Vaut p't'être mieux pas compter sur lui. Perdons pas de temps, faut aller vite.

Je l'entendis s'éloigner. Le chat était nerveux sur le lit.

Nous étions encore dans la zone de mauvais temps du Pacifique nord, mais au fur et à mesure que le grand cercle s'arrondit vers le Sud, il y

eut des moments de ciel bleu. On pouvait regarder dans le vent sans risquer de se faire aveugler.

Moins de brouillard le jour, et des étoiles, la nuit. Elles scintillaient, elles disaient : « ... Alors, tu vas nous montrer mon gars, ce que tu sais faire... » Je leur recommandai d'aller se faire f..tre et d'attendre. Là-bas, Starbuck rôdait, et vers quatre heures, ce matin-là, m'adressa un de ces regards immobiles plus éloquent que trente-six clins d'œil.

Quand je remplaçai Rifkin, à midi, je constatai qu'il avait encore la gueule, par endroits, comme un ballon à demi-dégonflé. Et des couleurs... Du rouge, du bleu, du noir, du jaune, du vert. Il ne remuait que lentement, devait avoir drôlement mal partout.

Il me regarda, je crois bien qu'il voulait me sourire, mais les yeux n'y étaient pas, ce n'était peut-être pas de sa faute. Je me rendais compte qu'il était comme nous autres, en défiance, en alerte, humant l'attaque imminente, et bien déterminé à ne pas se laisser prendre au dépourvu.

Je connais ça, ce n'est pas quelque chose de raisonné, d'établi, ça se tient au fond de soi-même, une trouille sourde, enracinée quelque part et c'est à cause de ça qu'on ne peut pas s'empêcher d'être dur.

On sait qu'on fait des erreurs et on se dit qu'il faut les transformer, à n'importe quel prix, même si c'est très cher, et on préfère encaisser les gnons plutôt qu'admettre qu'on s'est gouré. Voilà pourquoi Rifkin se tassait dans cette carapace où il cachait ses sentiments.

— O.K., me fit-il, j'ai pris la pipe.

III

BATEAU FANTOME

MURPHY ÉTAIT PRÈS de moi dans la timonerie, et O'Brien — le gorille — se tenait sur la passerelle au hublot, de l'autre côté.

Et puis, soudain, alors que je scrutais l'horizon, j'entendis entrer Bastetti, suivi de O'Brien qui était armé d'une mitraillette. Bastetti donna un ordre à Murphy :

— Va me chercher le troisième...

Quand Rifkin apparut, il fut poussé à côté de moi, puis on vit arriver Starbuck et Olson, de la même manière. Quand nous fûmes alignés, tous quatre, Bastetti nous regarda, individuellement pour arrêter finalement les yeux sur moi.

— Je crois que je flaire un petit complot, et c'est toi, Larsen, qui mènes la danse. Il est nécessaire que je vous mette bien en tête, les gars, que j'ai les moyens — il fit un signe de tête du côté de O'Brien — de faire du nettoyage.

Son regard se planta sur Rifkin :

— En ce qui te concerne, je ne suis pas fixé. Annonce la couleur. J'attends...

— Tu m'débectes, si tu veux savoir.

O'Brien braqua la mitraillette, Rifkin regarda le canon de l'arme sans manifester le moindre émoi. Dix secondes comme ça, et on entendit la voix de Rifkin, plus tranquille que jamais :

— T'aurais jamais assez de cran, eh foireux !

Et il avança sur le gorille.

Bastetti ne disait mot, il regardait. Rifkin n'était plus qu'à deux mètres, un mètre soixante-quinze... Un mètre... Et il disait, de sa voix étrange, qui semblait appartenir à un autre :

— Va te cacher, affreux !

O'Brien était décomposé. Un ordre retentit, sec, comme un coup de fouet :

— Vas-y, O'Brien !...

Le gorille sursauta, se raidit, il y eut un crachement, un éclatement rageur, le vêtement de Rifkin fut soulevé comme par un petit coup de vent, je vis s'étaler une tache rouge, l'homme continuait d'avancer.

Tête basse comme un taureau, les épaules courbées, les bras pendants, il arriva sur O'Brien qui regardait stupidement la vareuse, le sang, il leva les bras, ses mains accrochèrent la gorge et d'un seul coup, terrible, ploya la tête en arrière. On entendit craquer les vertèbres, le cou venait d'être brisé net. La mitraillette tomba sur le plancher.

O'Brien s'était effondré et Rifkin était toujours debout. Il fit demi-tour, revint vers moi. Jamais je n'oublierai. C'était un mort qui marchait, les yeux grands ouverts, et devenant progressivement vitreux, la bouche semblait ébaucher un rictus, le front était rouge, luisant.

Il ploya sur les genoux au moment de m'atteindre, je le reçus dans les bras, je le déposai doucement au sol.

Bastetti se pencha pour ramasser la mitraillette, je plongeai, j'empoignai le canon de la main gauche pour le détourner, et regardai sa mâchoire, parce que je pensais à la promesse que je m'étais faite, dans la chambre froide. Je les vis tomber les dents, et ce que ça pouvait me faire plaisir !

Comme je possédais la mitraillette, Murphy et Flynn, après avoir tiré au hasard, avec leurs pétards, se débinèrent, presto, vers des endroits plus sûrs. J'accélérai leur cadence par une petite rafale qui était, surtout, de principe.

— Faut empoigner ces salauds ! hurla Starbuck, en se précipitant à la poursuite.

Je sautai par-dessus Bastetti qui était allongé, aplati, mais on avait démarré trop tard. Starbuck apostropha Olson :

— Boucle toutes les portes !

Il était le Maître à bord, désormais.

Olson se rua. Il n'y avait plus de saoulards. Il cavala, fit le nécessaire. Le vieux matelot balafré, à l'habitacle, me regarda très calme, comme s'il trouvait tout normal à condition qu'on lui explique.

Je revins à Bastetti — bon sang, parti ! — j'aurais dû cogner davantage, il n'était pas assez endormi. Rifkin et O'Brien gisaient là où ils étaient tombés. Starbuck boucla les portes donnant sur les côtés de la passerelle.

— Pas fameuse, la situation, grommela-t-il. Ils ont tout le bateau et nous, rien que la chambre de veille.

— Oui... Et comment qu'on f'ra pour l'eau et la croûte? fit Olson.

Il s'en fut ouvrir machinalement un tiroir. Starbuck eut un rire en mugissement.

— Non, sûrement pas là-dedans... Mais les canots de sauvetage n'sont pas tellement loin, y a toujours du ravitaillement là-dedans, et y f'ra noir dans quatre heures.

Je guettais le pont, je vis apparaître une tête au-dessus d'une éclisse, celle du bosseman. Il disparut sur l'instant, mais ce fut pour se mettre à la tête de l'équipage qui grimpa de tous côtés.

Ils se jetèrent sur les canots, arrachèrent les toiles, détachèrent les crochets, commencèrent à descendre les embarcations. J'allais m'élancer pour les arroser, Starbuck me retint par le bras :

— Non... Laisse-les foutre le camp, comme des rats !... N'restera plus que les salauds, en bas et nous... On s'expliquera mieux comme ça.

— D'accord, et je remis le cran de sûreté à la mitraillette. Mais Olson était soucieux, il s'agita, apostropha Starbuck :

— Tu n'réfléchis pas qu'on pourra jamais gouverner le bateau sans eux? Et s'ils barbotent les canots, on est frit, y aura plus qu'à se laisser dériver jusqu'à la mer de Behring ousqu'on gèlera comme des harengs en frigorifique !... J'le connais ce genre de mort... On flotte parmi la glace et les chevaux se décollent, les dents aussi, et on crève peu à peu...

— Moi, je dis — déclara Starbuck — que le plus important, c'est de sonner Bastetti et compagnie.

Olson était têtu comme une mule.

— Pas le bon moyen, que tu prends... Y a mieux.

Les canots étaient presque tous à la mer. Le capitaine les désigna :

— Tu préfères barrer avec eux?

— Tu m'fais suer, — déclara Olson, d'un ton plus équilibré, il se sentait mieux maintenant qu'il avait déballé son paquet — t'as été un saoulard toute ta vie, et maintenant tu joues les héros.

— Bien sûr... Et tu feras comme moi, même si je dois te descendre à coups de pétard.

— D'accord... D'accord... On s'ra deux ballots, puisque tu y tiens... Mais tu n'diras pas que t'étais pas prévenu.

Les canots s'éloignaient, mât dressé, avec la voile toute tachée d'humidité. Ils furent encore visibles pour plus de deux heures, une brise légère les poussait doucement vers l'ouest.

Starbuck, assis sur un tabouret, adossé à la cloison, désigna ma mitraillette :

— J'crois pas que les salauds oseront nous attaquer tant que t'auras ça... T'as combien d'pruneaux?

— Ben... Ce qu'y a dans le chargeur... Mettons quarante.

— Ça va... J'suppose que tu sais t'en servir convenablement?

— Jamais eu l'occasion, mais j'suis bon au pistolet. Je touche mon homme à cinquante mètres, sept fois sur dix. Maintenant, avec c'truc-là, j'peux rien dire. Ça saute beaucoup quand on tire une rafale. Je ferai bien de n'lâcher qu'une balle à la fois, à moins qu'ils n'attaquent tous ensemble.

Il se mordilla la lèvre inférieure.

— F'ra noir dans quatre heures, répéta-t-il, comme pour lui-même. Y sortiront à c'moment là, comme des rats qui cherchent du fromage. Le mieux, pour nous, c'est de n'pas rester ici, faut s'camoufler quekpart su'l pont.

Il jeta un regard au dehors, vers le ciel.

— Y aura des nuages, faut l'souhaiter. La lune, c'est mauvais. Y doivent penser pareil. T'as envie de ramper su'l ventre dans le noir?

— Pas tellement, mais si ça peut m'aider à mettre la patte sur le Bastetti, ça m'dérange pas.

Il approuva de la tête : — Okay !...

Le plan était simple : nous étions quatre — avec le quartier-maître — contre trois. Subitement, je sentis diminuer la vibration des machines, et le bateau ralentit.

— Bien sûr — dit tout haut Starbuck avec un ricanement — les chaudières s'éteignent. Ça simplifie tout. Plus besoin de surveiller la marche.

Il interpella le quartier-maître.

— Comment qu'tu t'appelles?

— Socrate, fit l'autre avec un accent étranger.

— Socrate?... Socrate quoi?

— Venizelos.

— Bon. T'as vu ce qui s'est passé?

— Et alors !... Bastetti... Un dégueulasse.

La cicatrice sur sa joue devenait un quartier de lune montante sous le sourire dur.

La nuit vint et pas de lune, pas d'étoiles non plus pour me demander ce que j'étais capable de faire. Quel pot au noir ; on ne voyait même pas la mer, encore moins l'horizon.

— On y va, dit Starbuck.

Le Grec était sur mes talons, sans faire le moindre bruit en descendant l'échelle, et j'en-

tendis un petit déclic, de l'autre côté au moment où Starbuck ferma la porte de la chambre de veille, où restait un Olson assez nerveux.

Maintenant, Socrate rampait vers l'échelle menant au pont principal, en dessous. Je le suivis après une petite minute, il fallait que je sois tout près en raison de ce qui pouvait se produire. Si Starbuck sentait qu'il pourrait en assommer un cette fois, il en deviendrait, peut-être, trop téméraire.

Socrate s'était arrêté, et soulevait lentement la tête, comme un chat à l'affût dans un pré. Je descendis, il tourna vivement le cou, je vis l'éclair furtif d'une lame qu'il élevait en l'air. Il me reconnut, rangea le couteau, je le rejoignis, il me chuchota : — Rien à signaler.

A l'autre bordage, Starbuck se tenait dissimulé derrière une pièce de bois, le bateau tanguait sensiblement. Je rampai jusque là. Il chuchota :

— Le seul endroit d'où ils peuvent voir tout le bateau est le pont principal, à l'avant ou à l'arrière.

Un frôlement tout près. C'était Olson qui arrivait à plat-ventre, il annonça, d'une voix mal assurée :

— Y en a un qu'est passé à l'avant... L'est planqué derrière le panneau n° 1.

— Qui est-ce?

— Murphy ou Flynn, mais sûrement pas Bastetti.

— Retourne là-bas, et le lâche pas de l'œil.

Olson commença à grommeler quelque chose et s'interrompit.

— Qu'est-ce que t'as? Les foies? fit Starbuck

— Non... non... C'est rien.

Olsen se remit à ramper en sens inverse.

— Alors — résuma Starbuck — y en a donc un, là-bas. Je parie que les deux autres vont passer à l'arrière, ils y sont p'être bien, déjà. Ça c'est pour nous surveiller des deux côtés, t'comprends? Pas bête... Mais pas tellement marle, non plus. Finalement, y en aura un au milieu du bateau. Six contre un que ce sera Bastetti.

— J'prendrais pas le pari même à vingt contre un.

On entendit un claquement sourd. Je sursautai : — Bon Dieu !...

Et Starbuck gémit :

— J'parie qu'ils ont descendu Olson !

Il voulut s'élancer, je l'accrochai à temps.

— Si c'est fait, qu'est-ce que tu peux espérer? Trop tard, maintenant.

Le Grec passa comme une ombre rapide, disparut. Je me hâtai de contourner la chambre de veille, je regardai. Il se trouvait juste au pied de l'échelle menant à la passerelle. Un mouvement se produisit là-haut et Socrate s'effaça dans l'ombre.

Quelqu'un descendait sans bruit. Il y eut une mêlée confuse et Socrate arriva, traînant un corps, qu'il jeta à mes pieds. Murphy... La tête presque entièrement décollée par la redoutable lame que Socrate était en train d'essuyer sur la chemise du cadavre.

— Ça fait numéro UN... Lui avait tué second.

— Oui... Mais vaut mieux rester tous ensemble, à présent, en tous cas, ne laisser personne seul sans un pistolet.

— Hé... Et çui-là?

Il me montra l'arme de Murphy qu'il avait empochée. Nous revînmes auprès de Starbuck qui apprit le destin d'Olson.

— Pauvre vieux, marmonna-t-il. C'est ma faute.

— Oui, mais s'il était resté avec nous, Murphy nous aurait surpris et assaisonnés par derrière.

Starbuck resta silencieux, Socrate lui tendit l'automatique.

— Couteau meilleur pour moi. Pas aimer pétards.

Starbuck reçut l'arme à deux mains et la tint comme une coupe dans laquelle il était prêt à boire.

— Au boulot !... Nous n'avons que cette nuit pour nous. Bastetti est capable de nous posséder, à la lumière du jour. Il prit la tête, et avant de commencer à grimper, se tourna vers moi, je lui pressai l'épaule, adressai un signe d'encouragement, et je sentis la main de Socrate sur ma propre épaule.

DÈS QUE NOUS EUMES quitté l'échelle, nous représentâmes une drôle de cible, aussi ce fut un sacré plongeon derrière le capitaine, pour se mettre à l'abri entre le panneau n° 3 et le tabernacle. Nous fûmes salués, au passage, par une volée partie du milieu du bateau, et Socrate s'étala lourdement comme un sac de riz mal lesté.

Il roula sur le dos, ouvrit la bouche pour parler, vomit du sang qui s'étendit sous lui en une mare sombre et luisante. Je levai la tête, distinguai Flynn armé d'une mitraillette, arrivant en courant.

J'eus le temps de repérer la tête de Bastetti au-dessus du bordage d'écoutilles, mais je m'occupai d'abord de l'autre que je reçus le doigt sur la gâchette jusqu'à épuisement de chargeur. On eût dit une voile qui tombe quand la drisse de corne se casse brusquement. Il resta là, à moins d'un mètre.

A son tour, Bastetti se mit à cavaler, pour récupérer la mitraillette qui devait être la seule qui leur restait, et il me fallait faire vite.

Mon arme était vide et l'ennemi se trouvait, déjà, à moins de cinquante centimètres de la mitraillette ; je chargeai, il envoya une balle de revolver, puis une autre, et je ne sentis qu'une égratignure à la cuisse.

Nous touchâmes l'arme convoitée, dans le même temps, mais je le tenais par le poignet et il n'avait pas comme moi, des mains de matelot.

J'expédiai la mitraillette hors de sa portée, son pistolet suivit, il poussa une clameur de détresse, je l'accrochai par le devant de la chemise, je le regardai sous le nez. De l'autre main, je lui assénai un de ces gnons... Puis je le rejetai sur le pont, il avait l'air de nager, bras et jambes.

Et alors je le vis saisir le long couteau du Grec et... il le plongea jusqu'au manche dans sa gorge, il retomba, avec l'arme toujours sous le menton.

J'eus une réaction, il y avait un vide subit et immense, en moi. Je m'en fus m'asseoir sur le panneau d'écoutille, je restai là, une grande demi-heure, abruti, glacé, et il n'y avait rien à faire de plus, qu'attendre... Attendre quoi?

Je me décidai à aller m'en jeter quelques verres dans ma chambre, et quand je revins, je m'aperçus que... que Starbuck lui-même avait été atteint en même temps que Socrate, et qu'il était froid depuis un bon bout de temps.

Alors, je balançai, un à un, les huit cadavres par-dessus bord, dans ce Pacifique Nord, de janvier...

Quand vint le jour, j'étais littéralement gelé, et pas un coin où se réchauffer sur ce navire des maudits. Le thermomètre, sur la passerelle, marquait dix-sept degrés Farenheit, ce qui correspond à environ *moins* 8 degrés centigrades.

Un peu plus tard, j'inscrivis sur le livre de bord :

Ce jour, par 49 degrés 22,4 minutes de latitude Nord, et 164 degrés 40 minutes de longitude Est, ont été rendus les derniers honneurs tels que mérités, aux restes mortels de John Starbuck, commandant, Ole Olson second, Abraham Rifkin, second lieutenant, Socrate Venizelos, quartier-maître, ainsi que les dénommés Bastetti, Flynn, Murphy et O'Brien, ces quatre derniers étant frêt de supplément non mentionnés sur le connaissement...

Je fus obligé de me réchauffer les mains dans les poches, pendant que mon haleine s'exhalait en un brouillard blanc, avant de reprendre mon rapport :

Ces quatre derniers sont décédés par violence, des mains des précédents ainsi que de Joseph Larsen, lieutenant et seul survivant dans les circonstances ci-après:

J'écrivis ainsi durant deux grandes heures, avec un arrêt toutes les deux minutes, pour me dégeler les doigts. Je m'en fus, ensuite, entasser une demi-douzaine de couvertures sur mon lit et m'enfouis précipitamment à l'abri.

Le chat miaulait, satané chat, alors je le pris avec moi, dans le lit.

Il faisait sombre quand je rouvris les yeux. J'essayai de faire du feu, je m'escrimai jusqu'à ce que je me rappelle que le coq se plaignait toujours que ça ne voulait pas tirer, même avec les morceaux du fauteuil de Bastetti que je cassai en miettes.

Quand me prit la faim, je dévorai le contenu d'une boîte de viande en conserve. C'était infect, et le chat n'en voulut même pas. Il n'avait pas assez faim, lui.

Je retournai à la chambre des cartes.

Deuxième jour de dérive. Mer houleuse, fort tangage. Température, plus deux Fahrenheit (près de moins dix-sept centigrade) mercure, et plus un, alcool. Thermomètre à alcool gelé.

Cela dura dix-huit jours, sans variantes sensibles. Ma barbe poussait, mes hardes sentaient mauvais. Je restais tassé dans un fauteuil, ou enfoui sous les couvertures, je ne pensais à rien, je me contentais de durer.

Chaque nuit, il y avait une aurore boréale qui illuminait le ciel et dansait comme un ballet sur la glace. J'arrivais à dormir, mais pas beaucoup. Je rêvais à chaque fois, mais pas moyen de me rappeler ce que c'était.

Jusqu'à ce que vînt un matin où je me souvins nettement que j'avais rêvé de mon foyer et de l'atelier, et de tout, à Kennebec...

Ce soir-là, je restai dans le fauteuil de Starbuck, installé dans sa chambre de veille de façon à tout embrasser du premier coup d'œil.

Le chat était pelotonné sur mes genoux, j'avais à portée de main, le pistolet lance-fusée, je veillai toute la nuit, espérant quelque chose.

Je roupillai, exténué, au matin.

Le vent soufflait dur depuis plusieurs jours, jamais au-dessous de huit, et montait souvent jusqu'à dix et onze, au bord de l'ouragan. Il y eut une nuit où il ne fut plus que soupir, et le thermomètre continuait de descendre, inexorable.

Je sortis, il fallait marcher, marcher... Le chat miaulait de froid, je l'abritai sous ma chemise. Ne pas m'asseoir, surtout, ne pas m'endormir dans ce froid mortel.

Les jambes me rentraient dans le corps, il me fallut tout de même prendre le fauteuil, ne serait-ce que pour une minute ou deux. Je glissai dans l'inconscience, et c'est sûrement le chat qui me sauva la vie, il m'avait planté ses griffes dans le ventre, et je me réveillai sous la douleur...

Mais je ne comprenais pas, tout était bizarre, le vent chantait doucement, comme dans les sapins sur la montagne au-delà du lac d'Émeraude, et je voulais dormir, ah, c'était si bon de dormir, mais le chat continuait de griffer.

Et la chanson du vent continuait. Soudain, je bondis. Mais non, pas de vent !... C'était un moteur d'avion, très haut dans le ciel. Mes jambes tremblaient, j'étais comme un sanglier

affamé, en fureur, mais sans forces, je tombai contre la cloison, me raccrochai aveuglément à n'importe quoi.

Je sentis que je tenais le pistolet lance-fusée. J'avais des mouvements contenus de vieillard sénile, je visai le ciel, réussis à appuyer sur la gâchette. Je rechargeai, tirai encore, chargeai une fois de plus, tirai toujours.

Une minute passa, il me sembla que le moteur s'entendait plus nettement. Alors, encore une fusée.

Et je vis, JE VIS un faisceau lumineux tout blanc, descendre du ciel noir, chercher à la surface de la mer. Le cercle se rapprocha, joua un instant autour du navire, puis se posa sur le gaillard d'avant.

De là, il glissa lentement tout du long jusqu'à la poupe, on eût dit le doigt blanc d'un aveugle qui se pose sur quelque chose qu'il ne connaît pas et qui suit, en étudiant. Et qui tourne... Qui tourne...

J'entendis l'appareil s'éloigner, il filait vers le nord-est. Mais je n'étais pas découragé, je savais qu'on avait repéré le *Persée*.

Ce fut le lendemain, vers midi, qu'apparut, à l'horizon, au nord, le destroyer qui venait à moi. Je le guettais à la jumelle, je le voyais grandir, je distinguai peu à peu des hommes sur le pont. Il battait pavillon américain... Hourrah !

Je me souvins que le Code International exigeait des signaux, je fis savoir que j'étais en détresse. Mes carrés et triangles étaient raides de glace, j'avais des escarres aux mains. Le destroyer s'aligna le long du cargo en dérive, et un haut-parleur mugit :

— On envoie un canot !

Ce fut long, à cause de la danse des vagues. J'attendis bien une heure avant l'accostage. Je n'oubliai pas le livre de bord, sous ma chemise, à côté du chat, descendis l'échelle de coupée, me laissai tomber dans l'embarcation qui pirouettait, montait, descendait sans arrêt.

Je n'en pouvais plus, morne, affalé, avec toutes ces jambes et ces pieds de rameurs autour de moi, j'avais perdu la notion des réalités et tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Kennebec m'apparaissait comme une suite fantastique d'invraisemblances issues d'un cauchemar.

Personne ne m'adressait la parole dans le canot, pas même l'officier. A peine à bord du destroyer, je tendis le livre au premier « trois-ficelles » que je vis, et zoup... dans les pommes, sans avertissement.

Un peu plus tard — ce devait bien être tout de même le lendemain — on me posa des questions. Ils avaient lu mon rapport, on me demandait si je n'avais rien à ajouter. J'avais la tête trop vide.

— Bon, me dit l'officier, vous aurez à vous expliquer avec les officiels, à Adak. Un remorqueur ira chercher le *Persée*. Je — heuh — j'espère que vous comprenez que... que vous êtes à la disposition des autorités pour quelques jours...Il précisa que ce seraient les autorités *civiles*.

Je m'en doutais. Ce devait être une histoire de contrebande; de trafic d'armes et de matériel clandestin. Et puis, il y avait ma propre histoire et j'avais la langue sèche, rien que d'y penser, pas tant à cause de ce qui s'était passé à bord, mais pour ce qu'il y avait eu avant, et qui m'avait forcé d'embarquer.

Quand on arriva, trois jours plus tard, je pris le taureau par les cornes et déclarai que je voulais, avant toute chose, recevoir ma paie d'officier en second du *Persée*, et que je ne parlerais pas, tant que je n'aurai pas l'argent.

La Commission de Navigation examina mon cas, trouva que c'était légitime et m'allongea deux cents dollars — ce qui me permettrait, tout de suite, de téléphoner à Kennebec, et, plus tard, prendre le train, si j'étais relâché.

Je savais que ma mère était auprès des gosses, elle était venue depuis la mort de Besse.

— Toi !... Toi? bégaya-t-elle à l'appareil, mais... où es-tu, Joe?

Et quand je lui donnai le nom de la ville :

— Où ça ? fit-elle. Jamais entendu... Où est-ce ?

— Aucune importance, m'man... Ne perdons pas de temps... Je veux savoir ce qu'est devenue l'affaire.

— Quelle affaire?

— Mais voyons !... Tu sais bien !... Ce type... Celui qui avait causé la mort de Bess... Et qui... qui est mort, après... Bon Dieu ! T'as pas compris pourquoi j'avais f..tu le camp?

— Mais non, Joe. J'ai cru, comme tout le monde, que tu étais devenu cinglé de chagrin... Je me disais que tu reviendrais bien un jour... Les enfants se portent à merveille, tu sais... Ce qu'ils seront contents !... Tu vas rentrer, j'espère?

— Mais, maman, voyons... Tu n'y es pas !... Je te parle de l'homme qui avait écrasé Bess et qui a été tué, deux semaines plus tard, et... bon sang de bon Dieu !

Je suais à grosses gouttes dans le cabine téléphonique. J'entendis ma mère me dire d'un ton incertain :

— Ah, oui... Peut-être bien... Attends... Ah, je me rappelle. Ben oui... Celui qui était tombé de la falaise... L'accident. Il était saoûl... Alors, Jole, tu rentres? Y a beaucoup de travai qui t'attend à l'atelier...

Elle continuait de parler, mais je n'écoutais pas, il n'y avait que quatre mots qui dansaient sans arrêt dans mes oreilles :

«... L'accident... Il était saoûl ». ★★★

LA JUSTICE EN DÉSHABILLÉ

UN MUTILÉ DE L'AMOUR

Fausto est né sur les rives du Pô. Il n'y a qu'à l'écouter pour s'en convaincre.

— Monsieur le Juge, z'ai de l'honnour... chez moi, il y a dé l'honnour dépouis la naissance jusqu'à la mort !

Ce « honnour », le Sieur Fausto le porte à la hauteur de la croupe fort charnue de Mado, sa maîtresse. Et pour son « malhour », un nommé Célestin, son voisin de palier lui avait « soufflé » sa Mado.

— Z'appris par Mado elle-même qu'elle couchait avec Célestin. « Bon ! qué zé mé dis, c'est « oune accident », mais z'ai dé l'honnour zé mé dis » Fausto, dou moment qué Mado s'est installée chez Célestin, si zé recouche avec elle, cé séra Célestin qui séra cocou...

Le Président de la 6e chambre qui poursuit l'Italien pour coups et blessures, tonne :

— Vous auriez pu vous en tenir là !

Et l'« honnour » de Fausto, hein ? Il avait la Mado dans la peau. Il « repieuta » avec la bonne Mado puis la « restitua » à Célestin.

— Zé loui dis « Mon gars, nous sommes quittes, tou m'as fait cornard. Zé té l'ai rendou. C'était zouste ou non ?

Célestin n'a pas voulou réconnaître qu'il l'était. Et il eut le tort de riposter.

— La Mado, c'est une casserole, elle fait de la soupe pour deux ! Quand tu couches avec elle, elle ne pense qu'à moi et se fout de ta tronche. Compris?

L'« honnour » dudit Fausto vit rouge... De deux coups interdits, un coup de genou au « siège du mal », un coup de poing violent au bas ventre de l'insulteur dont l'organe viril a — de ce fait — perdu une de ses « attaches »... Fausto a été sévèrement condamné. Mais, en contrepartie, Mado reste fidèle à l'homme du Pô, ne traverse plus le palier pour aller coucher avec Célestin. Elle gouaille en le voyant :

— Tiens, v'là le manchot !

PAR OU IL A PÉCHÉ

A la même chambre, le couple Andrée et Maurice Tourte exposera un cas assez semblable à la vengeance de l'Italien. Cette fois, c'est l'épouse trompée qui a frappé au même point sensible du mâle.

Dans la poche de son mari, Mme Tourte avait déniché une lettre enflammée :

« *Mon chéri*, écrivait cette sensuelle rivale, *je t'attends avec une impatience folle... mon corps se tend vers toi, vers les étreintes que tu sais me prodiguer et dont je sors brisée, mais si heureuse... une onde de volupté me parcourt toute quand tes lèvres expertes mordent mes lèvres...* »

Quoi ! Le lâche, il se donne corps et os à une roulure de boîte de nuit... Elle peut être plus fraîche, mais c'est saleté, vice et maladie !

C'en était trop.

— Le bandit ! clama la lésée. Il va me la payer !

Le brownning ? Le divorce ? L'envoyer *ad patres* ou le laisser entier à sa roulure, pas question. Non, une espèce de loi du talion. C'est le Président qui nous la révèle :

— Vous avez attendu que votre mari soit endormi : vous êtes allée quérir un broc d'eau bouillante, vous en avez déversé le contenu sur l'objet du péché..

La prévenue sanglote :

— Je ne voulais pas le tuer !

— Certes, mais certainement détruire tout ce qui fait la noblesse de l'homme au contact du conjoint... Des brûlures au second degré, ç'a dû avoir des suites graves et douloureuses ?

— Bien sûr, mais non fatales, Maurice me l'a prouvé depuis...

Le magistrat est suffoqué. Mme Tourte a donc renoué avec son mari ?

— Une fois par semaine, le *jour du pot au feu !* précise-t-elle en séchant ses jolis yeux qui la feront acquitter.

L'auditoire entre temps s'est pouffé.

Il a vu la servante annoncer :

— Le *bouilli* de Madame est servi !

A table ou au lit ?

Jean SENTENCE.

LES FILMS DE POLICE ET D'ACTION

" STALAG 17 ". La guerre a inspiré de nombreux films mais l'action d'aucun d'eux ne s'est jamais déroulée entièrement à l'intérieur d'un camp de prisonniers de guerre comme c'est le cas pour « STALAG 17 ».

Parmi les prisonniers américains de ce Stalag 17 deux d'entre eux ont essayé de s'évader. Ils ont été abattus sans pitié. Leurs camarades de baraque sont d'autant plus désespérés qu'il semble que les Allemands aient été tenus au courant de l'existence du tunnel utilisé pour cette évasion. Il y a donc un mouchard parmi eux. Les soupçons se portent immédiatement sur Sefton un combinard achevé, faisant du marché noir avec ses gardiens.

L'avant-veille de Noël arrive un nouveau prisonnier qui raconte comment il a pu faire sauter un train de munitions au nez et à la barbe des Allemands, sans que ceux-ci puissent le soupçonner.

A la stupéfaction des prisonniers, les Allemands apprennent la vérité. Le commandant du camp fait subir au malheureux un interrogatoire en règle. Plus aucun doute, quelqu'un l'a dénoncé.

Sefton, cette fois, est décidé à démasquer coûte que coûte le mouchard. Il découvre, par hasard, le truc employé par celui-ci pour transmettre ses messages au Feldwebel Schultz chargé de leur surveillance et parvient à confondre le traître qui, en fait, est un Allemand. Après bien des péripéties, Sefton et le nouveau prisonnier qui avait été mis au secret, parviendront à s'évader.

Ce film, mis en scène par Billy Wilder, passionnera tous les spectateurs tant par son intensité dramatique que par l'humour qui y règne de bout en bout.

William Holden est absolument remarquable dans le rôle de Sefton.

En résumé un film qu'il faut voir.

" LE CRAN D'ARRÊT ". Film sur la corruption : crimes, pots de vin, fusillades, réquisitoires. Le gang, ayant à sa tête un nommé Eichelberger, est installé ouvertement derrière d'honnêtes façades. Ses intrigues sont connues mais faute de preuves la loi demeure impuissante. L'intègre enquêteur Conroy, qui ne craint pas d'affronter les gangsters décide d'assainir la ville. L'enquête menée par Conroy gêne terriblement Eichelberger que personne n'a encore pu démasquer. Des dizaines d'innocents sont morts et Conroy désespéré veut abandonner. Son ami Jerry brillant reporter l'en dissuade et va l'aider à confondre cette bande de gangsters. Après des scènes pénibles où Conroy apprendra que son propre père est compromis, ils parviendront à faire arrêter tout le gang, mais ce succès coûtera la vie au charmant reporter. Film excellent, bien conçu, inspiré selon toute vraisemblance de faits authentiques.

" DORTOIR DES GRANDES ".

Dans un pensionnat très chic pour jeunes filles du meilleur monde, un crime a été commis: une pensionnaire Vissia a été retrouvée étranglée et ligotée. La directrice affolée craint pour la réputation de sa maison. L'inspecteur Marco, jeune et séduisant est chargé de mener l'enquête au milieu de ces collégiennes qui lui portent un intérêt extrême. L'une d'entre elles en particulier déploie ses talents pour l'aider et lui faciliter sa tâche. Derrière sa façade de luxe et de rigueur l'institution abrite bien des scandales qui trouvent leurs ramifications dans tout le village Des personnages aux mœurs inavouables sont accrochés par l'enquête. Leurs témoignages jettent la lumière sur cet étonnant ballet et le jour de la distribution des prix, Marco démasque l'assassin. Film du genre policier, très bien interprété et qui peut réconcilier facilement le spectateur payant avec l'écran.

" FAIS-MOI PEUR ".

Quels sont les mystérieux fantômes et zombies qui hantent le domaine dont a hérité la blonde Lizabeth Scott ? Pourquoi veut-on l'obliger à vendre ce château situé dans la mer des Caraibes, mais entouré de fossés où coassent lugubrement les crapauds. L'énigme est résolue seulement à la fin du film.

Cependant « FAIS-MOI PEUR » n'est pas un film policier comme les autres, car l'enquête y est menée par le tandem burlesque formé par Dean Martin et Jerry Lewis. Ces deux héros, malgré eux, sont entraînés dans une suite d'aventures qu'ils réussissent à rendre plus loufoques les unes que les autres.

Dean Martin chante — un peu trop à notre goût. Jerry Lewis fait l'idiot avec beaucoup d'esprit et grimace avec intelligence. Lizabeth Scott plaira à certains par son étrangeté.

A part quelques longueurs « FAIS-MOI PEUR » est assez drôle et mérite d'être vu.

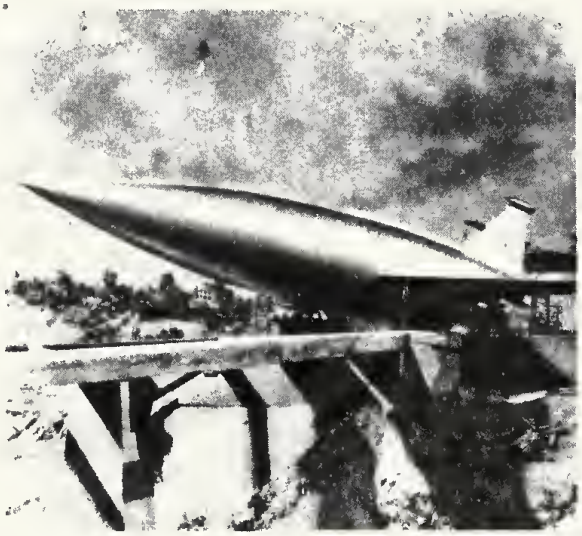
" LE CHOC DES MONDES ".

Que se passerait-il si une planète inconnue rentrait un beau jour en collision avec la Terre? C'est cette éventualité qu'étudie avec une certaine vraisemblance le Technicolor « LE CHOC DES MONDES ».

Un astronome découvre dans le ciel deux nouvelles planètes qu'il baptise « Bellus » et « Zyra ». Elles se dirigent à une allure vertigineuse vers le système solaire, dont elles doivent causer l'entière destruction.

On décide la construction d'une fusée interplanétaire qui transportera à « Zyra » une quarantaine de passagers. L'appareil est presque terminé au moment où « Bellus » passant à proximité de la terre, déchaîne de terrifiants séismes et raz-de-marée. Une gigantesque bagarre se déroule entre ceux qui partent et ceux qui restent. Pourtant les élus débarqueront sains et saufs à « Zyra ».

Film à voir en dépit d'une certaine puérilité.



par
FLETCHER
FLORA

— Dis-lui de sortir les mains en l'air ou je me charge de le faire sortir . . .

POUR QUI, LE TRAQUENARD ?

Deux femmes fatales dans la vie de Danny Clive, c'était beaucoup. Surtout que toutes les deux avaient du sex-appeal à revendre — et qu'elles étaient aussi fatales qu'un pistolet braqué !

La chaleur, au dehors, était sénégalienne, mais dans ce bureau, il faisait délicieusement frais. Tout était somptueux, on eût dit un cabinet de ministre. Mais le sieur Francis Kruger n'était pas un ministre.

Un requin de la finance. « Monsieur Requin » lui-même. Il avait joint le bout des doigts sur sa panse, il considérait ses ongles soigneusement polis par la manucure.

— Alors, Éric Sanders a totalement disparu ? Bizarre.

— Mais non... Ce n'est pas la première fois qu'un type néglige de répondre à une citation à comparaître devant un Grand Jury.

— Vous croyez qu'on l'aurait aidé ?

— J'en suis convaincu, Mr. Kruger. Il sait trop de choses, son témoignage serait fatal. Il est possible, même, qu'on l'ait supprimé. Cela s'est déjà vu, aussi, et je crois que je ne vous apprends rien.

— En effet... En effet... Et quel est le but exact de votre visite, Mr. Clive ?

— Je suis chargé de le retrouver, je n'épargnerai rien ni personne. Il doit comparaître, et il comparaîtra. Il était un de vos collaborateurs, Mr. Kruger. Peut-être pourriez-vous me donner un ou deux détails particuliers sur sa vie privée ?

Kruger secoua la tête, prit une cigarette à bout doré dans une boîte d'argent massif, oublia de m'en offrir.

— Je paie mes collaborateurs, mais ne suis pas leur gouvernante, fit-il en éteignant son allumette.

Je compris que ma visite n'aboutirait à rien et me levai.

Il me sourit d'un air lointain, murmura :

— Vous étiez un de ses amis, je crois ?...

Je pris mon temps pour tirer une cigarette hors de mon étui et l'allumer. Je n'éprouvais pas le besoin de fumer, mais il me fallait ces quelques secondes pour ne pas répondre impulsivement, car je n'avais que trop bien saisi le sarcasme dissimulé dans cette petite phrase...

Il faut toujours savoir se contrôler devant un homme comme Francis Kruger, et je déclarai avec un sourire égal au sien :

— Il y a longtemps que nous avions choisi des chemins différents. Chacun sa destinée.

— Je vous admire, Mr. Clive. Vous êtes un de ces hommes qui font passer le devoir avant le sentiment.

Il fit tomber la cendre de sa cigarette, me regarda dans les yeux, articula :

— Un homme de granit. C'est comme cela que je les aime. Si jamais vous abandonniez vos fonctions, venez me voir, on peut s'entendre... Vous ne le regretteriez pas.

— Je vous remercie, mais, pour le moment, il s'agit de retrouver Éric Sanders, et je ne l'oublie pas. J'espérais que vous seriez à même de me fournir un ou deux petits renseignements qui m'auraient permis de ...

Il secoua la tête, avec une expression faussement navrée.

— J'ai déjà tout dit de ce que je sais, lors de mon témoignage personnel devant le Grand Jury. Je ne sais rien sur Éric Sanders, pas plus qu'au sujet de l'assassinat du policier chargé de l'enquête...

Il m'observa en soufflant un rond de fumée bleue. Sous les cheveux argentés qui se raréfiaient et qui étaient soigneusement plaqués en arrière, on voyait le crâne rose, par endroits.

Il avait un visage assez régulier, on imaginait bien sa photo, dans quelque magazine, avec une petite fille sur les genoux, et celle légende : « *Grand-papa gâteau adore Alfie* » ou Susie, ou Anna...

— Je regrette de ne pouvoir vous être utile.

J'étais sur le seuil lorsqu'il parla encore :

— Un instant, Mr. Clive... Je voudrais tout de même que vous ne partiez pas sans, au moins, un bon conseil. La disparition de Sanders signifie qu'il est dangereux d'en trop savoir. J'ajoute qu'il est également dangereux de s'entêter à retrouver quelqu'un qui se cache... Toute l'affaire est explosive... Souvenez-vous de ce qui est arrivé au policier chargé de l'enquête... Abattu d'un coup de feu... En pleine rue...

Il écrasa le bout de sa cigarette dans le cendrier.

— Il y a une nuance entre faire son devoir et courir délibérément au suicide, si je puis dire.

Je le dévisageai. Je me disais que la Mort ne devrait pas être représentée par une tête ricanante, aux orbites vides... La Mort est un monsieur prospère au crâne rose sous les cheveux gris. Je sortis après l'avoir remercié.

Cinq minutes plus tard, je stoppai la voiture devant un autre bel immeuble, dans le quartier résidentiel. Je me rendais chez Gloria Sanders, l'épouse de l'homme à rechercher.

Quand j'entrai, elle était immobile, à la fenêtre dont le store avait ses lamelles à demi-closes. On entendait le ronronnement d'un ventilateur qui brassait un air tiède. Au dehors, toujours la fournaise.

Elle articula, sans se donner la peine de se retourner :

— Voici Judas... Voici celui qui se disait un ami d'Éric.

Il y avait longtemps que je connaissais Gloria, et aussi Éric Sanders. Nous avions joué ensemble, quand nous étions encore des gosses, à l'école.

Elle me fit face, tout d'un coup.

— Alors, où en es-tu, chien de chasse ?... Tu n'as donc rien dans la poitrine ? Tu sais ce qui l'attend, si tu le découvres. Tu n'ignores pas que cette fripouille de Kruger le fera massacrer pour l'empêcher de témoigner.

— La justice veillera à ce que...

— Ha !... Comme elle a veillé sur l'enquêteur !

— Elle fera de son mieux, dis-je froidement, mais c'est un risque à courir quand on a travaillé avec Kruger.

ELLE resta silencieuse, regardant à nouveau le sol de la cour aveuglante sous le soleil. Je la voyais de profil, elle était belle. Après un moment, elle murmura :

— Alors, tu n'as pas de mémoire ?

— Que si, Gloria... Je n'ai rien oublié... Je me souviens de tout. Nous avons grandi ensemble, nous trois, et je revois la petite fille aux nattes, devenant peu à peu une grande fille splendide, et je n'en dormais pas la nuit, parce que... Ha !... A quoi bon... Fini... C'était hier !

Deux taches rosées apparurent sur ses pommettes, et devinrent rouges, peu à peu. Je la connaissais trop pour croire à quelque embarras. C'était une colère contenue.

— Tu ne m'as jamais pardonné, hein ?... J'avais tout de même le droit de préférer Éric !

J'eus un éclat de rire froid.

— Pardonner ? C'est *remercier*, qu'il faut dire. Jamais tu ne m'as rendu plus grand service. J'ai assisté à la déchéance d'Éric. Le pauvre type a toujours été un faible, et c'est toi qui en as fait ce qu'il est finalement devenu !... C'est par ta faute qu'il s'est lancé dans des affaires louches, qu'il s'est acoquiné avec un Kruger... De l'argent, de l'argent ! Tu n'es qu'une goule, un vampire ! Contente du résultat, Gloria ? Où est-il, maintenant, le malheureux ?

Son regard était celui d'un serpent venimeux prêt à mordre. Elle siffla entre les dents :

— Va-t-en !... Hors d'ici !... Et vite !...

— Bien sûr. Mais j'étais venu pour te poser une question précise. Réponds par oui ou par non, et je file. As-tu des nouvelles d'Eric ?

— Pourquoi en aurais-je ?

— Parce que tu es sa femme, parce qu'il t'adore, parce qu'il ne peut vivre sans toi, le pauvre bougre.

— Je n'ai pas reçu signe de vie... Et va-t-en !

Je replongeai dans l'atmosphère d'étuve de la rue. Tout en m'installant au volant, je me répétais qu'elle avait menti. Un instinct me disait qu'elle avait eu des nouvelles de l'homme qui se cachait.

Je me demandai si j'allais affronter les quarante-cinq kilomètres qui me séparaient du chef-lieu de comté, et si ma bagnole supporterait la route par une telle température.

La vérité était que je me forgeais toutes sortes de raisons pour esquiver le voyage. D'ailleurs, le petit mot qui me donnait rendez-vous là-bas, précisait la date de demain. J'attendrais donc le crépuscule, tranquillement. En attendant, vivement un coin frais pour siroter un gin glacé.

La cité de Richill était prostrée, elle n'en pouvait plus de cette nouvelle journée étouffante. Dans le grand jardin, sous les arbres, des gens sur les bancs verts, — des vieux, pour la plupart — étaient affalés, cherchant de l'air.

Au-delà, à gauche, on voyait la masse grise et trapue de la prison. Je traversai, montai quelques marches de pierre, pénétrai dans la pénombre d'un hall au-delà duquel on voyait une grille lugubre.

Une porte ouverte, sur le côté, laissait voir des classeurs et un coin de bureau. J'avançai encore. Sur ce bureau, un ventilateur. Près du ventilateur, deux énormes souliers et des chevilles dont le haut disparaissait hors de mon angle de vision.

J'entrai carrément, je vis des jambes éléphantesques qui s'arrêtaient sous un ventre inouï. Il y avait encore une série d'ondulations grasses que j'identifiai comme autant de mentons, puis des boursoufflures que d'aucuns auraient baptisées du nom de visage.

Je m'arrêtai moi-même à cette dénomination à cause de deux petits yeux enfouis dans la graisse. Il me vit :

— Entrez donc... Bon sang, qu'il fait chaud !

C'était King Cole, le shérif. Il ferma les yeux, émit un soupir entre de grosses lèvres humides, fit apparaître un mouchoir trempé, épongea ses mentons, en commençant par celui du dessus.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il finalement.

— Je me présente... Danny Clive.

Il garda les yeux fermés, offrant le visage plein de sueur au courant d'air artificiel.

— Ah ?... Clive, police judiciaire... Bien, bien... L'affaire de corruption... L'histoire Éric Sanders, s'pas, qu'il faut éclaircir... Y a-t-il du nouveau ?

— Peut-être... Je crois qu'il ne doit pas être très loin.

— Qu'est-ce que vous appelez « pas très loin » ? Le Mexique par rapport au Brésil ? Le comté voisin par rapport à l'État voisin ?

— Pas même le comté voisin... Celui-ci... Peut-être même, Richill... En tous cas, je le répète, pas très loin.

Il ouvrit lentement les paupières, mais je crois bien que c'était inutile, ce pachyderme semblait posséder le pouvoir de regarder les gens, les yeux fermés, et de voir en eux, jusqu'au fond de leurs entrailles.

Il émit une sorte de rugissement qui était sa façon de soupirer, souleva ses pattes qui retombèrent du bureau sur le sol avec fracas. Il s'appuya ensuite aux accoudoirs du fauteuil pour se hisser un peu plus haut.

Il parvint, finalement, à s'extraire de son siège et à contourner le bureau. Il était réellement énorme, et aussi grand que large. Il chaloupa, avec effort jusqu'à la patère où était suspendu son veston.

Il fouilla dans une poche, puis l'autre, en tira du papier à cigarettes et une blague à tabac, se mit en devoir de travailler. Il possédait des doigts étrangement agiles pour un éléphant.

Quand il eut achevé son rouleau, il le colla — c'était difficile d'obtenir de la salive, il avait une bouche sèche comme l'amadou, je songeai qu'il ferait mieux d'employer sa sueur — et quand la cigarette fut enfin prête, il la posa sur l'oreille.

— Vous disiez ?...

— Je croyais que vous aviez entendu...

Il eut un regard brusquement mauvais, comme un éléphant piqué au creux de l'oreille par un moustique. Mais presque aussitôt, son expression redevint celle d'un homme accablé par la chaleur.

— Je ne crois pas, fit-il, que Sanders se trouve sur mon territoire...

— Je regrette de vous contredire, mais j'en ai une preuve formelle...

Il jugea que le moment était venu d'allumer sa cigarette et prit son temps — ce qui me fit penser à mon attitude chez Kruger quand il m'avait agacé.

Cet homme-là devait avoir un sale caractère sous son air placide. Il n'avait pas de motif pour s'offenser de ce que je lui disais.

— Je voudrais bien savoir où vous pêchez cette hypothèse... grommela-t-il.

Je tirai, de ma poche, une feuille de papier, froissée, que j'envoyai, telle que, sur le bureau.

— Lisez...

La sueur continuait de sinuer en ruisselets le long de ses replis, elle tombait en gouttes continues du dernier menton, mais celle qui fit *floc !* sur le papier arrivait du nez.

Il remuait les lèvres, j'aurais pu comprendre chaque mot si déjà, je ne les avais connus par cœur.

Mon cher vieux Danny,

Il faut absolument que je te voie. Veux-tu accepter ? Je te le demande au nom de notre amitié de jadis. Je sais qu'une telle entrevue n'est pas conforme, mais je suis traqué, je ne sais ce que je vais devenir et c'est à toi que je m'adresse dans mon malheur.

Tu connais, sans doute le jardin public de Richill ? Attends, sur le banc juste en face de l'hôtel, mercredi prochain, à quinze heures, je t'enverrai quelqu'un pour te mener à moi.

Je n'ignorais pas que l'écriture était authentique, ainsi que la signature, j'étais sûr que cela provenait d'Éric, j'avais quantité de raisons personnelles pour étayer cette conviction.

Le gros King Cole avait depuis longtemps terminé sa lecture qu'il continuait de considérer le billet. Il le tourna et retourna entre des doigts gros comme des boudins, et, finalement, releva la tête, haussa les épaules, articula :

— Foutue maladresse...

— Maladresse ? Pourquoi ?

— Cette allusion à votre amitié d'antan... On n'a pas idée de ça. Pouvait trouver autre chose.

Je préférai ne pas relever l'allusion et me contentai de lui demander sa collaboration.

— Cette lettre a été mise à la poste à Richill, le cachet sur l'enveloppe en fait preuve.

— Je me demande qui l'aurait mise à la boîte...

— Sans doute, le personnage qui est chargé de me retrouver sur le banc du jardin.

Les petits yeux porcins jetèrent une lueur.

— Vous voulez que je l'épingle ?

— Non, bien sûr... Ce serait le moyen le plus certain de rater l'autre, le Sanders.

— D'accord... Mais que puis-je faire d'autre pour vous aider ? Expliquez-vous.

— Rien pour le moment. Si j'ai besoin de vous, je vous ferai signe, mais je tenais à vous mettre au courant.

— Oui... Comme ça, tout est O.K. J'attendrai donc. Je préfère ça, du reste... Fait trop chaud pour s'agiter inutilement.

Il était quatorze heures trente, le rendez-vous était pour quinze heures. J'avais le temps de rentrer à l'hôtel où, de ma chambre, je pouvais voir le banc vert, sous les branches d'un orme géant. Un vieux bonhomme coiffé d'un panama venait de s'asseoir, ses mains noueuses jointes sur la poignée d'ivoire d'une canne.

A moins cinq, il n'avait pas encore bougé. Était-ce lui ? On verrait bien. Je descendis, m'installai à mon tour, fermai les yeux sous le rebord de mon chapeau, fortement tiré. Je me sentais gagné par une somnolence, lorsque j'entendis un pas léger et quelqu'un s'assit entre nous deux.

Sans bouger la tête, je regardai, de coin, sous les cils, je vis de jolis petits pieds, des socquettes bleues, deux belles jambes bronzées... Je me redressai, remis convenablement mon paille de Manille, regardai ouvertement.

La petite était vêtue d'un short qui permettait d'admirer des cuisses parfaites. Le buste offrait deux seins charmants sous la blouse de nylon. Le visage souriait, jolie bouche et grands yeux châtains.

Elle était nu-tête, les cheveux assez courts. Une poulette en quête d'aventure, ou quoi ?... Elle avait une cigarette entre les doigts, et ne demandait qu'à m'adresser la parole.

— Vous avez du feu, je vous prie ?

Je secouai négativement la tête. Elle reprit, en souriant :

— Je pense que j'en trouverai au bar de l'hôtel, en même temps qu'une bière bien glacée.

— J'en suis certain.

— Et un coin discret où l'on peut causer...

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Je suis sûre que cela vous intéresserait.

Quelques instants plus tard, nous étions dans le coin discret en question. Personne d'autre dans la petite salle.

— Vous n'avez vraiment pas l'air d'un policier, me dit-elle. Je vous aurais plutôt pris pour un avocat.

Je résolus d'aller droit aux faits.

— C'est plutôt une surprise... Je croyais que j'aurais rencontré un homme.

— Pourquoi ?... Éric possède quantité d'amies prêtes à lui rendre service.

— Au fond, murmurai-je, rien ne vaut une femme, à condition qu'on puisse lui faire confiance.

— Vous avez l'air bien sceptique !

— C'est la chaleur qui veut ça.

— Je vois ce qu'il vous faut. Une maisonnette au bord de l'eau, avec un zéphir parfumé. La mienne est à une quinzaine de kilomètres au nord, le long de la rivière, après le tournant de la route Y. Très facile à repérer.

— C'est une invitation ?

— Mettons, une suggestion.

Au moment de me quitter, elle murmura :

— Venez plutôt le soir, il fait si bon.

J'acquiesçai, je montai dans ma chambre. C'était une étuve. Le ventilateur ne changea pas grand'chose, je me dénudai le torse, m'étendis sur le lit, m'efforçai de ne penser à rien. Mais il y avait deux jambes bronzées qui dansaient sans arrêt et un visage qui me regardait gentiment.

Puis apparut la tête de Kruger qui grossit, enfla, devint un énorme ballon rosé, et, finalement explosa, ce qui me réveilla en sursaut.

Il n'y avait plus de soleil à la fenêtre. Je regardai le jardin public où s'achevait le crépuscule dans une ombre accentuée par le feuillage des arbres. Au loin, un lampadaire éclairait vaguement la façade de la prison.

Je remis ma chemise, passai la bretelle de cuir qui soutenait l'étui de mon pistolet, enfilai mon veston. Je bâillai, consultai ma montre... Vingt et une heures trois minutes... J'arrêtai le ventilateur, descendis, sortis la voiture du garage.

Le voyage fut court, je trouvai, comme l'avait dit la petite, très facilement, le bungalow. Il était perché sur une butte, ses murs crépis de jaune d'or luisaient vaguement sous les étoiles. Je vis également une lumière à une fenêtre.

Je laissai ma voiture le long du cours d'eau, fis le tour du pavillon que j'abordai par l'arrière. Il y avait, dans une allée couverte de gravier, près du portail, deux voitures, l'une, conduite intérieure de série, l'autre, décapotable, moins banale.

Je supposai que celle-ci devait appartenir à la jolie fille en short. Je revins à la façade, entrai dans le jardin, atteignis un porche, je ne faisais aucun bruit, je m'arrêtai à la porte d'entrée, appliquai l'oreille.

A ma gauche, une fenêtre éclairée. Elle devait être fermée, ce qui n'empêchait pas les rideaux de danser comme sous l'effet du vent. Je me rendis compte que ce devait être un ventilateur... Ils fonctionnaient tous à bloc, partout.

J'attendis un grand moment, je transférai l'automatique dans la poche gauche du veston et frappai à la porte.

Quand vint m'ouvrir la jolie fille, je constatai qu'elle avait remplacé le short par des « blue jeans » extrêmement collants aux cuisses. A part ça, elle était toujours aussi charmante, son regard avait la même amitié, et son sourire aussi.

— Venez... On vous attend, fit-elle.

Elle passa devant moi, mais je ne lui laissai pas le temps de disparaître. Je l'accrochai solidement du bras droit. La stratégie la plus élémentaire dans un cas comme celui-ci, recommande la surprise comme élément essentiel d'attaque. Je vous jure qu'elle fut plutôt estomaquée.

J'avais une bonne prise sur le poignet droit, et je tenais mon pétard de ma main libre. J'obligeai la petite à sa plaquer contre le mur.

— Mais... Vous êtes fou ?... Lâchez-moi !...

Elle avait une voix étranglée de rage. Je répondis par un rire narquois.

— Te lâcher, mon cœur ?... Tu ne voudrais pas ! Je suppose que tu n'es pas idiote et que tu as compris. Je te garantis que si tu essaies la moindre entourloupette je n'aurai aucun remords à te truffer comme une adorable petite dinde que tu es.

Ses yeux s'agrandirent, elle ne résista plus.

— Parfait, murmurai-je. Et maintenant, écoute... Écoute bien, trésor, si tu veux être encore en vie pour aller expliquer à cette saloperie de Kruger comment tu as loupé la commande...

Elle haletait, mais n'osait bouger. Je continuai :

— Il y a, à l'autre bout de cette pièce, une porte soigneusement fermée. La seule porte fermée qui donne ici. Quelqu'un se trouve embusqué derrière. Veux-tu que je te dise qui ? Une crapule qui a trempé jusqu'aux oreilles, et même au-delà, dans toutes les saletés de Kruger, depuis des années, et qui continuera jusqu'à ce qu'on l'ait déballonné. Dis-lui de s'amener, les mains en l'air, ou je l'arrose comme il faut.

Elle me cria une injure, tenta de se débattre. Je n'hésitai pas à lui tordre le bras, elle poussa un gémissement. Comme si cela eût constitué un signal, la porte du fond s'ouvrit, et deux traits de feu rayèrent l'obscurité.

Je ressentis deux secousses amorties, le corps que je tenais contre moi, eut un soubresaut comme pour m'échapper, et retomba mollement... Cette fois, je lâchai la petite, je me laissai aller moi-même, en un plongeon et une glissade à terre sur le ventre, jusqu'au mur opposé.

J'étais, maintenant hors de la zone de tir. Les omoplates collées à la paroi, je me redressai graduellement, me rapprochai sans bruit, centimètre par centimètre, de la porte maudite, et ne m'arrêtai qu'à un pas de distance.

La jolie fille, sur le seuil, à l'entrée, n'était plus qu'un tas confus. Sur le nylon de la blouse s'étalait une tache aussi rouge que son bâton pour les lèvres. Dans la pièce voisine, dont le battant de porte était resté à demi-ouvert, il y avait un halètement énorme, comme celui d'un hippopotame.

J'articulai d'un ton concentré :

— King Cole... Gros tas de King Cole... Viens voir ce que tu as réussi... C'est elle que tu as descendu, eh, montagne de lard ! C'est elle qui a pris tes deux pruneaux... Tu ne sais peut-être pas ce que c'est d'agoniser avec deux balles dans le corps, et du sang plein la gorge... Sors de là, salopard, j'ai un bon 11 mm. à te servir... Faut du gros calibre pour le gros gibier.

Le halètement devint plus fort, puis une voix rèche, cynique, sans la moindre trace d'émotion, me répondit :

— Viens me chercher, mon gars, viens me chercher... Je t'attends... Je suis juste à la porte.

Je m'avançai de quelques centimètres encore, le long du mur, tournai la tête de l'autre côté pour le tromper sur ma position exacte dans la pièce :

— Je t'aurai... Je viendrai au moment que j'aurai choisi. Non, t'es vraiment trop bête... Alors tu as cru que j'allais m'amener ici, comme un mouton à l'abattoir, sans rien comprendre ?... Qu'est-ce que tu te crois, dis !

Il ne répondit pas. Je repris, avec un rire méprisant :

— Il y a longtemps que j'attendais le coup du piège, je me doutais que ça viendrait. Et j'ai compris que ça y était, qu'on l'avait préparé, dès que j'ai reçu le billet doux, celui que je t'avais montré cet après-midi.

« Et je me suis bien marré de te voir jouer la comédie comme un pachyderme dressé... Tes grimaces, tes questions, et tout. Hein !... Comme si tu ne l'avais pas vu avant moi, le papelard, comme si t'en avais jamais rien su... Gros ballot, va !

Il répondit sur un ton qu'il voulait détaché :

— T'as de l'intelligence... Dommage que tu doives mourir cette nuit... On aurait fait quelque chose de toi.

— Merci, c'est trop d'honneur. Ce n'est pas moi qui suis tellement intelligent, c'est toi et tes copains qui êtes de vraies gourdes. Pas difficile pour moi, de me rendre compte que Sanders avait été découvert et pincé, pas besoin d'être un génie pour se figurer que s'il a écrit, c'était sous la menace d'un revolver dans le dos, comme tu le tiens maintenant.

« Et je peux te dire ce qui se serait passé ici. On me descend, on descend Éric Sanders... On arrange une mise en scène — un combat singulier entre nous deux. Quels titres, quelles manchettes dans les journaux, dis !... Le fugitif et l'enquêteur se sont entretués... Les lecteurs auraient avalé ça, y compris l'hameçon, le flotteur et probablement la canne à pêche... Et l'affaire était close. C'est bien dans les cordes d'un Kruger, une telle combine.

Il continuait de souffler bruyamment de l'autre côté, mais je prêtais tout de même l'oreille, entre deux phrases, car il était bien capable de me servir la monnaie de ma pièce et d'apparaître au moment où je l'attendrais le moins, pour me faire déguster du plomb.

Je ne me laisserais pas prendre de vitesse, j'avais l'arme prête, je visais l'encadrement de la porte dont une partie m'était révélée par le rayon lumineux provenant d'une lampe dans l'autre pièce.

J'eus un long accès de rire qui me fit du bien, me délivra d'une bonne partie de la tension de mes nerfs.

— Le plus marrant de l'histoire est que, depuis le commencement, je vous ai tous possédés, à commencer par Kruger, lui-même. Veux-tu savoir pourquoi j'attendais le piège ?... Veux-tu savoir pourquoi j'ai compris, dès réception de la lettre, que Sands était tombé au pouvoir de l'ennemi ?

« Tout simplement, parce que *c'était moi qui cachais Éric*. Mais oui, mastodonte de mon cœur, nul autre que moi. Je lui avais trouvé une bonne petite planque, et personne ne l'aurait jamais découvert s'il n'avait pas été fait en double. Sois tranquille, je suis au courant de tout, et ce qu'on ne m'a pas dit, je l'ai compris tout seul...

« Je l'avais donc abrité là, et il n'y avait que lui et moi au monde pour le savoir. Je lui avais recommandé de rester pénard, de ne faire signe à personne, d'avoir assez d'estomac pour attendre patiemment.

« S'il m'avait écouté, on aurait toujours pu le chercher jusqu'au Jugement Dernier.

« Mais Éric a toujours été Éric.

« Et qu'est-ce qu'il s'empresse de faire ?

« Il écrit à sa femme... Bon Dieu... Je lui avais surtout dit de se méfier de Gloria.

« Et qu'est-ce qui arrive, alors ? Ce qui devait arriver, pardi. Cette vipère de Gloria n'a rien de plus pressé que d'aller jacter auprès de Kruger, contre du pèze... C'est pas un cœur qu'elle a, c'est... c'est.. bon, vaut mieux pas le dire.

« Quand je pense que c'est moi qu'elle traitait de Judas... Mais m'en fous... L'opinion d'une Gloria, ça ne m'empêche pas beaucoup de dormir... »

Il soufflait moins fort, et moins rapidement, il semblait préparer quelque chose. Je me tins plus que jamais sur mes gardes, mais en même temps, il ne fallait pas cesser de parler où il aurait compris que je flairais l'attaque imminente.

Je continuai donc de l'endormir, d'autant plus que je voulais lui servir encore quelque chose :

— Et ne crois pas qu'il ait beaucoup souffert d'écrire cette lettre, *c'était le meilleur moyen de m'informer qu'il était tombé entre les pattes des hommes de Kruger*... Marrant, hein... Pour vous autres, j'étais son ennemi alors qu'il n'y avait que moi pour l'aider.

L'ARISTO

VIEILLE NOBLESSE FRANÇAISE PORTANT : *« de gueule aux deux pétoires d'argent »* AVEC, POUR DEVISE : *« Bien mal acquis ne profite qu'à moi »*

...vous présente ses hommages et se fait un plaisir de vous annoncer que, sans le moins du monde se retirer des « affaires », il a entrepris de conter les plus marquants de ses exploits à son vieil ami André HÉLÉNA, pour qu'il mette ça noir sur blanc sous une belle couverture en couleurs de Jef de Wulf.

Le premier volume de la série vient de paraître sous le titre :

T'as le bonjour de l'Aristo

Chaque volume constituera une histoire complète : l'une des aventures de l'ARISTO, de SULPICE, le malabar au cœur fidèle, et de la séduisante, la tendre, la passionnée, la férocement jalouse amie de l'ARISTO : MARTINE.

Éditions de la Flamme d'Or

19, rue d'Hauteville, PARIS-10e

Le volume

225 frs

C'EST à ce moment-là que j'eus la très nette intuition qu'il allait me jouer un tour de cochon. Je bondis pour atteindre l'autre côté de la porte, et, au passage, tirai dans la pièce.

Je ne sais si je l'atteignis, il avait bougé, c'était comme le fracas d'un mastodonte dans la jungle. Je me jetai à l'intérieur, en évitant le rayon de lumière.

D'après le halètement, je jugeai qu'il devait être dans le coin de droite. Je lâchai mon coup, il répondit en se basant sur l'éclair de départ et ce fut une pétarade infernale jusqu'à épuisement de mon chargeur. Je m'aperçus alors que j'avais une douleur à l'épaule, mais peu importait.

Accroupi dans le noir, j'écoutais... Plus rien, plus de souffle haché... Il avait dû s'écrouler et je ne l'avais pas entendu, dans le tumulte des coups de feu. J'en avais encore les oreilles sensibles et bourdonnantes.

Je tâtonnai le long du mur, sentis la présence d'un interrupteur, que je bénis, car la lampe — une portative — avait été démolie dans la bagarre. J'allumai l'ampoule du plafond. King Cole venait de s'immobiliser après un dernier spasme, non loin d'un divan, au fond de la pièce.

Sur ce divan, chevilles et poignets ligotés, la bouche fermée par une large bande de sparadrap, gisait Éric Sanders. Il avait eu la sacrée chance de ne pas recevoir le moindre projectile au cours de cette bataille entre deux aveugles. J'étais sûr qu'il me souriait sous le bâillon.

Je le délivrai, sans le moindre égard, je lui arrachai brutalement le ruban collant des lèvres, sans me soucier si je lui enlevais de la peau en même temps. J'étais dans un état indescriptible, et quand il articula : « Ah, Danny... Ce bon vieux Danny ! » je hurlai comme un forcené :

— Oui !... Oui !... Deux cadavres, un à côté, l'autre ici, et tout ce que tu trouves à dire, est de bêler : « Ce bon vieux Danny ! » Je me suis fait passer pour un salaud ; pour un traître à notre vieille amitié, j'ai aussi risqué mon honneur professionnel, tout ça pour autre chose que tes discours à la noix !... Tu vas me faire le plaisir de me suivre, sans dire un mot de plus, sinon, c'est toi que je descends, en numéro trois... Compris ? Et tu diras tout ce que tu sais sur Kruger, bon sang !... Sois un homme à la fin...

Il tenta de se tenir debout malgré l'engourdissement, il me regarda, et très docilement :

— Oui... Je ferai tout ce que tu me dis... Il est grand temps ; pourvu qu'il soit *encore* temps !

— En route !... ordonnai-je.

J'éteignis la lumière dans la pièce où gisait King Cole. En passant dans l'autre, je m'agenouillai, cherchai le cœur de la petite dont je ne connaissais même pas le nom... Morte, bien sûr. Dommage tout de même, elle était mignonne.

Au dehors, il y avait un brouillard de chaleur...

Emmanuel CAR reprend l'affaire à zéro

MEURTRES VENDREDI 13

Ce n'est pas une histoire de détectives de roman. C'est une histoire vraie.

Mais elle a le décor qu'aiment les lecteurs d'aventures tragiques. Il y a eu crime. Un homme est accusé. Il comparait devant un jury criminel. C'est l'heure où, dans les romans, un quelconque Maigret apparaît et dévoile le mot de l'énigme.

Dans notre histoire à nous, l'énigme n'a pas été dévoilée et l'homme a été condamné. Pourtant nul n'est sûr qu'il soit véritablement coupable. Et la vie courante, dépassant les audaces d'un auteur policier, situe le drame à Monte-Carlo, ville de rêve sur son rocher et enfer du jeu, puis sème la mort brutale un Vendredi 13, exactement dans la nuit du 12 au 13 Novembre 1926.

Trois heures du matin... l'Hôtel de l'Europe, relativement éloigné du casino est en sommeil. C'est une demeure confortable, ce n'est pas un palace... Le portier, M. Barroco somnole lui-même dans le bureau où la dernière lampe allumée projette des ombres fantastiques sur l'écheveau des trousseaux de clefs suspendus au tableau. Tous les occupants de chambres sont rentrés avant une heure, le grand portail du hall est verrouillé. Sur les arrières de l'hôtel, les autres portes : celles des communs et des livraisons, celle de l'entrepôt des bagages et des voitures sont à la garde d'énormes molosses particulièrement carnassiers. Employés, résidents, passagers sont donc maintenus là, jusqu'au réveil comme dans une souricière, sans grande chance qu'un voyageur attardé vienne troubler le silence qui s'appesantit sur l'obscurité, des galeries aux moelleux tapis aux prolétaires couloirs. Tout dort...

L'hôtel est d'ailleurs renommé comme un asile de paix, pas de galas, de fêtes nocturnes. Les patrons réduits aux relations extérieures font chambres à part. Madame faisant même sceller la porte communicante. On a jasé là-dessus dans le temps, dans le vide. M. Barroco, le plus à la coule, n'avait rien appris d'objectif.

— Le taulier est trop grippe-sous, la patronne qu'en a marre de jouer les mères-lapines, prend de la « dictraction »...

C'était maigre.

Ce 12 Novembre, après le dîner, M. Blengino, le patron, avait demandé une infusion, assis dans le hall. A 10 heures, il disait bonsoir. Vingt minutes après, sa femme, qui était de sortie, rentrait et gagnait directement sa chambre. Elle y retrouvait, couchée dans son propre lit, sa troisième fille Césarine, 6 ans, et du côté attribué à celle-ci, le petit lit à bascule du dernier né, Josué, 3 ans, dit Peppino. De ce fait, Césarine berçait son petit frère avant son dodo.

LE CARNAGE

Après ce préambule des plus étudiés, mes lecteurs vont gémir : « C'était couru, pour un début, on nous refait le problème du « local clos » : l'assassin y entre on ne sait par où et n'en ressort de nulle part ».

Dans le roman, certes, c'est de l'amuse-gueule.

— On a tué ma femme!... Où est l'assassin?

Dans une histoire vraie, c'est du solide. Voyons ça de plus près.

Vendredi 13... Trois heures dix-huit... Ma parole, le portier Barroco ronfle !... Quoi? Il s'agite... A-t-il un cauchemar? Il lui semble que des cris perçants lui déchirent le tympan, que des diables au masque rouge diguent, diguent, dans le hall... Le portier secoue sa torpeur. Délire-t-il?... Il se frotte les yeux. C'est M. Blengino qui s'approche de lui, d'une pâleur à vous donner le frisson du Grand Soir. Sur sa chemise blanche s'étalent d'affreuses taches rouges, poisseuses. M. Blengino hurle :

— On a tué ma femme !... Où est l'assassin? Il a fui en direction du hall.

Fuir de l'hôtel? Avec les verroux de sûreté du grand portail, les molosses aux autres issues, il faut encore compter sur les sonneries d'alarme dont elles sont munies, si bruyantes qu'elles réveilleraient un mort. Le cas s'était même produit l'année précédente : celui d'un morphinomane dont le sommeil persistant présentait tous les symptômes d'un *de cujus !* Aussi le portier de grommeler :

— Le taulier a des visions !

Mais il se reprit. Cette chemise, cette robe de chambre comme trempées dans du sang : N... de D.... ! M. Barroco ne fit qu'un bond vers la chambre de Madame qu'il entend maintenant se plaindre. Une scène d'horreur l'attend. Des traînées, des éclaboussures, le sang partout a giclé, une boucherie.

Sur un canapé, la patronne, masse sanguinolente, se tord de douleur. Sur le drap maternel, couleur de pourpre, la douce Césarine, la gorge ouverte, bouillonnante, vit ses dernières secondes. Dans un suprême sursaut d'énergie a-t-elle voulu protéger son petit frère de l'arme meurtrière qui va le frapper? C'est probable : sa main droite tendue vers Peppino n'adhère plus à l'avant-bras que par un lambeau de chairs mutilées. Pauvre Césarine !

Et le bambin ? Indemne, muet, les yeux dilatés, comme hypnotisé par ce moignon hallucinant braqué sur lui. Quel souvenir gardera-t-il de ce carnage dont il ne peut pas comprendre l'ampleur?

Au moment où le portier s'apprête à emporter le petit, loin de l'atroce vision, M. Blengino est à nouveau sur ses talons. Vient-il rendre un devoir sacré à l'agonisante, soutenir sa femme par sa présence? Non, ni pitié, ni tendresse. C'est une dérobade. Il lance au portier :

— Téléphonez au docteur, moi, je vais avertir la police.

Il tient surtout à « son » assassin.

LE "CHOCOLAT ROUGE"

L'aube de ce sanglant Vendredi 13 se lève avec la troisième version des faits donnée par l'hôtelier. Pour sa maisonnée, il n'est déjà plus le patron, mais l'assassin.

Depuis quatre heures, trois policiers, un juge instructeur et son greffier, arrachés de leur sommeil, se conduisent comme des chiens enragés. Les « beaux crimes » sont rares dans la Principauté. Ils sont allés au plus pressé, ils tiennent un coupable, *le* coupable, ils s'acharnent sur lui, guettant un aveu comme le chacal guette sa proie.

Toutes les personnes résidant dans l'hôtel à l'heure fatale, sont là au complet. Donc le bandit à qui verrous, sonneries volcaniques, chiens dévorants barraient la fuite, est encore sur place. Et d'une ! Pas d'effraction, pas la moindre tentative de vol, donc meurtre par familier. Et de deux ! Le couteau, arme du carnage, aurait été pris dans un tiroir des cuisines *laissé ouvert*. La plongeuse est formelle : pas de tiroir ouvert quand elle quitta, la dernière, les cuisines, les boucla et en remit les clefs au portier vers minuit. Or, seuls les patrons possèdent, chacun, le double de ces clefs. Et ce n'est pas tout de même Mme Blengino, qui est allée chercher l'arme de son supplice ! Et de trois !

Conclusion : Blengino (Étienne), c'est toi, l'assassin !

Magistrats et policiers sont si certains de tenir le coupable que le couteau a passé de mains en mains — détruisant la plus certaine des preuves matérielles — et qu'ils ne firent pas déshabiller l'hôtelier pour saisir ses vêtements maculés, la forme des taches et leur épaisseur, une giclure pouvant déterminer s'il était le « monstre » qui frappa, ou le chef de famille accouru au secours des siens.

Du joli travail d'enquête !

Ils ne réussirent surtout pas à entamer ce bloc de marbre qu'est M. Blengino. En recoupant ses « variantes », il avait déclaré (si on laisse de côté les « accessoires ») :

— La porte d'Henriette (la morte) était entr'ouverte, la chambre plongée dans la nuit. Les cris de ma femme me guidant, je *l'entrevis debout*. A peine eus-je pressé le commutateur, elle tomba dans mes bras, m'indiquant « Étienne, cours vite ! l'assassin s'est enfui par le couloir... »

Et qui peut démentir M. Blengino ? Personne

Devant les siens, devant ses vieux clients, la victime passa de vie à trépas sur ces dernières paroles :

— Je n'ai rien vu !... Je n'ai vu personne !... *Laissez-moi mourir !*

Une scène d'horreur : Le sang partout a giclé.

Les officiels avaient questionné l'enfant au hasard.

Alors, sur quoi se basaient ces enquêteurs mal torchés pour tenir comme formelle la culpabilité de leur proie? sur l'inconcevable et pourtant « horrifiquement » authentique déclaration de Peppino (3 ans) :

— *Pourquoi papa a fait du chocolat rouge avec le bras de Coco !*

Coco, c'est l'infortunée Césarine.
Épouvantable !

OU L'ON DÉCOUVRE L'AMANT DE LA VICTIME

Le moignon sanglant de la petite... le chocolat rouge... Par juxtaposition d'images de ses goûts alimentaires et de l'atroce réalité, cette surprenante vision avait germé l'espace d'un éclair, dans l'esprit très éveillé du bambino. Elle ne saurait être infirmée, l'être le plus démoniaque n'aurait pas imaginé et « soufflé » au petit Josué pareille accusation déguisée contre son père. Encore n'en aurait-il pas eu le temps puisque débitée à la première heure de l'enquête ; les officiels qui avaient questionné l'enfant au hasard, ne s'attendaient certes pas à cette charge de première grandeur. Ils ont même ressenti un frisson d'horreur que le Grand Guignol ne pourra jamais donner aux plus blasés de ses habitués.

La vie dépasse, à chaque pas, le roman le plus fertile en trouvailles.

Eh bien ! en bonne justice, la « version » du Peppino était insoutenable. La maman était morte, en affirmant : « Je n'ai rien vu ! » et le mari, le « coupable », répétait : « Quand je survins, la chambre était plongée dans la nuit ! » Donnant la lumière, M. Blengino, en passant entre le lit où gisait la fillette égorgée, aurait donc pu soulever ce minuscule moignon, d'un geste instinctif, et, en quelque sorte, *donner le change* à la naïve version du Peppino. Eh bien, non ! Il avoua n'avoir vu le triste état de Coco qu'en revenant sur le lieu du carnage sur les pas du portier !

Ainsi il se condamnait lui-même !

De fait, sur le seul témoignage du bambin — le « chocolat rouge » — M. Blengino était condamné à 20 ans de bagne, le 30 mai 1927, après trois journées tumultueuses aux Assises monégasques.

Un coup de théâtre formidable y éclata devant un auditoire « remonté à bloc » contre l'inculpé, clamant sa colère quand il lui jeta en pâture :

— Et s'il était prouvé que ma femme se soit tuée elle-même !

L'avocat général Allain, la probité même, se dressa contre ces manifestants, les traitant de bêtes féroces, lança à son tour, cette « bombe » :

— Il se peut en effet qu'il n'y ait pas eu d'assassin, au sens juridique du mot !

Cette fois, l'hostilité sauvage de l'assistance se tourna vers le ministère public.

— Et Blengino, le « monstre », on va donc lui élever une statue? cria une voix perdue.

Sans se démonter, ce grand magistrat tendit le bras vers l'unique pièce à conviction.

— Ce couteau qui eut dû être la pièce capitale de l'affaire, a été, j'ose le dire, *saboté* par un juge déjà prévenu contre cet homme dont vous voudriez voir rouler la tête à vos pieds.

« Tout crime a un mobile. Blengino, homme cupide, au cœur de pierre, s'était marié sous le régime de la communauté sans s'informer de la signification de ce terme de droit civil... Quand son épouse sombra dans l'adultère, il songea au divorce, apprenant ainsi que l'infidèle conservait — malgré son indignité — la moitié des biens de la communauté... ».

Le crime d'intérêt apparaissait enfin avec son côté passionnel, la salle se montra dès cet instant moins forcenée contre l'hôtelier. Elle allait redoubler de violence, à la fin du réquisitoire du procureur Allain qui tendait vers un *acquittement à la faveur du doute.*

Il avait les lettres de l'amant en titre de la morte, Vittorio Bargi, comptable à Nice. Puis le carnet de l' « infortune » de l'inculpé, tenu par lui-même : « à 5 heures, elle a embrassé Vittorio... cet après-midi : ils se sont retirés chez Pascali... hier soir, à 7 heures, ils se sont isolés ensemble aux lavabos » et la salle de se tenir les côtes. Dans la vie, le comique coudoie toujours le tragique.

— ...la morte aurait pu se " larder " elle-même !

L' " OBSTACLE "

C'est alors que le procureur général remonta aux sommets des minutes sanglantes du Vendredi 13.

— L'inculpé a-t-il voulu savoir où sa femme s'était rendue dans la soirée du 12 ? L'infidèle redoutant les violences passagères du mari s'était-elle munie, *bien avant les faits*, de l'arme du crime?...

« Avec ce couteau, un médecin-légiste l'a établi, la morte — passez-moi ce mot — aurait pu se « larder » elle-même. Alors l'atroce drame, un drame d'alcove — hypothèse valable. C'est le rut de la bête que l'obstacle rend féroce. L'« obstacle » s'arme, l'arme change de main, l'enfant couchée près de l' « obstacle » est victime d'une « fausse manœuvre ». La mère affolée, crie à l'assassin, l'autre laisse tomber l'arme et s'éloigne... Et Mme Blengino voit, dans un éclair, sa vengeance. Elle reprend l'arme, se frappe à son tour. Si elle meurt, sa vengeance sera terrible : elle emportera son secret dans la tombe... C'est — toujours dans l'hypothèse — l'inculpé, meurtrier involontaire de la fillette, meurtrier quand même, qui, par une attitude révoltante — sa femme une p... ! Ses enfants de p... ! — s'est conduit comme un imbécile, jusqu'à faire la chasse à l'assassin !... »

Le mélodrame en cour d'assises a rarement atteint en pathétique cette reconstitution « valable » du carnage de ce Vendredi 13 — en jamais vu — un avocat général hué par un auditoire en furie contre un présumé coupable pour lequel un magistrat intègre réclame une mise en liberté de faveur.

La faveur du doute !

On va en reparler, le 10 janvier 1928, ces meurtres du Vendredi 13 ne s'arrêtant pas en si mauvais chemin. Le témoignage de Peppino, le « chocolat rouge » était irrecevable — on s'en doutait, mais la réputation de ce juge d'instruction enragé était en jeu — le jugement est cassé. Blengino repasse aux assises — sans le procureur Allain — mais avec des jurés opposés, d'*avance*, à la faveur du doute. Ils couperont généreusement la poire en deux : 10 ans de travaux forcés.

Compagnon de chaîne de Mestorino, Blengino s'évadera du bagne, se fixera et mourra en juin 1943, à San Remo, sans avoir tenté de faire réviser son procès. *Il n'avait pas plus de preuves de son innocence que la justice monégasque pour en faire un assassin.*

Vendredi 13 lui avait été fatal !

C'est donc bien une histoire vraie, féroce. Ce n'est pas du roman.

Dans le prochain numéro: L'ALIBI DU MORT

LES ROMANS DE POLICE ET D'ACTION

● **William Campbell Gault : Faut pas s'attendrir.** Traduit de l'américain par G. M. Dumoulin (Presses de la Cité).

Qu'il est sympathique, le faux dur Pete Worden, ex-champion de rugby, ex-combattant, apprenti mauvais garçon, qui, dupé par son frère, par ses amis, par sa maîtresse, arrive tout de même à débrouiller à coups de poing une sale histoire de meurtres et de drogue.

Ce mystère à l'américaine, peuplé comme il se doit, de gangsters, de *gun men*, de poupées et de policiers bourrus, se lit d'un trait. Il a l'avantage de nous présenter quelques personnages à peu près humains et de ne pas abuser des tournées de whisky... et du reste.

● **Dilwyn Rees : Meurtres à Cambridge.** Traduit de l'anglais par Robert Saint-Prix (Albin Michel).

Aimez-vous les classiques ? *meurtres à Cambridge* en est un modèle anglais, et se déroule dans un *collège* datant du XVIe siècle, parmi des professeurs et des étudiants, gentlemen scandalisés par les morts violentes, mais pas au point de renoncer à jouer aux détectives.

Ils le font dans le décor impressionnant de sombres pièces aux meubles de Chippendale, éclairées aux bougies. Près d'un feu de bois, un flacon de Xérès à portée de la main, président, vice-président, élèves et policiers (sortis d'Oxford) rivalisent de correction, de sang-froid et d'humour. Le professeur d'archéologie Sir Richard Cherrington, dame le pion à Scotland Yard en résolvant cet excellent problème de mots croisés que constituent deux meurtres propres, sans motifs sordides, sans bagarres, et en obtenant la confession d'un criminel, lui aussi très bien élevé.

● **Edmond Finke : La ferrure d'or.** Adapté de l'allemand par Olivier Séchan (Editions du Masque).

Ce roman policier allemand sacrifie à la mode en se situant dans un château anglais. Une noble famille y est ravagée par quatre crimes successifs, où l'acide prussique alterne avec le curare, et qui semblent liés à une histoire d'espionnage.

Les personnages sont toutefois plus bavards qu'il n'est normal en Grande-Bretagne, et l'un d'eux, Tyndall, le montreur de marionnettes, qui semble bien sorti d'un décor germanique, ne résiste pas au plaisir de faire un petit cours de psychologie.

« Le mal engendrant le mal », l'action se déroule tragiquement, sans lenteur, le dénouement surprend, comme il convient, mais un peu trop d'explications l'accompagnent. Le lecteur (psychologue), saute les trente dernières pages.

● **Jean-Pierre Conty : Courrier spécial** (Presses de la Cité).

Un bon récit d'espionnage utilisant l'expérimentation des engins téléguidés en Australie. Les personnages stéréotypés du redoutable agent russe, de la belle espionne allemande, de l'agent double japonais et du valeureux représentant de la Section Spéciale de Scotland Yard, s'enrichissent de la compagnie d'un faux Papou et d'un colonel gâteux.

Le tout forme un cocktail d'ondes hertziennes, d'ultrasons et de rayons infrarouges, agréablement assaisonnés d'un viol et d'une bonne dizaine de meurtres. Grâce à quoi, au dernier chapitre seulement, la défense du Commonwealth est assurée jusqu'au prochain volume.

● **James Hadley Chase : Ça n'arrive qu'aux vivants.** Traduit de l'anglais par Pierre Sarkissian (Série Noire. Gallimard).

Cette fois, la Série Noire se teinte de rose, car le héros du roman, Collins, est un brave garçon, qui n'a que le tort de dépanner une jolie fille sur la route et, séduit par elle, se trouve du coup impliqué dans une terrible histoire de *hold up*, victime de gangsters impitoyables et condamné à devenir leur complice.

Son invraisemblable naïveté nous séduit et ses bourreaux sont si arrogants que nous attendons avec une impatience exaspérée le moment où il prendra sa revanche et pourra détruire leur chef (On regrette même que ce dernier souffre si peu).

Quant à Collins, nous l'abandonnons sans crainte aux mains du commissaire Rawson, digne, perspicace, compréhensif et sans brutalité, car — vous l'avez peut-être deviné ? — ce roman noir est un roman anglais.

G. S.

● **T'as l'bonjour de l'Aristo** par André Helena (Edition de la Flamme d'or).

Eugène Sue de l'ère atomique, André Helena puise sur le tas les personnages de ses romans noirs ou blèmes. Sous sa plume, ils s'agitent dans une atmosphère d'Apocalypse : il pleut, il bruine, il gèle ; les maisons, les murs, les rues, les bars ont l'ombre pour domaine, dont les échos renvoient seulement le tac-tac-tac de volées de dragées de plomb. Tous ses gangsters ont les tripes en marmelade. Ses caïds de Pigalle sont des durs à la mie de pain, et les pin-up de ces Messieurs ont des nénés et des croupions qui, comme les susdites dragées pètent le feu... Aussi dans son « *T'as l'Bonjour de l'Aristo* » — personnage étrange qu'il va nous montrer à l'œuvre dans une suite de bouquins — ce sont ces mêmes rues obscures, ce même ciel blafard, ces mêmes truands, la trouille aux fesses qui vont s'ouvrir la paillasse à coups de lames, se bouziller au gros calibre pour s'emparer — au dernier preneur — d'un pacson de trois kilogs d'opium. Que contient-il au vrai ? Vous l'apprendrez à la dernière page, le « survivant » des gangs multipliés l'ayant enfin bien en main, laissant dire l'Aristo : « Il va croire que je l'ai doublé deux fois. C'est ainsi qu'on s'assure de solides réputations ».

E. C.

Meurtre en musique

LA MORT PLANE SUR L'ORCHESTRE

par ALBERT SIMMONS

Te mêles pas de ça, Mitch, dit-il, c'est une affaire à régler entre Patty et moi...

Mitch était musicien, un garçon qui avait de l'oreille pour le jazz hot, un œil à l'affût d'une belle fille, et un nez qui flairait un meurtre à trois octaves de distance !

Le Club du Siècle, dans la 45e, Rue West, n'était guère, malgré son nom pompeux, un cabaret de premier ordre, pas plus que l'orchestre de Steve ne représentait une formation prestigieuse, mais nous faisions l'affaire, et il y avait de la clientèle. On gagnait sa vie, c'est tout ce qu'on demandait.

Je n'étais plus musicien, c'est-à-dire instrumentiste. Il me manquait trois doigts, depuis la fois où Steve, sans le faire exprès, bien sûr, m'avait refermé une porte sur la main.

Et ce qu'il avait pu être chic, avec moi !

— Mon pauvre Mitch, m'avait-il dit, je ne m'en consolerai jamais. Je te garde quand même, tu arrangeras les partitions.

C'est depuis ce temps que l'amitié qui nous unissait était devenue, chez moi, une immense affection. J'aurais fait n'importe quoi pour lui prouver ma reconnaissance. Cela le faisait rire, parfois. Il disait que je n'avais pas de rancune.

Ce soir-là, je me dépêchais car je craignais d'être en retard. Juste au moment de partir, j'avais reçu une visite. La petite Lee Fuller que je connaissais vaguement était venue me supplier de la faire engager comme chanteuse.

Mais une chanteuse, nous en avions une déjà, Patty, une jolie blonde — Lee Fuller était blonde, aussi et jolie — et je ne voyais pas très bien comment caser la postulante.

Certes, j'avais toujours jugé que Patty chantait comme un pied. Seulement, elle était bigrement bien faite, et savait suffisamment se décolleter pour empaumer le public.

Je descendis les marches menant au Club du Siècle. Huit marches, deux de plus que les autres boîtes en sous-sol. A première vue, cela ne faisait pas grande différence, mais du point de vue psychologique, c'est énorme.

De même pour les tables peintes en or, les chaises d'argent, les draperies de brocart qui faisaient de l'effet au premier abord, mais qui étaient vraiment ternies. Et aussi, pour les serveurs, avec leurs habits trop luisants.

Cependant, je le répète, nous avions notre clientèle. Les garçons, pour le moment, astiquaient leurs verres avec des mouvements désabusés, mais dans une heure, ils souhaiteraient posséder quatre bras pour servir.

Patty se précipita vers moi, les yeux agrandis, la voix étranglée, les gestes nerveux.

— Oh, Mitch !... Mitch !... J'ai peur !...

Je lui entourai l'épaule d'un bras familier.

— Peur, mon petit?... En voilà une idée !... Peur de quoi?

Les grands yeux, d'habitude si provocants, révélaient une terreur véritable, et j'étais sûr que, sous le maquillage, elle devait être livide, comme si elle avait vu un fantôme.

— Skins ne... n'est pas venu !...

J'ÉLEVAI les sourcils. Skins Rio était notre batteur. Un batteur épatant, à tous points de vue, y compris une séduction personnelle. Les femmes en raffolaient, les hommes l'aimaient moins, c'est une chose normale, hein ?

Skins avait tout du jeune premier de cinéma, bien bâti, et une tête magnifique, avec ses cheveux noirs ondulés, ses yeux aux longs cils, et tout le reste. Et quel rythme à la batterie !

Et il savait s'y prendre avec les poupées... Patty, sûrement, ne représentait qu'un numéro d'ordre dans la liste de ses conquêtes, mais elle l'avait bien dans la peau.

Je haussai les épaules, je priai la chanteuse de cesser de m'enfoncer les ongles dans le bras, et comme elle ne semblait pas comprendre, lui emprisonnai les doigts.

— Tu ne vas tout de même pas te mettre la tête à l'envers parce qu'il est en retard.

Elle secoua la tête, elle articula, la gorge serrée :

— En retard?... Non, non... Fini, je ne le reverrai jamais plus, je te dis... Il est mort... Mort!...

— Totalement cinglée, Patty.

— Mort, je te dis !... Assassiné !... Comme l'autre !... Je le sens !

Cette fois j'eus un haut-le-corps.

L'autre?... L'autre?... Oui... En effet... Il y avait eu l'autre, le prédécesseur de Skins Rio. Dans le tumulte de l'existence, je l'avais presque oublié.

Et Patty qui s'était mise à sangloter bruyamment, commençait à attirer les regards des premiers habitués de la boîte, déjà installés. Je l'entraînai jusqu'au vestiaire. Les musiciens étaient tous là — sauf Skins. Les uns jouaient aux dés, les autres bavardaient. Ils nous regardèrent, et leurs visages reflétèrent leurs pensées.

Non, ce n'était pas Skins, encore... Et ils avaient tous l'air soucieux, il y avait un grand malaise qui flottait dans la pièce. Sûr, chacun avait remonté sept mois en arrière. Tout avait commencé de la même façon. Juste avant de partir en tournée, pour la saison.

Une soirée comme celle-ci. Dick Swift avait fait défaut, on avait été obligé de le remplacer au pied levé. La tournée s'était déroulée, on ne l'avait jamais revu, et trois mois plus tard, on le repêchait dans le fleuve.

Il avait la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, l'enquête en était restée là, mystère total. On ne savait qui, ni pourquoi. On ne saurait sans doute jamais.

L'œil-de-bœuf accroché à la muraille nue, faisait entendre un tic-tac de bombe à retardement. Patty sanglotait sans arrêt, répétant comme une litanie :

— On l'a tué !... On l'a tué !...

Nick, le petit noiraud qui me remplaçait au piano depuis ma mutilation, vint à elle, posa ses longs doigts poilus sur l'épaule blanche et nue de la chanteuse :

— Essuie tes larmes... Tu te fais des idées... Il n'y a pas de raison de te ronger... Il va venir. Comme d'habitude...

Et je me disais que, justement, rien n'était comme d'habitude, car Skins arrivait toujours le premier.

Nick avait de petits yeux qui luisaient, tout noirs, sa main glissait doucement autour de la taille de Patty, il la serra, progressivement contre lui, il s'excitait intérieurement, escomptant le désarroi pour s'offrir le contact.

Elle le repoussa des deux mains, avec brusquerie.

— Ah, non !... Fiche-moi la paix, toi !...

— Patty, bégaya-t-il, le souffle plus court.

Il allait appliquer des lèvres sensuelles sur la chair tiède du bras, lorsqu'il poussa un juron. Les ongles pointus comme des griffes, venaient de tracer une raie profonde, écarlate sur sa joue.

Machinalement, il passa la main sur l'égratignure, et vit du sang, écuma de fureur et de jalousie.

— Idiote !... Ton beau gosse de Skins se fout de toi !... T'as pas encore compris? Il en a marre... T'as jamais été pour lui, qu'une poule de plus !

C'est alors que je lui servis une de ces gauches qui comptent sur la poire d'un homme. Je n'aurais pas dû cogner, je suis bien plus grand et plus costaud. Il avait peut-être raison, mais ce ne sont pas des choses à dire, surtout en pareille circonstance.

Il se releva, j'entendis un déclic, je vis le couteau à cran d'arrêt dans sa main.

— T'as eu tort, Mitch, hurla-t-il. Ça se paie!...

Les gars s'interposèrent, le réduisirent à l'impuissance. Je le regardai, m'avançai, tendant la main :

— Mes excuses, Nick... Oui, j'ai eu tort, je le reconnais.

Et aux autres :

— Rendez-lui son couteau...

Son visage changea d'expression, il rabattit la lame d'un coup de pouce, accepta la poignée de mains :

— C'est oublié, dit-il. On n'en parle plus.

Il s'en fut à la table et feuilleta les partitions que j'avais transcrites en fin d'après-midi.

C'était la première fois que je constatais que Nick possédait une telle arme sur lui. Il avait dit que c'était oublié, mais bon Dieu, j'étais destiné à m'en rappeler !...

Cette nuit allait devenir une nuit d'épouvante

Red, le premier trompette, essaya de plaisanter

— On est là à se faire des idées, parce qu'un copain est en retard... Oui, je sais... Ça ne lui arrive jamais... Mais ça *peut* arriver... La preuve. Il n'y a jamais qu'une demi-heure qu'on l'attend.

— Quarante-cinq minutes, rectifia un autre.

Le guitariste haussa les épaules.

— Pas bon, tout ça... Dis, mon vieux Mitch, moi, je dis que ça sent le grabuge... Ça me rappelle trop l'histoire de Dick. Qu'est-ce qui a bien pu se passer?

Patty sanglota plus fort, et quitta brusquement la pièce, mordant son mouchoir en boule. Nick eut un ricanement nerveux, et grommela :

— Les femmes c'est des...

J'articulai d'une voix nette :

— Non, ne recommence pas, Nick... Ne m'oblige pas à recommencer moi-même.

Ils me regardaient comme si Patty avait été *ma* maîtresse avant de tomber entre les bras du batteur. Nick tordit sa bouche dans un nouveau rictus, mais resta silencieux. Je savais qu'il haïssait Skins depuis que ce dernier lui avait soulevé sa Patty — Patty qui jamais plus n'accepterait les caresses du pianiste.

La porte s'ouvrit brusquement, les têtes se tournèrent avec un espoir. tout de suite éteint. Ce n'était pas Skins Rio, mais Steve... Steve Henko, le chef d'orchestre.

Il était plein d'allant.

— Alors, les gars, on est prêt ?... Faut leur en mettre plein les oreilles, dans la salle... C'est presque plein... Et... Mais, où est Skins?

Il consulta sa montre-bracelet.

— Quoi? Pas encore là?... Et on démarre dans deux minutes ! Qu'ça veut dire?

Il nous observa, chacun, d'un coup d'œil rapide, parut deviner, et son visage changea :

— Pas cinglés, non?... Pourquoi voudriez-vous que?... Ha ! Tenez, le voilà !...

La porte s'était rabattue, mais ce n'était pas Skins.

Un visage inconnu, un type maigre et pâle. Il fit un signe représentant un salut, sans doute.

— Dites, les amis, est-ce que Steve Henko est là?

— C'est moi... Vous désirez?

— Ce que je désire?... Mais... Mais... Je suis Jack Wilton... Le batteur qu'on vous a envoyé...

Un nouveau batteur !...

II

Le sang coulait, goutte à goutte

J'étais resté dans le vestiaire, j'écoutais jouer l'orchestre, dont les échos me parvenaient, un peu assourdis. Ce batteur tapait trop fort à mon goût, et laissait à désirer en tant que compréhension musicale. Il massacrait mes arrangements, j'en étais malade.

Et Steve semblait s'en contenter, puisque cela continuait. Certes, difficile de faire autrement, mais pourquoi ne pas exiger au moins, un peu plus de doigté?

Subitement, une impulsion me poussa à composer un numéro au téléphone. Celui du siège de l'Union des Musiciens d'Orchestre.

— Allo... Je voudrais Joe Kosinski.

Un brave type toujours prêt à rendre service, ce Joe. J'entendis sa voix qui faisait penser à un ouragan dans un tunnel, il le savait et il l'accentuait encore.

— B'soir, Mitch... Ça va?

— Moi, oui, ça va... Mais à l'orchestre, c'est moche.

— Pourquoi, vieux?

— Ce batteur... Où as-tu pris un tel toquard?

— Toquard?... Dis donc, t'as pas sucé un verre de trop? Tu n'en as fait que des compliments depuis sept mois, et tout d'un coup, c'est un toquard?

— Je ne te parle pas de Skins Rio... C'est l'autre que tu viens de nous envoyer.

— Je te dis que t'es paf... Jamais envoyé personne que Skins.

Je raccrochai, je me rendis, presto, dans la salle. Comprenais pas. Le remplaçant avait expliqué son arrivée, par un appel d'urgence provenant de l'Union, et le dirigeant sur le Club du Siège. Si ce n'était Kosinsky, diable, qui donc avait agi?...

Je m'installai à une petite table de coin, commandai de la bière, attendis que Steve remarquât ma présence. Dès qu'il eut surpris mon regard, il passa la baguette à l'un des musiciens, et vint à moi.

Le batteur jouait très en sourdine, à présent, mais continuait de me faire mal au ventre.

Steve, en s'asseyant, me dit tout de suite :

— Pas de Skins, jusqu'à présent...

— Oui... Et j'ai quelque chose à te raconter.

Il avait une grande curiosité dans les yeux, il sursauta quand je lui eus expliqué la chose :

— Qu... quoi?

— Je te répète que Joe n'est pas au courant.

— Alors qui a envoyé ce batteur?

— Tu me le demandes, et je te le demande !

Steve, machinalement, s'empara de mon verre et but une gorgée.

— Oh, pardon, mon vieux... Je ne sais plus ce que je fais... Ça devient louche, très louche, tout ça.

— Les gars ont une de ces trouilles... Ils pensent à...

Steve donna un coup de poing sur la table.

— Tu me dis ça !... Comme si je ne le savais pas !

Il y avait de la colère et de l'inquiétude dans ses yeux gris, il changea de visage, tenta de sourire amicalement :

— Je sais que tu me comprends, Mitch.

— Sûr... Tu me connais... Tes soucis sont les miens.

— T'es un frère, Mitch.

Je regardai ma main droite, elle me faisait mal. Les nerfs sans doute. Il comprit, secoua la tête, murmura :

— Tu restes un collaborateur précieux pour moi...

Patty apparut, se dirigeant vers nous.

— Steve... Impossible de chanter ce soir... Rendez-moi ma liberté... Il faut que je retrouve Rio... Je vous en supplie.

Elle avait la voix brisée. Il lui caressa la main.

— D'accord... Tu ne chanteras pas. Mais ne cours pas l'aventure. Mitch va s'occuper de ça... Il le ramènera, on te le promet.

J'approuvai avec ardeur.

— Mais oui, petite... Pleure plus... Rio doit être en train de cuver son vin quelque part.

Elle savait que je mentais, car Rio ne buvait jamais ; elle me toucha la joue d'un doigt glacé :

— Merci, Mitch... Vous êtes vraiment un bon camarade.

Et elle tourna les talons. Je me penchai vers Steve :

— Oh, j'allais oublier. Tu vas recevoir une visite. Elle s'appelle Lee Fuller.

— Et ça représente?

— Une chanteuse... Veux-tu voir ce qu'on peut faire pour elle, Steve. Ça ne coûte rien de l'écouter.

— Elle chante bien ?

— Sais pas. Jamais entendue. Mais certainement pas plus mal que la pauvre Patty.

— Mais est-elle aussi bien?... Sex-appeal?

— Tu en jugeras toi-même...

Il me quitta, retournant à l'estrade, j'achevai mon verre, je ne l'aurais pas fait si un autre que Steve avait bu dedans.

Et je filai directement dans la nuit.

Skins Rio habitait au fond du quartier ouest. Je m'arrêtai devant le n° 55, dans une rue sombre et déserte. C'était un immeuble quelconque de six étages, le dernier de la rue.

Je constatai tout de suite que tout était sale ; dès le couloir du rez-de-chaussée, il y avait des mégots, des vieux bouts de papier dans tous les coins.

Le globe électrique était tellement poussiéreux dans le hall qu'il me fallut une allumette pour lire les inscriptions au mur, indiquant les locataires de chaque étage.

Naturellement, il logeait sous les toits, et je fus bigrement content de découvrir que le petit ascenseur fonctionnait, je n'avais pas très envie de m'envoyer une grimpette pareille à travers les escaliers pour la simple formalité de secouer les puces à un musicien qui avait mangé la consigne.

Le couloir du sixième était aussi négligé et sombre que celui du rez-de-chaussée et je suppose que ce devait être la même chose à chaque étage. J'appuyai longuement sur le bouton de sonnerie électrique, il y eut un déclic après trente secondes, la porte s'entr'ouvrit automatiquement.

Bon... Alors, il était là? Tant mieux... Patty sécherait ses larmes et Skins se ferait laver la tête.

Je traversai une antichambre minuscule, je voyais de la lumière filtrer sous une porte que je poussai. Personne...

— Ohé, Skins !... Où es-tu?

Pas de réponse. Un lourd silence qui me parut, subitement, comme une houppelande de glace sur les épaules. Je prêtai l'oreille, retins mon souffle... Il me semblait entendre un petit bruit, léger et régulier... Moins fort que le tic-tac d'une horloge, et plus lent. Je me demandai ce que j'était... Cela m'agaçait.

J'appelai de nouveau... Skins ne répondait toujours pas. Et ce tic-tic-tic... Ah... Je souris. Un robinet mal fermé dans la cuisine, parbleu... Les gouttes tombaient une à une. Dans la cuisine? Plutôt le cabinet de toilette.

Je me moquai de moi-même. On se fait des idées pour des riens, je passai dans la pièce voisine... et je me sentis devenir verdâtre.

C'était bien des gouttes qui tombaient. Mais pas des gouttes d'eau.

Je venais de découvrir Skins.

Il était assis, coincé entre une petite table et le dossier de sa chaise, de façon à garder le buste droit. Visage effrayant de lividité, sous la lumière crue d'une ampoule de cent watts. Les yeux, grands ouverts et vitreux semblaient confirmer une stupéfaction fixée pour l'éternité.

Le sang continuait de tomber goutte à goutte, sur la table, il provenait d'une effroyable entaille à la gorge. Et de la table, il tombait sur le parquet, où il formait une flaque qui grandissait lentement.

Je me penchai pour regarder de plus près une traînée blanche sur le revers du smoking — Skins avait donc été surpris peu avant le moment où il allait quitter son logement pour nous rejoindre. Qu'est-ce que c'était?... De la poudre de riz?

Je n'eus pas le temps d'approfondir, et c'est justement parce que je m'étais courbé que je suis encore vivant. L'existence ne tient souvent qu'à un fil.

Une seconde plus tard, et l'on m'aurait découvert, sur le sol, mêlant mon sang à celui de Skins. Quelque chose passa en sifflant, à dix centimètres au-dessus de ma tête et alla se ficher avec une vibration, après un coup mat, dans le bois tendre de la cloison.

Un long couteau mexicain avec un manche d'os.

Une porte claqua rageusement dans la pièce contiguë.

D'un bond je me jetai dans l'antichambre, sans réfléchir que la mort qui venait de me manquer, m'attendait peut-être pour me rattraper dans l'obscurité.

Un autre bond, et je fus sur le palier. La porte de la cage d'ascenseur venait de se refermer, et la cabine commençait à descendre. Je fus certain que l'assassin se trouvait dedans, je dévalai les six étages comme un fou.

Au second, mes jambes commençaient à trembler de fatigue, au premier, elles ployaient, et je dégringolai le dernier étage, pattes raides, comme sur des échasses.

J'avais battu la cabine de quelques secondes, je me jetai vers la cage, à l'autre extrémité du vestibule, je le vis arriver et... et... vide !...

L'assassin m'avait berné. Il était resté là-haut.

Oui, mais... Il lui faudrait bien ressortir, à un moment donné. Je ne le connaissais pas, mais je le flairerais. Il n'y avait qu'à attendre. Je me postai au dehors.

Je ne restai pas longtemps, je me traitai de crétin. M'offrir de nouveau à une agression? J'étais en nage, ma chemise se collait au corps, j'avais eu le temps de reprendre mon souffle après la galopade dans l'escalier.

A ma gauche, je voyais les arbres du parc de Fort-Tryon, dans leur feuillage de printemps, se balancer doucement sous une brise légère. Le ciel était nuageux. Je m'éloignai au plus vite. J'essayais de comprendre les motifs pour lesquels l'assassin m'avait ouvert la porte.

Il lui eût suffi de ne pas répondre à mon coup de sonnette, j'aurais fini par m'en aller.

STEVE, sur l'estrade me repéra dès mon entrée, et fronça le sourcil en me voyant apparaître seul. Il abandonna la baguette au saxo ténor et me joignit à la petite table de coin. J'étais vanné et content de m'asseoir.

Les musiciens — et Nick surtout — ne me quittaient pas du regard. Il y avait aussi le nouveau batteur, avec sa tête de faux jeton — je me demandais comment je n'avais pas remarqué cette expression suspecte dès son apparition dans le vestiaire. Il avait un regard fourbe qu'on enregistre tout de suite quand on a des antennes.

— Bière? demanda le serveur.

— Non. Cognac... J'en ai rudement besoin.

Steve me regarda, étonné, alarmé. Il s'efforçait de dissimuler, mais sans grand succès.

— Est-ce que?...

— Je l'ai trouvé.

— Ah, bon !... Et il s'amène ?

Son sourire détendu s'éteignit quand je murmurai d'une voix sourde :

— Il est mort !... La gorge ouverte... Comme l'autre, avant lui !

Sa chaise râcla le sol, il l'avait repoussée, il était debout, les mains agrippées à la table, il ouvrit la bouche, remua les lèvres sans émettre un son, on eût dit une poupée de ventriloque.

Le serveur déposa mon cognac, et un grand verre de bière pour Steve, repartit traînant ses pieds plats. Steve s'était laissé retomber sur son siège, avec lourdeur, il voûtait les épaules, et sa bouche était tirée aux coins.

Finalement, il parvint à articuler :

— Foutus, Mitch... Nous sommes foutus... Je suis ruiné.

— Mais... Mais... Qu'est-ce que tu racontes?

— Tu ne comprends pas? Eh bien, tu vas comprendre. C'est à propos de la tournée que nous devions entreprendre.

— Que nous *devions ?*

Il eut un geste de lassitude.

— Tu ne te figures pas, dis, que la police nous laissera partir? On va nous poser des questions, des questions et encore des questions!... Je suis embarqué pour plusieurs jours, au moins, dans cette histoire !

— Oui... Possible... Mais quoi... De là à être ruiné? Tu dérailles, mon vieux !

Il tambourina des doigts sur la table, il eut un rictus, un rictus de désespoir. Il parla lentement:

— Je ne t'avais pas dit, Mitch — je voulais te faire une chic surprise — que... qu'après cette tournée, à condition qu'elle se fasse, j'avais un engagement au New-Pilgrim Palace, et tu sais ce que ça veut dire !

J'en eus un sifflottement de considération, pendant qu'il reprenait d'une voix morne :

— Tant d'épreuves... Tant d'années d'efforts.. Le succès à portée de la main... On le touchait du bout des doigts... Et brusquement, le... la catastrophe !

Il donna violemment du plat de la main sur la table, les verres sursautèrent, et moi aussi.

— Mitch !... Il faut que nous partions demain. Il le faut ! C'est tout l'avenir qui est en jeu. Je ne retrouverai jamais une nouvelle occasion au New-Pilgrim...

Je hochais machinalement la tête, et je pensais — obsession — à ce pauvre Skins Rio dont l'avenir était terminé. Et Steve parlait, parlait, toujours à mi-voix.

A un moment donné, je regardai l'estrade.

— Où est Patty?... Tu lui as donné campo?

Il haussa les épaules.

— Elle dort... Elle a eu une crise nerveuse, on lui a administré des calmants. Bon Dieu!... Quelle sale histoire !

Le type de la batterie recommençait son tapage tout l'orchestre était trop bruyant et Steve semblait s'en f..tre. Il était ailleurs. Je me levai.

— Où vas-tu, Mitch?

— Prévenir la police... J'aurais même dû commencer par là.

Il me retint par la manche.

— Non. Attends encore.

— Attendre quoi ?

Il était aux abois, comme un aveugle qui se sent glisser dans un trou et qui cherche à se raccrocher n'importe comment.

— Écoute... Je... Je... On partira demain matin. Il le faut. Je ne veux pas manquer ma dernière chance !

— Mais tu sais que c'est impossible, voyons... C'est de la folie. La police doit être avertie le plus tôt possible. Un assassinat, Steve... Si tu avais vu dans quel était il était, le malheureux !

— Oui... Oui... faisait-il, comme pour lui-même. Partir... Et la police ne le découvrirait que plus tard...

— Mais ça ne rime à rien !... On s'étonnerait de ton indifférence... On te demanderait pourquoi tu n'as pas cherché à connaître la raison de son absence, pourquoi tu as engagé un nouveau batteur... On nous ferait tous rentrer, illico — et avec un soupçon sur nos têtes.

Il me dévisagea, hocha la tête, dit d'une voix blanche :

— Tu as raison... Je déraille.

Je lui mis la main à l'épaule.

— Du cran, mon vieux. Tout n'est pas perdu. Le départ est pour midi. Et si les flics arrivaient à un résultat durant la matinée, hein?

— Oui... Oui... Merci... Ça me réconforte... Brave copain, va; on va tenir le coup... Mais... C'est dur quand même...

Je regardais les larges épaules effondrées comme celles d'un vieillard, je voyais aussi le désespoir inscrit sur ses traits, j'en éprouvais une peine qui me causait une véritable douleur physique. Comment l'aider? Comment réussir à lui rendre son courage, son allant?... Comment faire pour que cette tournée eût lieu à la date indiquée ?

Le serveur aux pieds plats apparut avec un sourire indéfinissable, et me chuchota à l'oreille :

— Une femme... Une bien jolie femme au bar, monsieur Mitch. Elle demande à vous parler.

Je pensai immédiatement à Lee Fuller, et fis claquer mes doigts d'impatience... Je l'avais totalement oubliée. Ce n'était pas le moment de... de...

Je me rendis au bar avec l'intention de l'expédier — pas trop brutalement. On verrait plus tard. Au retour de la tournée. Si tournée il y aurait...

Mais ce n'était pas Lee.

III

En plein tourbillon

CELLE-CI, c'était bien autre chose !

Assise sur un haut tabouret, elle croisait les jambes de façon à ne rien laisser ignorer de l'endroit où s'arrêtaient les bas, ni de a fermeté, rose et blanche des cuisses.

Une poitrine, une croupe, je ne vous dis que ça. Des yeux à tout faire sauter et un sourire qui promettait tant de choses précises. Elle était atomique, cette femme-là !

Elle me regarda venir, tout en buvant lentement. Je m'arrêtai à mi-distance, me retournai

vers le serveur qui me l'avait désignée et qui murmurait :

— Elle est bath, hein !... Elle m'a dit qu'elle vous payait un glass...

— Dis-lui que je n'ai pas soif, répondis-je brusquement.

Elle était pourtant aussi bath que l'affirmait le garçon, mais je ne sais si vous vous rendez compte de l'ardeur amoureuse d'un type qui vient de voir un gars perdant son sang goutte à goutte, dans un petit logement au sixième, sans oublier la navaja mexicaine qui avait passé à dix centimètres au-dessus de ses cheveux pour se planter dans le mur...

J'avais de la glace dans les veines.

Le serveur me dévisagea :

— Hein?... Vous... vous parlez sérieusement? Regardez-la bien, Mr. Mitch... Je vous jure que moi, à votre place... Si seulement j'avais quinze ans de moins...

Je haussai les épaules, fis demi-tour, et le garçon riboulait des yeux en déployant :

— Quelle flanelle !... Quelle flanelle !...

La poule atomique se laissa vivement glisser à bas du tabouret et courut vers la porte de façon à me barrer le passage. Elle me frôla, elle avait un parfum capiteux, elle passa le bras sous le mien.

— Alors, il faut te cerner dans les coins? fit-elle, avec une œillade incendiaire.

Je tentai de me défaire de ce bras importun, tout en montant les marches vers la rue, mais elle s'accrochait ferme, et murmura, sur le même ton :

— Tu me plais... Tu veux de moi?

Si j'avais été libre, je...

Mais je secouai la tête :

— J'ai un rendez-vous d'affaires, et... je regrette, mais...

Elle continuait de me retenir et j'eus subitement l'impression que je comprenais. Elle jouait sûrement un rôle, elle devait être chargée de me surveiller. Pour le compte de qui?

— Un rendez-vous d'affaires? répéta-t-elle, et elle se mit à rire.

Un rire nerveux, un rire que je n'aimais pas du tout. Il y avait quelque chose d'électrique dans l'atmosphère. Nous marchions lentement en nous éloignant du Club. Elle articula d'un ton furtif :

— C'est un musicien que tu vas voir?... Un batteur qui s'appelle Skins Rio?

Avez-vous déjà avalé un morceau de glace qui se met en travers dans la gorge? Je restai sans voix, je fus pris d'un long frémissement, je saisis cette femme à l'épaule et la secouai avec brutalité :

— Qu'est-ce que ça veut dire?... Hein !... Réponds !... Qu'est-ce que ça veut dire?

— Oh, laisse-moi, tu me fais mal !...

— Pas avant que tu aies répondu...

Au même instant, une voix rauque, derrière moi, se fit entendre, menaçante :

— Tu vas la lâcher tout de suite !

Je me retournai sur l'instant. Je vis un individu à encolure de taureau, au visage bestial. Il n'était pas seul, et son compagnon était aussi petit et malingre qu'il était massif. Un rat aux yeux méchants, avec une petite moustache noire et des pattes sur les joues.

Il avait la main droite enfoncée dans la poche, et je ne savais que trop bien ce que cela signifiait.

— Barre, la môme, dit le gros. Barre maintenant...

Elle ne se le fit pas répéter deux fois, et j'entendis s'éloigner le tac-tac précipité de ses hauts talons.

Les deux hommes m'avaient encadré.

— Toi, fit la brute, amène-toi par ici. J'ai deux mots à te dire.

Ils me poussèrent dans une allée sombre, sauf pour une fenêtre, au fond, qui laissait passer un reflet jaunâtre. Le gros m'agrippa aux épaules et me cloua littéralement à la muraille de ses mains énormes.

— Et maintenant, dégoise le paquet.

— Dégoiser?... Quel paquet?...

— Tu ne comprends pas?

Je secouai la tête. Il y eut un rire strident, c'était la face de rat.

— Il a l'air têtu, chuchota-t-il à l'oreille de l'autre. Laisse-moi faire le boulot.

— Non, attends...

Revenant à moi, le gros précisa :

— Qu'est-ce que tu étais allé faire chez Rio ?

Je vis le type à la moustache tirer le poing de sa poche. Ce n'était pas un revolver, mais un couteau, un long couteau dont la lame avait lui à la lumière pauvre de la fenêtre. Je reconnus le manche... La navaja... Au manche d'os...

Une pensée se mit à galoper en rond dans mon esprit. Interminablement, comme un cheval de manège...

« C'est le type qui m'avait ouvert la porte... C'est le type qui m'avait ouvert la porte... C'est le type qui... ».

Cette fois, je ne lui laissai pas le temps de frapper. Je me baissai subitement, passai sous le bras de la brute, et cognai sur l'autre... Une gauche envoyée de toute ma force.

J'eus l'impression d'un choc électrique dans le bras, et le type au couteau s'en fut valser dans les décors, l'arme rebondit sur le sol avec un tintement.

Au même instant, il m'arriva une sorte de coup de marteau derrière l'oreille, qui m'envoya contre le mur. Moi, je n'avais que mon poing gauche pour me défendre, contre le gros. Je pris une de ces râclées...

Il me tapait dessus comme sur un punching-ball, m'envoyant et me renvoyant contre la paroi, sans arrêt, et ça me faisait de plus en plus mal dans tout le corps, j'avais du sang plein la bouche, ce qui m'empêchait de respirer normalement.

Quand il s'arrêta, tout était brouillard devant mes yeux. Il m'empoigna par le devant de la chemise.

— Tu vas parler, maintenant?... Je veux savoir ce que tu es venu faire dans la combine

Je ne sais pas ce que je lui répondis, j'étais incapable d'entendre le son de ma propre voix, Soudain, il m'abandonna, je roulai à terre, incapable de tenir seul, sur mes jambes. J'eus un vomissement de sang et de ce que j'avais bu, il me sembla voir, vaguement, la face de rat se remettre debout, ramasser sa navaja.

Mais au lieu de se jeter sur moi, il détala, les jambes à son cou, suivi du gros qui avait l'air d'un éléphant. Au même instant, j'entendis un long cri horrifié provenant de l'extrêmité opposée de l'allée.

Je parvins à tituber jusque là, je découvris une jeune femme, très pâle, les yeux agrandis qui faillit crier à nouveau, en me voyant. Puis elle me reconnut :

— Mitch... Mitch Irwin !...

Elle courut à moi. Je pouvais à peine ouvrir les yeux. C'était Lee... Lee Fuller !... Son apparition m'avait sauvé la vie... Elle me soutint, tant bien que mal, me ramena au Club du Siècle.

Il était trois heures du matin.

Finies les lumières, les danses, la musique, finis les rires de femmes... Fini le tintement joyeux du cristal, tout était silence et lumières en veilleuse.

Lee m'aida à me laver le visage, à reprendre apparence humaine, et un serveur m'apporta de quoi me refaire des forces et de l'énergie.

— Vite, balbutiai-je, le téléphone... La police.

Ma conversation avec Morrisson de la Brigade des Homicides fut longue et nourrie.

Une demi-heure plus tard. il y eut de l'animation au Club. Tous les gars de l'orchestre étaient là, alignés sur des chaises, devant Morrisson et deux de ses collaborateurs. Et questions, questions...

J'avais expédié Lee chez elle avant mon appel téléphonique, je lui avais promis de la tenir au courant, je savais que je le ferais, j'avais envie de la revoir.

Le détective referma son calepin avec un claquement sec.

— Okay... Vous pouvez disposer... Tout le monde...

Il ajouta, pour Patty :

— Vous aussi miss... Allez vous reposer, vous en avez besoin.

Nick le pianiste bâilla bruyamment et ricana :

— N'y a pas qu'elle !...

Le lieutenant fit semblant de ne pas entendre et grommela :

— Et que personne ne quitte la ville... Compris? Pas avant que le dossier soit complet !

Et je me disais que ce pauvre Stève n'avait vraiment pas de chance. La police avait coupé sa dernière carte. Le chef d'orchestre continuait, malgré tout, à plaider sa cause, mais Morrisson faisait « non » de la tête.

— Je regrette, mais l'affaire est trop grave... Pourquoi ne pas modifier les dates de vos représentations?... A moins que — il eut un sourire sceptique — tout ait été déblayé avant midi !

Stève gémissait. Changer les dates? Haussements d'épaules. Il en parlait à son aise, le flic. Je voyais la rage impuissante de mon copain. Il se tourna soudain vers moi.

— Merci, Mitch, merci... C'est à toi que je dois *ça !*

Je le suppliai du regard, j'étais malheureux comme les pierres. Il s'adressa de nouveau au détective :

— Supposons que... Dites... Est-ce que vous me permettez de faire charger l'autocar — mettre les instruments et les bagages? — ça me ferait gagner du temps, si jamais j'avais la chance de...

— Mais oui, fit paisiblement Morrisson, vous en serez quitte pour décharger.

Déjà Steve, le regard empli d'un espoir nouveau, bousculait les chaises, prévenait les musiciens.

— Laissez tout ceci, les gars !... Et confiance... Ça peut s'arranger... Je surveillerai le chargement... A demain, midi !

Morrisson me mit la main à l'épaule, j'en ressentis une brûlure, et un drôle de malaise. Je n'aime pas beaucoup ça.

— Vous... Avec moi. Besoin de vous... Et vous — il fit signe à Nick — vous irez avec Jeffers.

Il s'adressa audit Jeffers :

— Garde-le jusqu'à mon retour.

Nick avait un visage de granit. Seuls vivaient ses yeux.

— Pourquoi faire?... Ce n'est pas moi qui ai tué !

L'un des policiers fit sauter, dans sa main, le couteau trouvé dans la poche du pianiste :

— En route... On a encore un tas de questions à poser.

Patty laissa fuser un rire tragique qui la secouait tout entière :

— Tu vas payer !... Tu vas payer !...

La voix se brisa en un sanglot. Je sortis accompagné par Morrisson, j'avais le front baigné de sueur froide, et comme toujours, lorsque j'étais agité, mes trois moignons de doigts à la main droite, me faisaient très mal.

On avait enlevé le cadavre lorsque je me trouvai avec eux dans le logement de Skins. J'en fus soulagé, j'eusse été incapable de le regarder à nouveau. Il y avait des policiers dans tous les coins, ça grouillait comme dans une fourmilière.

— Okay, fit le lieutenant. Maintenant, où est le couteau? Et vous, montrez-nous où vous vous teniez.

Je fis un pas, allongea le bras.

— Ici... Et le couteau est... Dieu !... Où est-il ?.

On l'avait enlevé... Bien sûr, puisque la face de rat le tenait en main, dans l'allée. Un homme annonça :

— Exact, chef... Il y a une marque très visible.

Morrisson vérifia, se retourna vers moi, avec une expression approbative sur le visage. Il m'interrogea encore sur d'autres points, et je répondis d'un ton de plus en plus las, je commençais à en avoir vraiment assez.

Quelqu'un apparut, interpella le détective.

— Chef !... Du nouveau... Skins Rio était adonné à la drogue... Cocaïnomane...

— Vous êtes fou? m'exclamai-je. Ce n'est pas vrai !

Le lieutenant se retourna.

— Encore là, vous?... Pouvez disposer... Mais pas quitter la ville, hein !... Aurai besoin de vous, encore. Seriez-vous capable d'identifier, d'après photos, les deux lascars qui vous ont attaqué, dans l'allée?

— Plutôt deux fois qu'une... Ils sont photographiés dans ma mémoire.

Impossible de trouver un taxi, en bas, alors je me résignai à me traîner jusqu'à la station de métro la moins lointaine. J'avais comme un mécanisme de trotteuse dans la tête, et l'aiguille tournait, tournait...

Cette poudre blanche sur le revers de Rio... Poudre de riz, j'en étais convaincu... Mais drôle, ça. Une femme dans l'histoire?... Pourquoi pas?. Alors, crime passionnel? Possible... Jalousie... Et Patty était *très* jalouse...

Je m'étais mis en tête de trouver la vérité, non que j'aie un faible pour jouer les détectives de cinéma ou de roman, mais je revoyais le désespoir de Steve — j'entendais encore son reproche qui me poignardait le cœur — et je l'aiderais jusqu'au bout.

Je sonnai chez Patty.

Mon impression immédiate fut qu'elle n'était aucunement surprise de me voir surgir. A parler franc, je crois qu'à ce moment-là, elle eût accueilli le Bon Dieu — ou le Diable — sans plus d'étonnement. Elle n'était plus dans la course.

Elle me fit entrer et s'appuya à la porte refermée. Elle eut un rire étrangement épais.

— Hi ! Hi !... J'ai bu... Ah, oui, j'ai bu, t'sais !

Comme si ça ne se voyait pas. Et ce que je voyais aussi, c'était tout son corps à travers un déshabillé pas plus épais qu'une toile d'araignée.

Elle s'affala dans un fauteuil.

— Je... hic... j'suis saoûle... Et pourquoi que j's'rais pas saoûle?... J'ai le droit... Personne... hic... peut m'en empêcher.

Je la regardai sans répondre. Elle reprit :

— Toi... T'es un... un chic type, Mitchie... Un vrai... hic... un vrai de vrai chic type...

Elle tenta de se redresser, je l'y aidai, alors elle se laissa aller contre moi, la tête sur mon épaule.

— Il est mort, dit-elle à voix basse, comme si elle avait peur de ses propres mots... Il... il est mort...

Je l'éloignai doucement, je la tins à bout de bras, et m'hypnotisai sur la longue traînée de poudre blanche qu'elle avait laissée sur mon veston.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois, Patty? Tu m'entends?... Je te demande quand tu as vu Skins Rio en dernier.

Elle m'abandonna, me regarda d'un air stupide, marmonna :

— Vu Rio?... En dernier?

Un vent léger fit flotter le rideau de gaze, la fenêtre était entr'ouverte, on distinguait l'escalier de secours extérieur.

Je crois que c'est elle qui vit Nick avant moi, quand il sauta dans la pièce. Le pianiste, avec sa face cuivrée, avait l'air plus sinistre que jamais — mais c'est surtout l'apparition de son automatique qui me tordit les entrailles.

Je n'en laissai rien voir.

— Tiens?... Je croyais que tu préférais les couteaux, Nick.

Il eut un ricanement de hyène.

— T'occupe pas, Mitch... Pas tes oignons... C't'une affaire à régler, directo, entre moi et Patty.

Elle se mit à crier comme une folle, il marcha sur elle, frappa, dur, avec l'extrémité du canon. Juste une seule fois. Elle laissa échapper une longue plainte et tomba. Je me jetai vers elle...

Et ce fut alors que j'eus l'impression que le plafond s'effondrait. Trois fois. Nick m'avait assommé. Ce fut une éruption volcanique dans mon crâne, je vis des étincelles, des éclairs, des torrents de lave brûlante dont la chaleur et l'éclat étaient aveuglants...

Je basculai en avant — et m'endormis, très docilement.

Je me réveillai peu à peu, j'entendais des coups furieux, je croyais que ça bardait toujours dans ma tête, il me fallut un bon moment pour comprendre que quelqu'un tapait sur la porte d'entrée, à coups de poing.

Je me traînai jusque là, j'ouvris, reconnus l'un des hommes de Morrisson — et me rappelai alors que Patty devait être quelque part dans la pièce.

On la découvrit derrière le grand fauteuil, elle était méconnaissable, la face boursouflée, meurtrie, balafrée, avec des caillots de sang dans le cuir chevelu. Elle respirait, mais survivrait-elle? Nick s'était incroyablement acharné sur la malheureuse.

Le flic la regarda, puis tourna les yeux vers moi. Il avait une expression de fureur froide, il s'apprêtait à me faire subir le même traitement. Je compris en un éclair, je hurlai le nom de Nick.

Il s'arrêta net, j'expliquai en quelques mots. Ce fut magique, il courut jusqu'au téléphone. Je l'entendis parler avec rapidité, je regardais la pauvre fille.

— Ne bougez pas, me dit le policier en raccrochant, on envoie une ambulance.

— Nick a sûrement perdu ses esprits, murmurai-je, et soudain, je me rappelai que le pianiste aurait dû se trouver au quartier général de la police.

— Oui, fit l'homme, c'est Jeffers qui s'est fait rouler pendant qu'il l'emmenait, et justement, c'est pourquoi le lieutenant, dès qu'il a appris la chose, m'a envoyé ici. Faut croire qu'il avait prévu le coup.

— Mais bon Dieu, vous êtes arrivé bien trop tard... Elle va peut-être mourir !...

Il eut un mouvement vague, puis je fus envahi d'une nausée, et obligé de m'enfermer dans le cabinet de toilette.

Je vis partir l'ambulance, je me laissai aller dans le taxi procuré par la police. Je n'en pouvais plus, il me fallait dormir... dormir... Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et je pus vérifier la véracité du proverbe, au moment où j'introduisis ma clef dans la serrure.

Parce qu'à cet instant précis, je sentis l'extrémité d'un canon de revolver sur mes reins, j'entendis une voix — celle de Nick — mon cœur cessa de battre durant quelques secondes.

— Ouvre... Grouille... J'suis pressé !

Il avait l'air très calme, il n'en était que plus effrayant.

— Je regrette d'avoir été obligé de t'assaisonner, Mitch.

— Tu es venu pour me faire des excuses?

— Non, mais je peux dire ça en passant. Et, comment va Patty?

— Salaud !... hurlai-je.

Il continua d'être calme.

— Mitch... Fais comme moi, maitrise tes nerfs. Patty méritait une correction, quand ce ne serait que pour la façon dont elle voulait leur faire croire que c'était moi qui avais buté Rio. Note que j'aurais pu le faire... Oui... Mais le boulot, c'est un autre qui s'en est chargé.

— Alors, pourquoi fuir la police?

Il eut un rire saccadé.

— D'accord... Je n'ai pas été malin... Je n'avais rien à craindre. Mais maintenant c'est fait, une chose entraîne l'autre, et il est trop tard pour revenir en arrière... Trop tard... Il eut un mouvement d'épaules, et acheva, à mi-voix, comme dans un soupir contenu : Tant pis...

Il releva la tête.

— Mitch, j'ai besoin de fric...

— Voilà mon portefeuille... Je n'ai pas grand' chose dedans.

Il n'y avait qu'un billet de vingt dollars... Il le prit.

IV

Affaire close à midi

J'attendis bien quarante-cinq minutes pour agir, et encore, je ne me décidai que parce que j'avais devant les yeux, le pauvre visage meurtri de Patty.

Le lieutenant Morrisson se trouvait encore à son bureau lorsque je téléphonai. Dès les premiers mots, il dut sauter en l'air comme une grenouille sous une décharge électrique.

— Nom de... !... Je parie qu'il aura essayé de soutirer de l'argent également à Henko !...

C'était exactement ce que je pensais, et cette idée n'avait pas peu contribué à ma décision.

La deuxième série de jurons du détective explosa lorsqu'il apprit que Nick m'avait quitté depuis trois quarts d'heure. Je n'eus pas besoin de chercher une explication qui aurait eu l'air plausible, il avait déjà raccroché.

Inutile de songer à dormir, malgré ma fatigue. Je me remis en route.

En arrivant chez Steve, je constatai la présence de Morrisson et de deux de ses hommes — mais Jeffers avait été remplacé, il avait dû prendre sur les doigts pour sa maladresse à propos de Nick.

Le lieutenant fut plutôt épaté de me voir, je lui racontai que je souffrais d'insomnie, cela n'eut l'air de lui faire ni chaud, ni froid. Quant à Steve, il était pâle, avec les traits tirés — comme moi, sans doute — mais je voyais dans ses yeux gris, deux petites lueurs fiévreuses.

Il me sourit pour me rassurer.

— Fatigué, évidemment, qui ne l'est pas cette nuit? Mais autrement, tout va bien, mon vieux.

Je le connaissais trop bien pour ne pas percevoir un degré de tension à l'extrême, chez lui. Jamais, je ne l'avais senti aussi nerveux.

Les ordres de Morrisson éclataient comme autant de détonations successives.

— Prévenez tous les dépôts d'autocars, de chemins de fer, toutes les gares, les aéro-ports, etc. Il me faut Nick Matillo, et dès qu'on l'aura agrafé, on le boucle pour assassinat.

Steve me demanda une cigarette. J'avais la main tremblante en lui tendant le paquet. Il se servit, me passa le bras autour de l'épaule :

— Il m'a eu de cent dollars... Et sans son revolver, je l'aurais terrassé... Et tout serait fini.

Je papillottai des yeux.

— Fini?... Pourquoi?

— Il a descendu Skins...

— Hein?... Il... il te l'a dit?

— Il me l'a dit... Il s'en est vanté... Qu'avait-il à craindre?... Il doit être loin, à présent. C'était par jalousie... Fatal, hein...

Il se tut, et continuait à remuer les lèvres. Il semblait bouleversé, les yeux trop brillants, comme quelqu'un qui a des larmes prêtes à jaillir.

— Mitch... On pourra partir à midi !...

Morrisson m'appela, il était sur le seuil.

— On s'en va... Je vous dépose chez vous?

Je me hâtai de le joindre. Steve nous regarda, il avait l'air si vieux, tout d'un coup, et, en même temps, il souriait, il pensait à l'avenir. Il me fit un signe affectueux.

En cours de route, tout se remit à me trotter par la tête.

Je cherchais à comprendre le rôle des deux gredins qui m'avaient encadré dans l'allée. Je cherchais également à deviner à quel moment Nick avait menti. Etait-ce quand il m'avait dit qu'il n'avait *pas* tué? Etait-ce quand il s'en était vanté à Steve?

Bon Dieu, quel charivari dans ma tête, ça dansait dans tous les sens.

Je tirai le bras de Morrisson.

— Dites... Vous m'aviez offert de me déposer chez moi, et on tourne le dos à mon quartier...

— Oui... Je vais jusque chez Nick... Juste un coup d'œil à donner là-bas, et c'est tout.

Je m'appuyai au dossier. Il aurait pu me prévenir. Je souris intérieurement. Après tout, il n'avait pas à me prévenir !

Espérait-il vraiment le trouver chez lui? C'eut été enfantin comme hypothèse, de la part d'un policier chevronné. Je vis tout de suite que telle n'était pas sa pensée, car après avoir ouvert avec son passe-partout, il ne se donna même pas la peine de prendre son automatique au poing.

Et pourtant Nick était là !...

Tout comme Skins Rio s'était trouvé chez lui.

Seulement, Nick ne se tenait pas assis conter une table, mais étalé sur le tapis, et le sang qui coulait faisait un dessin, étrange et sinistre sous la nuque.

La main droite tenait un couteau à cran d'arrêt dont la lame teintée d'écarlate avait la pointe tournée vers la gorge béante, sectionnée sur plus de quinze centimètres...

— Je n'avais pas prévu ça, marmonna-t-il, non, vraiment, c'est une surprise.

Il fouilla le cadavre, ouvrit le portefeuille, examina des paperasses, laissa intact l'argent qui s'y trouvait.

Dans l'auto-radio, Morrisson fit savoir qu'on pouvait annuler toute surveillance, faire rentrer les patrouilles. Il me dit, l'air satisfait :

— Alors... C'est gagné, hein !... Le car pourra partir à midi... Content? Je vais prévenir mes chefs, je vais également demander qu'on avertisse Steve Henko... Lui aussi, sera bougrement content.

Il s'interrompit, je devais avoir l'air ahuri, il ponctua :

— L'affaire est terminée, voyons...

— Mais... Excusez-moi... Et ces deux types qui m'avaient sonné?... Je ne comprends pas...

— Ah, oui... Vous passerez à mon bureau avant votre départ, je vous montrerai une collection de photos... On les épinglera, ne craignez rien.

Il me déposa chez moi, je rentrai comme un automate. Mais je ne dormis pas. Je continuais de songer, de réfléchir... De réfléchir et de méditer... De méditer et de déduire...

A l'aube, je me trouvai sur les marches de l'hôpital, je voulais savoir où en était Patty. La nurse de service au bureau de renseignements feuilleta un registre, m'apprit que les blessures étaient superficielles — rien qu'ecchymoses spectaculaires — et que la personne en question n'avait même pas été hospitalisée.

Je galopai ensuite chez Steve. Pas chez lui. Je finis par le découvrir au Metropolitan Garage de la 110e rue West. Tous les instruments de musique étaient déjà arrimés sur la galerie, il allait sauter à terre, il chantonnait.

— Oh !... s'exclama-t-il joyeusement... Mitch... Une veine, dis !

Et moi, je lâchai tout à trac :

— Steve... Ce n'est pas un suicide !... On l'a égorgé, comme Dick... Comme Skins...

— Qu'est-ce que tu chantes ? Le lieutenant m'a fait téléphoner que...

— Il s'est trompé... Il a conclu trop vite... Écoute-moi... L'assassin a commis deux erreurs... La première, c'est d'avoir placé l'arme dans la la main, pointe dans la mauvaise direction. Quand une main retombe sans vie, Steve, elle ne reste pas tournée de cette façon-là... La pointe aurait dû se trouver dans l'autre sens !...

— Formidable! murmura-t-il. Et... l'autre erreur?

— Il avait repris, dans le portefeuille, les cent dollars dont il m'avait parlé... A moins qu'il m'ait menti, et qu'il ne les eût jamais donnés...

En même temps, je bondis en arrière, car Steve venait de faire apparaître la navaja, non pas celle qui avait un manche d'os, mais une autre, celle qui avait tranché trois gorges.

— Mitch... Tu as été un ami jusqu'à présent... Écoute-moi. Ça me ferait de la peine de te tuer... Ne m'y oblige pas... Essaie de comprendre... Le New-Pilgrim c'est une vaste blague. Une fois la tournée achevée, je file en Amérique du Sud, je te fais cadeau de l'orchestre... Je serai riche, très riche !...

— Riche? Comment ça?

— T'occupe pas... Jusqu'à présent, il ne s'agissait que d'amusettes... Cette fois, c'est le grand coup... Dick s'était montré trop gourmand... Rio, pareil... Ils voulaient me faire chanter... Pas de ça, avec moi...

— Et tu as accusé Nick... Je vois... Tu l'as tué ensuite, et fini, l'affaire n'existait plus... Dis, Steve... Le nouveau batteur, c'est toi qui l'avait fait venir sans le demander à l'Union... Il te fallait un batteur, évidemment...

Tout en parlant, je voyais se déchirer le voile de plus en plus, je comprenais comment Steve comptait acquérir cette fortune... La poudre blanche, ha !... J'avais été un bougre d'âne... Bien autre chose que de la poudre de riz !

Mon visage devait se durcir à ces pensées, car Steve qui m'observait, se ramassa comme pour bondir, une lueur de meurtre dans les yeux...

— Haut les mains, Henko!... clama une voix, celle du lieutenant Morrisson.

D'un seul coup, le garage fut plein d'hommes en uniforme, les uns revolver au poing, les autres brandissant des menottes. Quel luxe pour l'arrestation d'un seul assassin... Mais on ne voulait plus de risques.

J'attendis le départ de l'assassin pour grimper sur le toit du car. J'atteignis la grosse caisse, je la soulevai — bon sang, que c'était lourd !... bien plus qu'une caisse normale — et je la balançai par-dessus la galerie.

Deux des hommes de Morrisson qui étaient restés expressément pour cela, attendaient en bas. Ils n'eurent pas la peine de crever la peau, l'instrument s'était démoli en tombant, et alors, tous les petits paquets — des douzaines et des douzaines — s'éparpillèrent, ça représentait des milliers de dollars de cocaïne...

Les deux salopards qui m'avaient attaqué — et qui furent arrêtés après que j'eus reconnu leurs sales têtes — avaient eu vent de la cargaison et tenté de se l'approprier, mais déjà, Rio était mort et ne pouvait plus parler.

A dix heures du matin, je parvins à obtenir Lee Fuller au téléphone. J'avais déjà un nouveau pianiste, et un autre batteur, un gars qui ne tapait pas trop fort et bien à mon goût.

— Allo?... Rendez-vous à midi au Metropolitan Garage, avec valises, mon petit... L'orchestre Mitch Irwin a besoin d'une chanteuse... On t'attend...

— Moi?... Je... Oh, c'est un... un rêve? Ou bien?...

— Non... La réalité... Et, à propos... Est-ce vrai, au moins, que tu sais chanter?

amor film

LE MAGAZINE DE L'ÉCRAN

19, rue d'Hauteville — PARIS-10e

vous offre *tous les 15 jours, sous un format agréable et pour un prix modique :* **20 francs,** *des récits tirés des meilleurs films de la production française et internationale, des reportages vivants sur les grandes vedettes, un grand roman dessiné et met à la disposition de ses lectrices et lecteurs un courrier grâce auquel ils peuvent obtenir tous les renseignements qui les intéressent...*

4 PAS DANS L'ENQUÊTE

Pat Riordan allait arriver à Palm Springs quand ses phares éclairèrent une jolie rousse qui courait affolée. Une autre auto venait d'envoyer la sienne au fossé — ou plutôt celle de sa patronne, la star Myra Denton — et Joyce croyait que c'était intentionnel.

Myra était la dernière personne que Pat désirait voir — il l'avait trop aimée autrefois. Elle n'était pas si contente de le revoir non plus — à moins que sa mauvaise humeur ne vint d'une querelle avec son Roméo actuel, le metteur en scène Carter Le Blanc.

Le lendemain matin, Pat apprit la nouvelle : Carter Le Blanc était mort, étendu près de la piscine de Myra, le crâne défoncé... Pour Pat, pas de doute, c'était Myra. Mais la police avait lancé un mandat d'arrêt pour la jolie rousse Joyce Kendall...

Néanmoins Myra avait peur — que cette publicité nuise à sa carrière. Désespérément, elle implorait l'aide de Pat... Vous saurez la suite en lisant « **La mort est sur la route** », par Dean Owen, dans notre prochain numéro qui paraîtra le 25 Décembre.

APPARTEMENT MORTUAIRE

Willie le Marin allait vers une tempête — dès que sa future saurait que l'appartement de leur lune de miel comprenait une rousse bien roulée et un cadavre dans les meubles.

par

JOHN BENDER

DEPUIS LE TEMPS que je connais Willie O'Malley, le jeune type qu'on m'a donné comme adjoint-radio à bord du *Joseph Grant*, je peux dire que c'est vraiment le gars régulier. Jamais besoin de rien répéter deux fois. Il a une bonne voix au micro, il a une bonne main au clavier du Morse. Il est beau gosse, bien bâti — presque aussi grand que moi — et je dirai même que je l'ai trouvé trop bien un bon bout de temps, jusqu'au jour où on est devenu tout à fait copains durant les escales. Un régulier, j'ai dit. Il allonge son fric sur le comptoir, il tient le coup, et il ne regarde pas les poules.

Ça c'est quelque chose qui me plaît particulièrement chez lui, parce qu'un gars qu'est tout le temps fourré avec les poules est forcé d'avoir des histoires, et je peux vous en parler, moi, qui ai sur les reins, deux pensions alimentaires à payer à deux rouquines.

Mais ça, c'est une autre histoire. Ce que je

veux vous raconter, c'est le drôle de coup dans lequel il m'a embarqué.

Nous voilà donc de retour aux États-Unis après une balade de trois semaines aux Antilles, et on s'en envoie quelques-uns derrière la cravate à l'*Accueil du Matelot* qui est le seul bar où ma parole est aussi valable que les banknotes et où on vous sert sans que ça vous coûte les yeux de la tête.

— Mac, me dit O'Malley, en déposant son glass, est-ce que tu veux me faire un grand plaisir ?

— Tout ce que tu veux, s'il ne s'agit pas de pèze.

— Non, c'est pour être mon garçon d'honneur.

— Hein ?... Ton... ton... que je fais en m'étranglant, et c'est pas la faute au whisky.

— Oui, qu'y me dit — je vais me marier.

Je me remets de mon ahurissement, je regarde O'Malley qu'est assis avec un sourire idiot comme s'il avait conquis le monde tout entier. C'est donc que j'ai bien compris.

Et il explique. Il est si content — qu'y dit — et sa môme aussi, elle s'appelle quekchose comme Helen Henschlager. Il me dit qu'il lui parle tout le temps de moi dans ses lettres, que je suis un si bon chef-radio et que je veille toujours à l'empêcher de faire des blagues avec les poules.

— C'est elle qu'a décidé que tu serais notre garçon d'honneur, Mac. Elle m'a dit ça dans sa dernière lettre que j'ai reçue à La Havane. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Moi ?... Que tu fais une c..., une bêtise.

Y m'envoie un autre sourire idiot, il insiste, faut que je sois son garçon d'honneur, sinon le mariage partira du mauvais pied, il en est sûr.

— Tu la verras, mon vieux, elle n'est pas comme ces tordues que tu tiens à distance. Elle est — ah, mon vieux — elle est épatante !

Bien sûr. Comme la dynamite, tant qu'on ne fait pas l'andouille avec. Je vide mon verre, je commande une autre tournée, je cherche ce qu'y faut lui dire pour le ramener dans des eaux plus sûres.

— Écoute... C'est pas tant la môme qu'amène le grabuge, c'est tout ce qu'y a autour... C'est la famille... Tu peux être sûr que les parents d'Hélène passent déjà leurs nuits à chercher tous les genres d'emm... embêtements à te servir.

— Pense-tu !... Rien à craindre, elle est orpheline. Elle vit toute seule, pas loin du bureau où elle travaille.

Et alors, O'Malley me montre une clef.

— Ça c'est notre appartement. Figure-toi que j'ai eu la sacrée veine d'en dégoter un, tout neuf, juste avant d'embarquer, je signe, je paie un an d'avance. Tout est prêt, Helen a pris la licence de mariage y a deux jours. Le seul ennui a été le retard du bateau, ce matin, à cause du brouillard, sans ça on serait déjà de vieux mariés, à cette heure-ci.

Tout ça c'est pas rassurant, et il me faut au moins encore deux whiskies avant de trouver de nouveaux arguments contre la bénédiction nuptiale. Et à ce moment-là, O'Malley n'est pas là pour m'écouter, il est en train de téléphoner à Helen pour annoncer qu'il est arrivé, et prendre rendez-vous aux environs de la mairie. Du moins, je suppose que c'est ce qu'il est en train de dire, parce que c'est ce que je faisais, moi — et ça m'est arrivé deux fois — quand j'étais moins marle qu'à présent.

— Mac ! qu'il hurle à travers le bar, en revenant du téléphone, y a un coup dur !

Il est tout blanc, il avale sa consommation.

— All veut plus de moi !

Moi, je trouve que ça va beaucoup mieux. C'est la meilleure nouvelle de la journée, que je lui dis. Et y continue à gémir :

— All dit qu'elle a découvert l'autre poule dans l'appartement !... All veut plus rien entendre.

SANS RENIER ce que j'ai dit, tout à l'heure, des femmes, moi je trouve que c'est pas si mal de louer un appartement qu'est déjà meublé d'une poule. Mais je ne le dis pas à O'Malley, je me contente de le penser, durant qu'y m'raconte le coup dur.

Paraît que sa môme, inquiète du retard, a téléphoné pour savoir si, par hasard, le fiancé ne serait pas allé à l'appartement, tout droit, en débarquant, parce qu'elle ne sait pas l'histoire du brouillard, et qu'au lieu d'entendre la voix de son bien-aimé, c'est une femme qui lui répond. Non qu'elle dit, Mr. O'Malley n'est pas là, mais si on veut bien laisser la commission ? Vous parlez du genre de commission qu'on a dû lui donner, ça aura fait un court-circuit dans l'appareil.

Et O'Malley continue à se lamenter :

— Helen a refusé de m'écouter, m'a raccroché au nez... Elle va me renvoyer la bague de fiançailles... Mac, faut faire quelque chose, bon Dieu !

Il est convaincu qu'il lui faut cavaler en ville jusqu'au bureau d'Hélène et la trouver avant qu'elle parte déjeûner, il est sûr qu'il la convaincra qu'il ne comprend rien à cette histoire. Il me tend la clef.

— Tiens, prends. Tu vas aller voir de quoi il en retourne à l'appartement... Mais si... Et si jamais y a une poule nichée dedans, tu la vireras, mon vieux. Tu peux faire ça pour moi.

Je me mets à rigoler, et il beugle :

— Mac !... Je te dis que... Ah, ça va !... Tu veux pas m'croire ?

Moi, je continue de le mettre en boîte et je dis d'un ton faussement attristé :

— Qui aurait cru ça de toi !... Faire des trucs en dessous, comme ça... Mettre une poule dans l'appartement qui...

Mais j'en pense pas un mot, bien entendu, et quand je l'ai bien fait fumer, je lui dis que je lève l'ancre et que je vais naviguer à la recherche de l'explication du mystère. Et si vraiment il y a une môme là-bas, je la foutrai dehors.

Je ne tarderai pas à savoir qu'il y en a une, en effet. Et c'est pas la moitié de l'histoire.

Or donc, je saute dans le bus, j'ai noté l'adresse, c'est 25, Maywoodie Drive, une espèce de cité avec une fourmilière d'appartements dans des immeubles de huit et neuf étages qu'ont tous l'air pareils, en éventail à partir d'une espèce de jardin au centre.

C'est plein de commères assises sur des bancs à discuter le bout de gras ou à suer au soleil pendant que les gosses piétinent les gazons et arrachent les fleurs. Naturellement, on me regarde un bon coup avant de reprendre les caquetages, pendant que je cherche à me repérer, avant que je disparaisse dans les escaliers.

Finalement, je dégotte une porte avec le numéro 25, dessus, et une boîte aux lettres qui porte le nom William J. O'Malley, gros comme tout, et y a, en-dessous, écrit que c'est au cinquième étage.

Je me tape l'ascenseur, la porte de Malley est juste en face avec une autre étiquette, et j'essaie la clef dans la serrure.

Juste à ce moment-là, le bouton de la porte tourne brusquement, ça s'ouvre, et il y a une main qu'est attachée à un poignet mince, qu'est attaché à un bras qu'est attaché à une de ces mômes aux cheveux roux qu'un matelot a rarement l'occasion de voir.

Surtout moi... Jamais admiré un tel gréément, et je reste là comme un navigateur sans boussole, devant ce genre de femme auquel ont toujours rêvé, depuis Christophe Colomb, tous les gars de veille par une nuit froide. Une drôle de robe, qu'est ouverte devant jusqu'au franc-tillac, si vous me comprenez.

— Qu'est-ce que c'est ? qu'elle me dit.

J'ouvre la bouche, je serais un tout jeunot que je mugirais comme un phoque affamé, mais je me contente de dire :

— J'suis un ami de Willie O'Malley... M'a donné rendez-vous chez lui.

Ses yeux verts font une petite danse le long de mes un mètre quatre-vingt-dix-huit, et elle me sourit. Je sais que beaucoup de rouquines ont un petit faible pour le genre de gars que je représente. J'suis pas encore mûr pour le fauteuil roulant.

— Entrez donc, Mr... ?...

— Mac Clennan. Aloys Mac Clennan. Les copains m'appellent Mac.

L'appartement n'est pas mal du tout, il y a des pièces et de la place.

— Je suis bien chez O'Malley, n'est-ce pas ?

— Bien sûr... Je suis une amie, Miss Mullane, je l'attends d'un moment à l'autre... Il est sorti pour — hem — pour acheter des cigarettes.

Je me dis, tout de suite que tout va bien, et que le O'Malley de qui elle parle n'est sûrement pas le mien, puisque Willie ne fume pas, et si seulement elle s'était donnée la peine de se rappeler qu'il y a sur la petite table que je vois, un paquet de cigarettes tout neuf qu'on vient d'ouvrir et qui rigole de la coupure.

Donc, pas franche la navigation de la rouquine, puisque je sais que je suis chez O'Malley et que quelque chose me dit qu'il n'y en a pas deux, différents, qui vivent là.

— Une tasse de thé, Mr. Mac Clennan ?

Elle comprend sans peine la tête que je fais.

— Alors, quelque chose de plus fort, peut-être ?

Et elle m'envoie un de ces sourires, qui me rappelle le coup de projecteur la nuit où on m'a repéré dans la flotte, après ma chute par dessus bord.

Je dis amen, je m'installe pendant qu'elle trottine vers la cuisine. Je ne sais pas ce qu'elle fiche là, je ne sais pas non plus dans combien de temps on verra s'amener Willie et sa fiancée, mais je décide que le mieux est de manœuvrer au vent jusqu'à ce que j'aie compris le cap de ce bateau.

Elle s'amène avec deux grands verres pleins. Je goûte :

— Épatant... Mais... Ah, si vous aviez seulement un petit crouton de pain de... de seigle, Miss Mullane ?... C'est une habitude que j'ai prise en, en Orient...

— Avec ou sans graines dans la croûte ? qu'elle me demande et je dis que ça ne fait rien, l'un ou l'autre, et elle file me chercher ça, qui n'est pas une habitude du tout chez moi.

La vraie habitude, c'est de ne jamais me laisser servir un cocktail tout prêt depuis la fois où je me suis réveillé à Chicago — quinze cents kilomètres, vous vous rendez compte ! — pour découvrir que j'avais épousé Louise.

Ça fait que le temps qu'elle revienne, j'ai déjà échangé nos verres, c'est elle qui videra le mien.

Tout en mordillant mon pain d'orge, je bois à petites gorgées, elle m'imite, je pose des questions, comme ça, les verres sont vidés, elle se lève pour remettre ça et... zoup !... la v'la qui dégouline, je n'ai que le temps de la rattraper, et de la déposer sur le divan.

Ça fait une heure que j'ai quitté Willie, j'sais pas s'il va bientôt rappliquer, mais ce que je sais, c'est que ça ne va pas arranger les choses avec la poule endormie, quand Helen la trouvera là. Le mieux serait donc de la boucler quelque part en attendant que les choses s'arrangent. Je me dis qu'il y a sûrement un placard dans la chambre à coucher.

Et c'est alors que je commence à me faire des cheveux pour O'Malley, pour son Hélène et pour Aloys Mac Clennan. Parce qu'au moment où j'ouvre le placard, il y a quelqu'un de plus dans l'appartement. Un type assez petit, bien habillé, dans les quarante ou quarante-cinq ans.

Mort.

IL Y A QUELQUE CHOSE de particulier dans la manière de tomber d'un refroidi. Pas du tout pareil aux vivants. Voilà donc le type du placard qui s'étale à côté de la poule et ça me donne une de ces secousses, y a pas de danger que j'aille seulement les déplacer, l'un ou l'autre, d'un petit millimètre.

C'est le moment de se barrer, toutes voiles déployées. J'en ai marre de Willie, marre de tout le monde. La meilleure chose à faire, et en vitesse, c'est de donner le bonjour à la carrée et de mettre le cap sur l'*Accueil du Matelot*.

Mais auparavant, je passe dans la cuisine, j'empoigne la bouteille de whisky et c'est alors que j'entends, derrière moi :

— Eh, cave !... Laisses-en un peu !

Le mec a une sale gueule, des cheveux couleur de blé et des yeux vides. Mais il n'y a rien de moins vide que sa main droite qui tient un pistolet plat avec un de ces canons au moins aussi large sinon plus que le col de la bouteille.

Il me fait signe en agitant le pétard vers la table :

— Pose ça là-dessus. Et pas d'astuces ou je te brûle. Alors, on n'peut pas sortir dix minutes sans qu'il se passe des choses ici ? Quek t'as fait à Mimi ? Hein ?...

— Écoute, mon vieux... J'comprends rien... Je m'amène ici pour rendre visite à mon pote William O'Malley et...

— Qu't'as fait à Mimi ? rugit-il en m'enfonçant le canon dans le bide. Elle est là par terre, avec Kernifer.

— Ben, elle a bu un glass ousqu'y avait une drogue. C'était préparé pour moi, mais elle s'est gourrée de verre. Et je...

— Bon... La ferme ! Et grouille, prépares du café, y faut la remettre d'aplomb, c'te gourde-là.

Je mets l'eau à bouillir, y m'ordonne de relever la poule, mais c'est pas possible, elle plie tout le temps les jambes, elle roupille comme un sonneur. On l'installe sur une chaise, on la cale pour qu'elle tombe pas, et puis le mec y m'dit d'aller chercher le macchabée. Je le charge sur l'épaule.

— Tu le descends, tu le mets dans la voiture.

— Mais c'est pourri de monde, ça meurt d'envie de jaspiner, y pourraient trouver intelligent d'aller raconter ça aux flics.

— T'occupe pas. On l'emmène. Grouille.

Il me montre la porte avec son feu, on traverse le palier, mais pas du côté où je suis arrivé, et puis le mec pousse un battant, et il y a un escalier de fer intérieur en cas d'incendie. Il se penche, écoute, se retourne, me fait passer devant lui. Je trouve une longue conduite intérieure noire derrière l'immeuble, et faut que je tasse le refroidi dans la malle arrière.

Je sens tout le temps le pétard dans mes reins, et le mec n'est pas à la noce, avec la sueur qui lui coule du front, ce que je vois parfaitement, parce que c'est pas difficile de deviner que c'est lui qu'à descendu le Kernifer.

Moi non plus j'suis pas à la noce. Pas difficile de comprendre que le dénommé Aloys va passer un sale quart d'heure, parce qu'il n'est pas question de le laisser aller faire la causette avec la police.

MAIS QU'EST-CE que je peux faire ? Rien. On remonte, l'eau est en train de bouillir, le café est prêt en un rien de temps, mais pas moyen de le verser dans le bec de la môme, j'mets tout le temps à côté, sur le menton, sur les joues.

— Bon, ça va !... Ça va !... Descends-là dans le tacot.

— Dans la malle aussi ?

— C'est tout ce qu'elle mérite c't'andouille... Non, sur la banquette arrière.

Elle est bien plus légère que le type, c'est pourquoi je la garde dans les bras au lieu de la charger sur l'épaule. Je la prends sous les jarrets et les épaules.

Ça me fait de l'effet de la sentir contre moi, et je me dis que s'il n'y avait pas eu toute cette salade, et si je l'avais rencontrée ailleurs, ben, elle aurait pu me faire changer d'opinion sur les rousses...

Ça fait un bout de temps que je ne pense plus à O'Malley, c'est pourquoi je suis aussi estomaqué que le mec en voyant s'ouvrir la porte d'entrée, et v'la mon Willie en chair et en os. Non, tout de même, je crois qu'il l'est un peu plus que moi, le type qu'est juste sur mes talons, avec bien entendu, toujours le soufflant à la main.

— Mac !... rugit Willie.

— Mon Dieu !... fait une voix de femme, et je me dis que c'est Hélène.

— Qu'est-ce que ?... Nom de D... !... hurle le tueur.

Au même moment, pour ajouter à sa stupéfaction, je fais un quart de tour à gauche, et je lui envoie en pleine poire, la rouquine que j'ai encore dans les bras.

Je ne me rappelle pas très bien ce qui se passe ensuite, mais je sais que je gueule à O'Malley :

— A toi, Willie !...

Et il comprend si bien, que tous deux, lui et moi, on plonge presque en même temps que la rouquine, et ça fait de l'animation et du bruit, avec les cris stridents de la fiancée de Willie, et les grognements, les halètements de Willie et de votre serviteur.

On roule, tous, pêle-mêle — sauf Helen — en un paquet sur le plancher, il y a des bras et des jambes qui gigotent en l'air, il y a des pétards qui servent de matraque grâce à la crosse, j'en prends quelques bons coups et j'en donne aussi, et je m'aperçois que je me suis trompé pour Helen, car elle est dans le tas avec nous, et je lui flanque par mégarde un de ces gnons dans les côtes, pendant qu'elle s'escrime à arracher les cheveux de la rouquine, à pleines poignées.

Sûr, elle est toujours convaincue que la môme est une rivale redoutable, et on n'a pas le temps de lui expliquer que l'autre est au pays des rêves.

Bref, il arrive un moment où je peux mieux respirer et m'apprêter à parler. Willie a fauché le pétard du mec, et ce dernier est allongé comme un poisson sur le bord de la rivière, après son dernier sursaut.

— Mac ! appelle Willie, rien de cassé ?

— Willie ! pleurniche Helen, tu m'avais juré qu'il n'y avait pas de femme ici !

— On va boire un coup, que je dis. Willie, débarrasse-toi du pétard on va appeler les flics.

— Ah, la saleté !... La saleté de femme ! piaille Helen.

— Allons, ma chérie, allons... marmonne Willie qui essaie de la calmer en passant le bras autour des épaules, mais elle se débat, et v'la que le pétard fait un *blam !* et je veux être pendu si Willie ne met pas en pièces, la bouteille de whisky, dans l'évier, là, dans la cuisine.

Et bien entendu, Helen tombe dans les pommes, à son tour.

On a trois évanouis par terre au moment où les flics s'amènent enfin.

TOUT DE SUITE les gars en bleu font la roue devant la môme aux cheveux rouges, et vous donnent à croire qu'ils ont découvert une princesse de légende ou une femme de ce genre-là.

Et le cadavre de Kernifer dans la malle de l'auto leur fout aussi une secousse, mais pas la même. Et peu de temps après, il y a tant d'autres flics et d'inspecteurs en civil, que je me demande si toute la police de la ville n'a pas été alertée.

Les gars de la brigade criminelle amènent un docteur qui déclare, sans se tromper, que Kernifer est tout ce qu'il y a de plus clamcé, puis il monte dans l'appartement et fait renifler des sels à Helen, puis fait reprendre connaissance au mec qu'a des cheveux de blé, et réussit même à ramener la rouquine du pays des rêves.

Elle m'agonit de noms très choisis, devant Helen, et il y a des tas de gens qui en rougissent avant que les flics l'aient embarquée avec le tueur pour les expédier en cabane.

Le lieutenant explique que la poule s'est amenée de Chicago, tout comme Kernifer, et il y a un bout de temps qu'on les recherche tous les deux.

Paraît que Kernifer a attaqué une banque ou deux, et passé le flouze à la môme pour le planquer. Dans son idée, le plan a été le suivant :

Lui il se barre vers l'ouest, elle se débine à l'est, ce qui donnera drôlement du fil à retordre à la police, surtout qu'on ne sait pas encore que la môme est dans le coup.

En tous cas, c'est ce qu'il nous explique, moi j'trouve que c'est pas tellement clair, mais je m'en fous. Le principal c'est que je respire mieux.

Et cette histoire-là, elle prouve que Kernifer, tout mort qu'il est, ne connaît rien aux rouquines, bien moins que moi, et c'est là qu'il s'est foutu le doigt dans l'œil d'avoir confiance en la môme et de lui donner le fric, parce qu'aussitôt, c'était fatal, elle se dit que ça ferait beaucoup mieux dans sa poche à elle que celle du gangster, et qu'il lui suffira de se planquer intelligemment, ben, Kernifer ne la dégotera jamais, s'pas...

En fait, le Kernifer, y met pas mal de temps à retrouver la piste qui l'amène dans cet appartement — celui de Willie — et il continue de se foutre le doigt dans l'œil de se croire marle, parce que dans l'entretemps, elle est en chéville avec le mec aux cheveux blonds, et quand le Kernifer s'amène, il se fait descendre en moins de deux, le temps de renifler et pas plus, hop, liquidé.

Seulement, pendant toute cette affaire, moi je m'amène entre le moment où Kernifer a passé l'arme à gauche, et le moment où le mec est en bas en train de tourner le coin de l'immeuble avec la bagnole pour l'amener derrière.

Et c'est une sacrée chance pour le dénommé Aloys Mac Clennan qu'il ait été plus long que prévu par la môme à la tignasse carotte, sinon je me faisais descendre moi aussi.

Mais Willie n'est pas satisfait.

— Dans tout ça je ne vois pas pourquoi ça s'est passé chez moi... Comment a-t-elle pu s'introduire dans mon appartement ?

Nous regardons le lieutenant qui compte les cartons à chapeau trouvés dans le placard de la chambre à coucher et qui sont pleins à déborder de billets de banque. Je n'en ai jamais vu tant de liasses à la fois, de toute ma vie.

Le flic gradé lève la tête et répond :

— Où aurait-elle trouvé un endroit plus idéal pour ne pas être gênée ? Le loyer payé à l'avance pour un an et le locataire loin en mer.

Il secoue la tête en connaisseur.

— Tout a été calculé. Une combine parfaite. Un appartement au nom d'un autre. On pouvait toujours la rechercher.

— Mais, insiste Willie, comment a-t-elle eu connaissance de tout ça ?

Le lieutenant hausse les épaules.

— Vous ne la connaissez pas ?... Vraiment ?... Vous ne lui ayez jamais raconté vos petites affaires ?... Révélé que vous embarquiez pour quelque temps et laissiez un logement vide ?

Malheur... Helen foudroie son fiancé du regard — ça je peux constater qu'elle est défiante et jalouse, tout à fait le genre de ma Louise — et que la vie conjugale ne sera pas marrante pour Willie O'Malley.

— Non, jamais, s'exclama mon copain. Non... Et je le jure sur l'honneur.

Bon, alors le lieutenant suppose qu'elle a découvert l'endroit d'une façon que l'on connaîtra à l'interrogatoire. Probablement par l'entremise de quelque agence de location qui lui aura dit que tout était loué dans l'immeuble — oh, il y a quantité de moyens d'information — affirme le lieutenant.

Puis il part d'un gros éclat de rire :

— Et puis, pourquoi s'en faire, maintenant que tout s'est bien passé ?... Il y a une prime de vingt mille dollars pour la capture de Kernifer.

Willie pousse un meuglement étranglé.

— Bon sang, ajoute-t-il... Hé... Mac... T'as entendu ?

Helen murmure, extasiée :

— Tu es un homme merveilleux, Willie.

Le lieutenant continue de rigoler :

— Hein... Ça va faire du bien à deux nouveaux mariés !

J'interviens dès que j'ai réussi à retourner ma voix.

— Et à un vieux marié, aussi... Dix mille dollars pour moi, ah, mes enfants... Je vais pouvoir liquider mes deux anciennes femmes en m'arrangeant avec elles.

Le lieutenant nous emmène en ville pour les formalités, les témoignages et ainsi de suite. Pendant que roule l'auto, il me regarde d'un air bizarre. Je finis par comprendre qu'il est frappé par la quantité de mes mariages.

Je me rends compte aussi qu'il me demanderait volontiers conseil, mais je ne suis pas d'humeur à causer. J'ai un petit cafard qui vient gâcher quelque peu de ma joie à toucher tous ces fafiots.

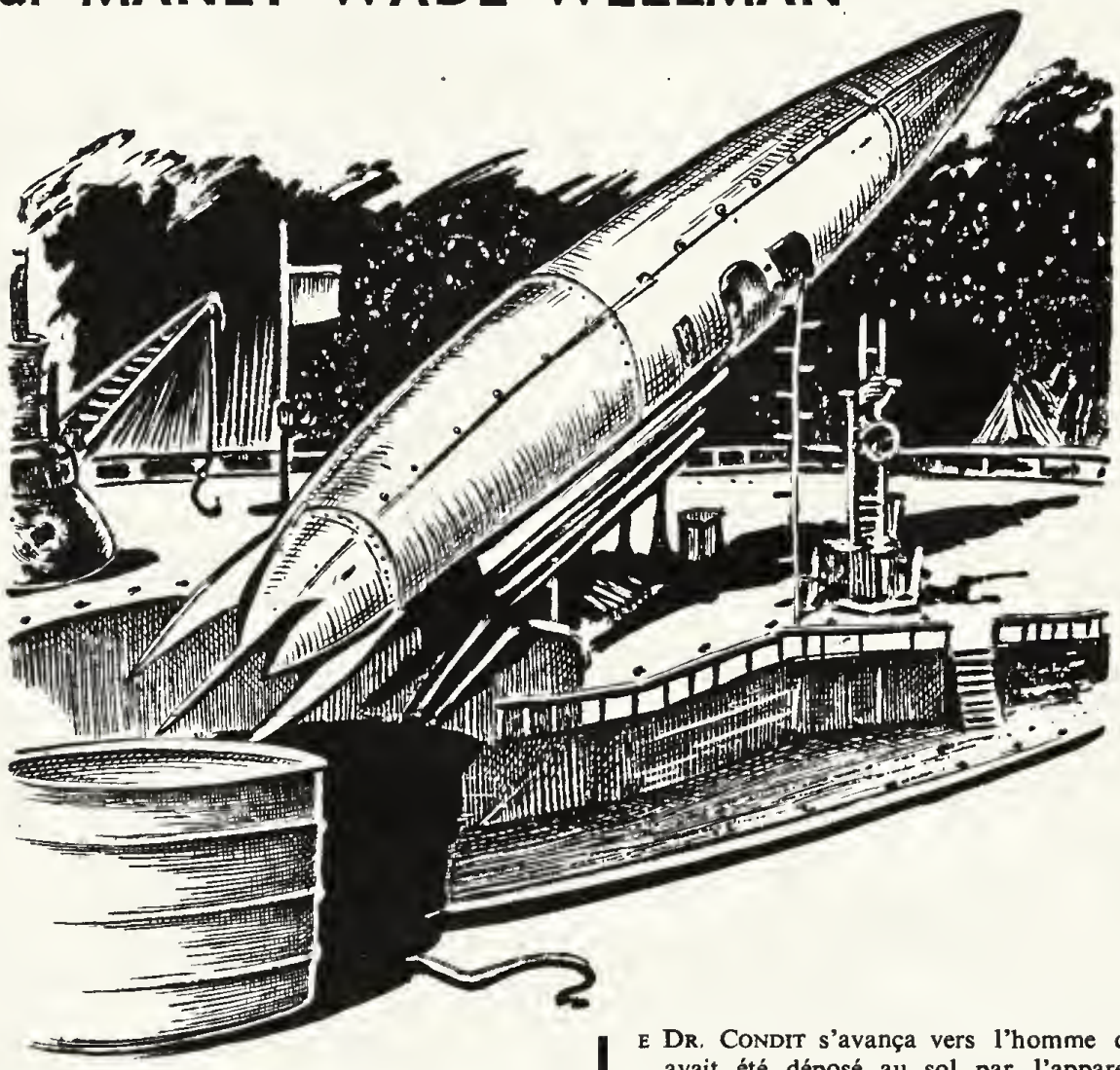
Oui, je pense à la petite môme qui s'est fait embarquer et je me dis que c'est tout de même malheureux que cette poulette ait à passer de belles années de jeunesse, en tôle.

Mais ce qui me cause le plus de regrets, c'est la manière dont je l'ai envoyée à la tête du tueur. Elle était bath à tenir dans les bras.

Et aussi loin que je me souvienne, c'est bien la première fois de ma vie, que j'envoie promener une rousse.

L'ESPACE EST A NOUS !

par MANLY WADE WELLMAN



A deux contre l'Éternité, ils entreprirent le plus étrange des voyages pour ouvrir une nouvelle frontière au monde de demain.

Le Dr. Condit s'avança vers l'homme qui avait été déposé au sol par l'appareil venu de la Terre et tendit une main gantée :

— Élève Fetterman?... Je suis votre nouveau chef. Enchanté de votre arrivée. Il y a déjà un certain temps que le Conseil n'avait nommé de postulant apte à l'entraînement au vol interplanétaire. Suivez-moi au quartier, nous commençons tout de suite.

La loi de pesanteur lunaire, à peine un sixième de celle de la Terre, faillit jouer un tour au nouveau-venu, dès les premiers pas. Malgré les lourdes bottes métalliques, ses pieds se soulevèrent exagérément, comme sous la poussée d'une masse liquide. Fetterman reconquit son équilibre d'un coup de reins.

L'astronef était prêt
à prendre son essor vers Vénus...

On se dirigea vers un bâtiment trapu, d'une seule masse, construit en morceaux de rocs lunaires d'apparence savonneuse et cimentés étroitement. Le Dr. Condit appuya sur un bouton à une porte de métal, ils passèrent tous deux dans un sas, puis atteignirent, après une seconde porte, un grand vestibule éclairé et abondamment pourvu d'air respirable. Condit ôta son casque, Fetterman l'imita.

Le commandant expliqua rapidement :

— Juste devant nous, cette porte donne sur le dortoir. Nous n'avons que cinq élèves — des Cadets, comme nous disons — vous êtes le sixième. Le total était de huit, mais trois d'entre eux ont été... ont manqué de chance... Venez. Non, de ce côté-ci. Il y a quelqu'un dont vous devez faire la connaissance, au plus tôt.

Ce n'était pas le dortoir, mais une petite pièce-bureau. Un élève travaillait sur une carte sidérale à l'aide d'un compas et d'une règle mobile, mais abandonna tout et se leva.

Fetterman s'aperçut que c'était une jeune fille... Corps robuste, puissant même, et des cheveux blonds coiffés en arrière. Elle regarda Condit, puis ses yeux bleus se tournèrent vers le nouveau-venu avec une expression de secrète hostilité.

— Élève Hunt, articula le commandant, je vous présente l'élève Fetterman, et je compte sur vous pour établir une camaraderie totale, n'est-ce-pas ?

Condit sorti, l'élève Hunt pinça des lèvres vermeilles qui, en d'autres circonstances, eussent montré un sourire sympathique :

— Ainsi donc, fit-elle, c'est vous qu'ILS veulent m'obliger à épouser.

Fetterman se sentit nettement ridicule. Elle lui fit signe de s'asseoir, et poursuivit :

— Je sais que ce n'est aucunement de votre faute, mais j'aime mieux vous dire tout de suite que je refuse positivement.

— Vous ne me connaissez même pas et, déjà, vous ?...

L'élève Hunt abandonna son air rogue et devint tout de suite plus jolie.

— J'ai été choisie, tout comme vous, dit-elle, en raison de ma santé, de ma vigueur, de certaines réactions et qualités qui...

— Mais je le sais bien, interrompit Fetterman. Il s'agit de perfectionner les pilotes interplanétaires de façon à obtenir d'eux, autre chose que des vols limités à d'immuables orbites, comme des jouets mécaniques, et le progrès sera le même pour les avions. Il y a un nouveau-né toutes les minutes sur la Terre, mais on ne peut compter que sur un seul pilote de l'espace, par an.

— Oui, confirma-t-elle, et je représente la production de l'an dernier. J'ai accepté par devoir. Le Conseil ne connaît pas de « Non ». Mais, et la voix redevint âpre, en quittant la Terre, je quittais quelqu'un qui ne m'était pas indifférent. Écoutez-moi, Fetterman, on veut nous marier parce que nous représentons le modèle-type, et nos enfants le seront sans doute aussi, mais j'en aime un autre.

Il eut un sourire bizarre.

— Le monde est petit, dirai-je, la lune est petite ? Moi aussi, j'ai le cœur pris.

Elle eut une expression de soulagement intense.

— Alors, nous allons nous entendre !... Et, elle se leva, se rapprocha, plus amicale, comment est-elle ?

— Merveilleuse, soupira-t-il. Petite, mince, fragile, brune, et, il poussa un hurlement, aïe !...

Son interlocutrice replaçait déjà la seringue pneumatique dans l'étui, elle expliqua :

— J'avais pour instructions de vous faire une injection à votre insu. Rassurez-vous, Fetterman, rien de dangereux. C'est pour vous adapter par une action précise sur la circulation sanguine. Vous aurez à subir quantité d'adaptations, ici, vous savez.

Il frotta le bras sensible et la regarda fixement, pendant qu'elle décrivait l'homme de ses pensées. « Un poète », dit-elle. Il murmura d'un ton lointain :

— Où peut-on dormir ?

— Ah ? Déjà sommeil ?... Bien sûr, c'est ce qui se produit quand on arrive pour la première fois sur la Lune. Le dortoir est à droite dans le corridor.

Une vibration soudaine le réveilla. Il s'assit sur son séant dans le lit, non, ce n'était pas un lit. Il se trouvait dans une sorte de long fauteuil, et maintenu par un harnachement de lanières souples. Devant lui, à travers un panneau de verre, il vit un plateau rocheux, hérissé de pics, plongeant de biais, rapidement, et diminuant sans arrêt. La surface de la Lune...

— Reprenez vos esprits, dit une voix, celle de Hunt. Première leçon de navigation en fusée. Vous dormiez profondément, on en a profité pour vous installer ici, avec moi pour monitrice. Cela fait partie du système d'adaptation.

Il tourna la tête, il la vit, assise à côté de lui, une main étalée sur une rangée de touches de piano, l'autre voltigeant sans arrêt vers quantité de cadrans, manettes et boutons, le regard sur le panneau de verre. Ils se trouvaient dans un réduit de deux mètres sur un mètre cinquante.

— Voyez comme je manipule ce tableau de contrôle. Ici, ce clavier commande les tubes et règle la vitesse. Les boutons représentent l'alimentation en comburant, les systèmes d'alarme, le radar, la température de la carlingue, et ainsi de suite. Vous avez un duplicata des appareils, juste sous votre grand nez.

Fetterman regarda avec intérêt. Rien de semblable sur la Terre. La Lune représentait le premier bond vers les espaces, vers les autres planètes, et c'était là que l'on se livrait à toutes les expériences dangereuses sans risques pour les villes et les campagnes de la société humaine.

Hunt le vit toucher le tableau, elle proposa immédiatement :

— Vous voulez essayer?... Parfait... Allez-y.

Elle croisa les bras, Fetterman se mordit la lèvre inférieure et commença avec une prudence extrême. Les vibrations de la coque devinrent de plus en plus intenses, et d'un seul coup, le panorama du sol apparut, grandit, se brouilla, se ruant à toute allure vers l'appareil.

— Les touches du haut !... Les touches du haut !... lança l'élève Hunt d'une voix stridente. Vite, ou nous allons nous écraser !

Fetterman obéit, et le paysage retomba aussi vite qu'il était monté, on ne vit plus que le ciel, constellé.

— Attention !... Vous allez boucler la boucle, à présent ! Rétablissez, sinon !...

Il y réussit, non sans tâtonnements, on fila droit, il y avait d'étranges montagnes et des cratères qui passaient sur l'écran. Il jeta un regard furtif vers la monitrice :

— Ça va comme ça? demanda-t-il.

Elle allongea un doigt mince, tapota le verre d'un cadran où l'aiguille avait oscillé au-delà d'une partie rouge.

— Réduisez la comburation ou vous allez faire sauter les tubes, annonça-t-elle, en croisant de nouveau les bras.

Terrorisé, il chercha du regard, découvrit l'indication COMBURATION, tripota la manette, et l'aiguille abandonna la zone de danger. Il s'aperçut alors que la surface lunaire accourait à nouveau. Il pianota sur le clavier, il transpirait à grosses gouttes, s'essuya précipitamment le front d'un revers de manche.

— Et pour rentrer? grommela-t-il.

— Déjà?... Vous êtes bien pressé... Enfin, ce n'est pas si mal pour un début. Virez à droite... Cent quatre-vingts degrés.

Il pianota à gauche du clavier et faillit être arraché du siège, le harnachement tendu à l'extrême. Les yeux sur le panneau, il redressa en ligne droite.

— Excellent pour la circulation, murmura-t-elle, vous en auriez été foudroyé, il y a vingt-quatre heures, avant les injections et le traitement aux rayons X qui vous ont été administrés durant votre sommeil.

— Foudroyé? répéta-t-il, machinalement.

— Regardez l'aiguille d'accélération. Vous venez d'exécuter un virage G 4.4, et il est certain que sans un corps spécialement préparé, il vous serait arrivé quantité de désordres internes très graves... Et, ajouta-t-elle, en faisant entendre un clappement, ce n'est rien en comparaison de ce qui se passera quand nous entreprendrons le voyage vers Mars et Vénus... Ah , il en faudra des hommes, des vrais, pour le supporter !

— Comme votre poète? demanda-t-il, sarcastique. Dites, c'est le terrain, là, en bas?

— Oui. Mettez en descente. Vite, ou nous dépasserons... Ralentissez, voilà, très bien, et maintenant, attention... Posez-vous !

Il travailla frénétiquement, le bourdonnement cessa autour d'eux, Fetterman inspira et expira profondément.

— Dieu merci, nous sommes encore vivants...

Un éclat de rire sonore lui répondit. Hunt articula :

— Je puis vous le dire, maintenant. Nous n'avons jamais quitté le sol.

Il ouvrit des yeux comme des lucarnes, et sa camarade riait, riait. Elle était positivement charmante ainsi.

— Voyons, dit-elle, enfin, vous croyez que je serais restée aussi calme, si nous avions effectué un vol véritable, avec un tel novice au départ? Nous sommes dans une installation spéciale, avec appareils à secouer, vibrer, projections cinématographiques, etc.

Il haussa les épaules, marmonna des mots confus, ouvrit une porte et constata qu'ils se trouvaient, à présent, dans un couloir du grand bâtiment central.

Le reste de la journée représenta une suite d'autres épreuves passionnantes et exténuantes. Un séjour dans une pièce où la loi de pesanteur représentait cinq fois celle de la Terre écrasa le pauvre Fetterman, et une chambre de pression acheva de le télescoper, ou à peu près.

En manière de changement, il fut précipité dans une cabine d'ascenseur à chute libre jusqu'à en exorbiter les yeux, et il en ressortit pour pénétrer dans un engin à décompression où il finit par perdre connaissance.

Par ailleurs, les passages sous différents rayons, les multiples injections contre la fatigue lui firent subir de façon accrue, les malaises et nausées inhérents aux voyages dans l'espace, cependant qu'on analysait ses réactions.

Et quand il fut à peine en état de se tenir debout, il entendit la voix qui lui paraissait très lointaine, du Dr. Condit.

— Vous êtes remarquablement équilibré du point de vue physique, élève Fetterman, vous nous serez de grande utilité. Voici vos collègues, veuillez faire connaissance.

Il s'aperçut qu'il se trouvait dans une pièce nue, en compagnie de quatre jeunes hommes et deux jeunes filles, tous robustes, tous vêtus du même uniforme gris, analogue au sien et celui

de miss Hunt. L'un d'eux, portant deux galons bleus étroits sur la manche gauche quitta son siège.

— Je m'appelle Trevna. Je suis senior.

Il présenta ses camarades, très rapidement :

— Voici Tromborg et Millbanks, les deux élèves féminins. Les trois hommes sont Sterling, Goff et Burmitz.

Fetterman serra les mains, et fit, une remarque:

— Le Dr. Condit m'avait parlé de cinq cadets et...

Il se tut, il avait constaté le regard de glace alentour. Trevna se tourna vers l'élève Hunt.

— Expliquez la situation.

— Fetterman, commença la jeune fille, vous manquez aux usages. Il est fréquent que l'un ou l'autre ici, soit manquant, par suite de circonstances sur lesquelles on n'appuie jamais et dont on évite même de parler.

Saisi, Fetterman balbutia un regret. L'élève Hunt répondit avec sécheresse :

— Ne vous excusez pas, contentez-vous de vous souvenir...

On passa à autre chose. C'était l'heure du repas.

Le jour lunaire représentant trente des nôtres, on l'avait partagé en tranches de douze heures, avec des périodes, assez arbitraires, pour le sommeil et les moments de la journée. Ce déjeuner ne dépassa pas trente minutes, tout était exactement minuté pour chaque plat. Si celui-ci n'était pas absorbé en temps voulu, on manquait le suivant.

Quand on se leva de table, Trevna donna un ordre :

— En colonne par deux, les seniors en tête.

On se rendit dans un vestiaire pour revêtir des combinaisons spéciales, des casques de matière plastique, et se charger de récipients d'oxygène. On gagna le plein air, à travers un panneau.

Le Dr. Condit attendait, et sa voix parvint aux élèves grâce aux écouteurs radiophoniques portatifs, accrochés aux oreilles :

— Les équipages pour l'exercice. Prenez les quatre appareils sur le terrain.

Étranges appareils... Ils avaient la forme d'une goutte d'eau si l'on peut dire, ils étaient placés la pointe en bas, dans des puits d'envol. Les dimensions se révélaient réduites, neuf mètres de long, moins de six mètres dans la plus grande largeur. Des tubes à réaction se voyaient à l'avant et à l'arrière.

Les élèves arrivèrent sautillant comme des écureuils dans la faible densité atmosphérique, et Fetterman suivit, selon les ordres, l'élève Hunt qui était senior, dans l'appareil numéro Quatre.

La cabine n'était guère plus grande qu'un placard, avec deux sièges-hamacs garnis du harnachement obligatoire. Une ampoule au radium donnait la lumière et révélait quantité d'appareils de contrôle sur les parois. La jeune fille vérifia la fermeture de la porte et appuya sur un bouton indiquant « Oxygène ».

— Otez votre combinaison, vous la déposerez dans le tiroir, sous vos pieds, indiqua-t-elle. Débarrassez-vous également de votre tunique, vous aurez besoin de toute la liberté de vos mouvements.

Elle donna l'exemple et révéla un torse charmant moulé dans un jersey très ajusté. La voix du Dr. Condit retentit :

— Tout le monde en place? Bien. Nommez-vous dans l'ordre, à l'ancienneté.

— Ici, Trevna !... commença l'homme aux galons.

L'élève Hunt se nomma ensuite, puis les autres, et enfin, le dernier venu, Fetterman.

— Bien, reprit le Commandant. Ainsi donc, il y a un senior et un junior dans chaque appareil. Chaque senior, aux commandes !

Hunt illumina un panneau transparent, Fetterman vit briller des petits points rouges, verts, bleus et jaunes. La jeune fille posa les mains, doigts étalés, sur le clavier.

— Attention ! clama le Dr. Condit. De droite à gauche... Partez !

Rapidement, Hunt mit le téléviseur au point, et l'on distingua sur l'écran, les quatre appareils dont l'image était envoyée par un transmetteur au sol. Le premier engin prit son essor. Puis un autre... Et un autre... Au tour de celui de Fetterman, à présent.

Quelques secondes plus tard, l'écran les montra, en une diagonale, très haut dans le vide étoilé. Fetterman en fut émerveillé. Mais déjà sa compagne l'avertissait de se préparer à l'ordre suivant qui éclata dans les récepteurs :

— Les juniors aux commandes, sous la surveillance des seniors !

Fetterman en eut la gorge sèche. Il était sûr d'un sourire malicieux chez sa voisine. Elle murmura :

— Du calme... Rappelez-vous la leçon dans le faux appareil, et ne vous tourmentez pas, je suis là pour réparer les bévues.

Il manœuvra correctement. Aussitôt, un nouvel ordre :

— Patrouille en losange !... Premier appareil en tête, deuxième à gauche, troisième à droite, quatrième, en queue !

Il fallait obéir et agir instantanément. D'autres manœuvres suivirent et, finalement :

— Bouclez la boucle, tous ensemble!... Vite... Plus vite...

Fetterman posa les mains à l'endroit voulu du clavier, et commença le saut périlleux. Il avait la sensation de se trouver aux prises avec les démons des espaces qui essayaient de l'étaler

sur le plancher. Il entendit un faible gémissement de Hunt, il remercia le ciel de la force du harnais qui le maintenait solidement en place. Il continua de pousser l'appareil dans ce tourbillon permanent, encore... encore... avec la crainte confuse d'un éclatement des pièces métalliques.

— En ligne !... En ligne !... hurla le micro apportant les ordres.

Fetterman se sentait les poignets et les bras d'une lourdeur de plusieurs tonnes. Réussirait-il à redresser et prendre la position exigée? L'appareil fila en ligne droite, et toute douleur physique disparut, la jeune fille, à côté de lui, avait cessé de gémir doucement, il la vit les mains aux tempes, sous des masses de cheveux en désordre.

Le Dr. Condit commenta l'exercice :

— Pas mal, Trevna et Burmitz, mais c'était un peu saccadé. Pour Goff et Tromborg, un peu plus de réflexes ; ce n'est pas assez rapide, il faut répondre instantanément. C'est l'appareil numéro Quatre, Hunt et Fetterman, qui a le mieux manœuvré. Compliments, Fetterman, et tâchez de ne pas démériter par la suite.

Le nouveau attendait qu'on mentionnât l'appareil numéro Trois, il allait dire quelque chose, il serra subitement les lèvres, il venait de voir sur l'écran de télévision, trois fusées lancées dans l'obscurité astrale, et une lueur dansante, une flamme qui avait été tout récemment encore, un avion de l'espace dans lequel étaient montés un superbe et jeune athlète du nom de Sterling et une jolie brune qui s'appelait Millbanks.

— Garde à vous !... rugit le Commandant. En file indienne... Fetterman en tête... Maintenant virage à droite... Quatre-vingt-dix degrés.

Comme toujours, à la vitesse de vol interplanétaire, ces virages étaient une agonie... Une agonie physique... Mais l'agonie mentale de Fetterman la dépassait, il pensait aux malheureux de qui il était défendu de parler.

Le moment du retour, à présent. Les seniors reprirent les commandes pour la descente au sol et posèrent les appareils. Ils étaient à peine rentrés dans le grand bâtiment que le Dr. Condit fut averti de la Terre que deux nouveaux élèves lui seraient envoyés dès la semaine prochaine.

Après dîner, Hunt conduisit Fetterman dans un petit salon où les autres camarades étaient déjà installés pour assister à la télévision d'un film envoyé de la Terre. Assis côte à côte dans un confortable sofa, elle se pencha vers lui, elle voyait qu'il ne regardait même pas l'écran.

— Écoutez... Vous m'obligez à enfreindre le règlement, mais je dois vous mettre en garde, sinon vous allez vous attirer de très graves sanctions. Chassez cet émoi, il est défendu de penser à ceux qui échouent.

— Mais ils sont morts, chuchota Fetterman, la gorge serrée... Morts bien avant leur temps !

— Non. Pas avant leur temps. C'était écrit et ils savaient que le moindre échec serait fatal.

— Alors?... Pour nous?... Ce sera peut-être la prochaine fois?

— C'est très possible...

Elle lui tapota le dos de la main, il retourna vivement sa paume robuste et large pour saisir les doigts fuselés, mais elle les libéra d'une secousse.

— Non... Il avait été convenu que... Non, pas d'idylle.

— D'accord, pas d'idylle... Mais vous me direz tout de même quel est votre prénom?

— Oui, à condition de le garder pour vous... Toute familiarité en public est interdite par le règlement. Je m'appelle tout sottement — elle eut un petit rire étouffé — Mary-Ann.

— Allez-vous vous taire, à la fin? aboya Trevna, très convaincu de ses petits galons.

FETTERMAN effectua un vol solitaire, le lendemain, tout de suite après le petit déjeuner, et fut encore félicité par le Commandant. Il revint très fier de s'être entendu dire que ses progrès étaient les plus rapides dans l'histoire de l'école. Mais Mary-Ann se chargea de lui administrer une douche glacée :

— C'est le résultat du traitement spécial auquel on soumet les nouveaux, déclara-t-elle, et vous avez tout simplement assimilé les injections plus vite que vos prédécesseurs.

Il lança une pointe :

— Seriez-vous jalouse, par hasard?

— C'est bien possible... Et maintenant, pressons-nous, il y a conférence du patron.

On s'assembla dans un petit local plongé dans la pénombre où l'on voyait sur un écran apparaître des couleurs en un mouvement rythmique et incessant, comme des pulsations, tandis que la voix de l'assistant instructeur débitait des phrases monotones. C'était la préparation au cours du Dr. Condit, Fetterman savait que l'hypnotisme était d'usage courant dans les universités modernes pour faciliter et consolider la mémoire.

Il se prêta au procédé, se détendit, devint calme et détaché. Après un instant, la voix du Commandant se fit entendre, énonçant des formules complexes qui s'imprégnaient profondément dans son esprit particulièrement réceptif.

— Vos calculs, compte tenu des modifications provoquées par les variations de mesure de la durée du temps, ne provoqueront guère, pour la plupart d'entre vous, de perturbations notables, disait-il d'une voix égale, mais ce qui est important, ce qui nécessite une vigilance soutenue, est l'appréciation minutieuse des bases dans le temps et l'espace...

Tout ceci semblait arriver d'un endroit lointain. Fetterman avait l'impression que la matière de son cerveau était devenue cire molle dans laquelle se gravait la signification des mots. Il n'avait même pas besoin de se concentrer, il pouvait, dans une certaine mesure, penser à autre chose, en même temps. Près de lui, il y avait quelque chose... quelqu'un... Un être... Cela vivait, cela respirait, cela possédait des cheveux blonds qui formaient une masse sur le front, et des yeux bleus, et une excellente nature, il savait tout cela sans même regarder.

Elle était là, l'élève Hunt, il n'avait qu'à étendre la main pour la toucher... Il se sentit incohérent, envahi d'une soudaine tendresse et murmura : Mary-Ann...

Le Dr. Condit poursuivait du même ton docte :

— Pour me résumer, je dirai que le navigateur dans l'espace doit classer tous ces faits, dans son esprit, en tenant compte de tous les éléments, scientifiques, mystiques et autres, et veiller à ce qu'ils se soudent ou se succèdent en un rythme harmonieux qui lui démontre, à tout instant, sa position et l'attitude logique à observer en conséquence.

Fetterman avait la conviction que tout cela était magnifique, convaincant. La conférence terminée, on refit de la lumière, il eut un sursaut comme lorsqu'on s'éveille brusquement. Il abandonna la main de Mary-Ann. La jeune fille lui souriait. Il murmura d'un ton pénétré :

— Je me demande comment nous n'y avions pas encore pensé.

La voix du Dr. Condit clama : Élève Hunt !... A mon bureau... Élève Fetterman, rompez !...

Fetterman la regarda partir, puis s'aperçut que Trevna l'avait remplacée auprès de lui.

— Dites, articula ce dernier, le visage tendu, je n'y suis pour rien, ce sont les ordres. N'oubliez pas que je suis senior, et que l'on m'a choisi pour un grand vol d'essai. Et il est obligatoire que ce soit toujours un couple, homme et femme, en collaboration dans la vie aussi bien que dans leur tâche...

— Mais... Qu'est-ce que vous bafouillez? interrompit Fetterman en le regardant, ahuri.

Trevna avait l'air embarrassé, et marmonna :

— Je croyais que vous aviez compris. C'est moi qui aurai l'élève Hunt pour compagne.

— Vous?... Mais... Mais... Je croyais que vous en aviez une.

— Oui. C'était Millbanks. Vous savez ce qu'il lui est arrivé. Je l'aimais bien, mais... mais c'est fini. Donc...

— Donc, lança Fetterman avec fureur, vous allez me prendre la mienne? Ça ne se passera pas comme ça !

Il s'éloigna d'un pas décidé, Trevna devina ses intentions, le rattrapa dans le vestibule.

— Où allez-vous? questionna-t-il.

— Moi?... Je vais trouver cette espèce de vieux crabe et lui casser les pinces. Ensuite, je...

— Je vous le défends. Je suis senior, vous êtes sous mes ordres, après tout et...

Il saisit Fetterman à l'épaule, ce dernier se libéra d'une secousse et fit deux nouveaux pas vers le bureau du Dr. Condit. Trevna se jeta devant lui, barrant le chemin, et d'un seul coup, détendit le bras, envoyant un formidable direct, sans prévenir. Mais Fetterman, plus rapide encore, avait déjà évité le coup, et articula avec un rictus farouche :

— Avec le plus grand plaisir !

Il se mit en garde, offrit la tête, Trevna tomba dans le piège, frappa de nouveau, et sans succès, cependant que l'adversaire, profitant de la déconvenue, touchait en plein plexus. Le senior se ploya en deux, se rattrapa au bras du junior pour ne pas tomber, et pour éviter un nouveau crochet.

Mais déjà, l'autre poing en action, lui assénait un uppercut au menton qui lui décolla, pour ainsi dire, la tête. Trevna fut projeté contre le mur, s'écroula au sol, se releva, fouillant dans un sac accroché à la ceinture. Fetterman vit le pistolet, bondit, s'empara du poignet droit, attira le bras, et, avec une vélocité stupéfiante, emprisonna le coude dans son bras gauche, forçant le poignet vers le bas, en arrière.

— Lâche ce pistolet !

Pour toute réponse, Trevna pressa la gâchette. Alors, Fetterman n'hésita plus, il appuya violemment, Trevna émit un hurlement étouffé, et le bras devint lâche entre les mains du junior. Il était brisé.

Ce qui s'ensuivit fut quelque peu confus, les autres élèves s'étaient précipités, on transporta le blessé à l'infirmerie, et brusquement, Fetterman se retrouva dans le bureau du Dr. Condit. Mary-Ann était là, également, très pâle, dans un coin.

Il répondit d'un ton de défi à la question posée, expliquant ce qui s'était passé. Le Commandant martela :

— Vous êtes en état de rebellion !

— Ne m'aviez-vous pas dit vous-même que l'élève Hunt m'est destinée? Je demande une explication.

— L'instructeur n'avait pas été informé que l'on transférait l'élève Hunt à l'élève Trevna. Jusqu'à présent, vous êtes sous la suggestion hypnotique que vous l'aimez, elle a été traitée de même façon, du reste... Je vais donc vous hypnotiser à nouveau pour mettre les choses au point, et simplifier la situation. Regardez-moi dans les yeux.

Fetterman explosa :

— Ah, non !... Cela suffit... Vous pouvez toujours essayer...

Mary-Ann, murmura, dans un sourire pâle :

— Il n'a pas réussi avec moi, non plus.

Condit regardait fixement Fetterman qui, un sourire ironique aux lèvres, défiait ses yeux. Il parla d'une voix lente, monocorde :

— Un appareil est prêt à prendre son essor vers Vénus. C'est le premier envol interplanétaire de longue durée. L'élève Trevna en prend le commandement, avec l'élève Hunt comme collaboratrice. Départ dans trente minutes.

— J'ai changé tout cela, dit Fetterman. Trevna est à l'infirmerie pour quelque temps.

— C'est donc le senior suivant qui est nommé, l'élève Goff. Quant à vous, élève Hunt, présentez-vous à la fusée.

Elle resta immobile. Le Commandant appuya sur un bouton, et un mécano apparut.

— Emmenez-la, obligez-la à revêtir sa combinaison de voyage interplanétaire et mettez-la à bord. Qu'on m'envoie Goff.

Quand ce dernier fut dans le bureau, il entendit :

— Désarmez ce junior qui est en état d'arrestation et conduisez-le en cellule. Vous rejoindrez ensuite l'appareil pour Vénus, vous remplacez l'élève Trevna.

Dans le corridor, après quelques pas, Goff murmura :

— Fetterman... Cognez... En pleine mâchoire

Le junior tourna la tête. L'autre, souriait, le pistolet négligemment tenu le long du corps, et répétait son offre. Fetterman le dévisagea, puis gronda :

— Maboul?... Comme tout le monde ici?

— Non. Probablement le seul qui, avec vous, soit sain d'esprit. Cognez, vous dis-je, puis vous filerez vous apprêter, vous me remplacerez à bord, vous vous envolerez avec celle que vous aimez.

— Qu'est-ce que ça veut dire?... Vous refusez la gloire d'atteindre Vénus? Vous refusez d'être le héros qui aura ouvert la marche? Vous renoncez à la gloire, la fortune, la...

— Oui, murmura Goff, en étouffant un soupir. Parce que moi, j'aime l'élève Tromberg. Elle est encore novice, je veux l'attendre, je veux m'élancer dans la vie et l'espace avec elle... Comprenez?

— Oh, parfaitement, dit Fetterman, et il frappa.

Goff eut le temps de lui adresser un clin d'œil amical, avant de tomber sans connaissance.

Le monstre de l'espace, une sorte de javelot géant, était debout dans un puits de départ dont les parois blindées luisaient doucement. Fetterman grimpa le long des crampons d'acier, jusqu'à la cabine, près du nez del'appareil. Mary-Ann était là, nu-tête, et si triste.... Elle émit un cri de joie lorsque Fetterman ôta son casque, elle avait reconnu son compagnon.

Et maintenant, ils étaient partis. Dans l'espace si noir, le grand javelot était un trait de feu. Mary-Ann acheva ses calculs pour maintenir l'appareil en ligne droite, à la vitesse exigée, et se tourna vers Fetterman :

— Que je suis heureuse !... Heureuse !... Et si tu te décidais à m'embrasser, chéri?

Un bourdonnement extrêmement sec les interrompit. C'était l'appel au téléviseur. Mary-Ann mit au point l'aiguille d'un cadran et un petit écran s'illumina, on vit apparaître le Dr. Condit.

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, articula le Commandant, je vous autorise, élève Fetterman à collaborer au vol expérimental Lune-Vénus, en compagnie de l'élève senior Hunt. Vous vous poserez sur Vénus, vous y attendrez d'autres expéditions venant directement de la Terre, et qui se baseront sur vos informations. Jusque nouvel ordre, vous exercerez les fonctions de Gouverneur, ensemble, de toute colonie que vous y pourriez trouver, à votre arrivée.

— Je vous remercie, Chef, dit Mary-Ann, en nichant sa petite main dans celle de Fetterman, et je vous prie d'accepter toutes nos excuses pour notre... hem... notre turbulence, mais nous ne pouvions faire autrement.

Le Dr. Condit eut un sourire et hocha la tête. Puis il annonça du même ton officiel :

— Gardez votre main dans la sienne, élève Hunt. En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, à titre de chef suprême du Poste Avancé Lunaire, je vous déclare unis par les liens du mariage. Et maintenant, poursuivez votre route...

Vient de paraître dans le RAYON FANTASTIQUE

LA COLLECTION DE ROMANS DE " SCIENCE-FICTION "

GERMES DE VIE par JOHN TAINE

20 TITRES PARUS **200 frs**

Les lecteurs ont la parole...

♦ Des lettres au rebut dans les bureaux centraux des P.T.T. permettent-elles parfois de découvrir des crimes impunis ? (M. Etienne H. de Béziers).

Voici le plus curieux exemple : *l'indice du chiffre 1.*

Le 8 avril 1920, on retirait de la Seine, à quatre-vingts mètres du pont de Bougival, un tronc humain flottant au fil de l'eau. Rien ne pouvait permettre de l'identifier.

Dix-huit mois plus tard, en septembre 1921, M. Faralicq reçut la visite d'un inspecteur des P.T.T. qui lui remit un exemplaire du journal *Le Matin*, daté du 28 août 1921.

Ce journal a été jeté au rebut pour insuffisance d'adresse, déclara le fonctionnaire. Mais nos services ayant eu la curiosité de l'ouvrir — ce qui ne se produit pas une fois sur dix mille journaux tombés au rebut ! — nous avons constaté qu'un entrefilet, relatif aux mystérieux cadavres retrouvés coupés en morceaux, ces derniers temps, avait été encadré d'un coup de crayon bleu. J'ai donc jugé utile de vous soumettre cette particularité.

Eh bien ! l'adresse portait 11, boulevard de Ménilmontant, au lieu de 111, celle de M. Jobin, dont le frère avait disparu vers la date de la repêche du tronc humain.

On fouilla le passé de Gaston Jobin. On découvrit qu'il avait été marié et que sa femme était allée s'installer, avec un amant dans un hôtel de Toul, en Meurthe-et-Moselle, dès le lendemain de la disparition de son mari, sommelier au Grand Hôtel.

La piste s'avérait sérieuse. Le 27 septembre, M. Faralicq se présentait par surprise à l'hôtel des Bosquets à Toul, au cours d'une absence de l'amant de Madame Jobin, épouse du disparu : un certain Charles Burger, également ancien sommelier du Grand Hôtel.

Défaillante, l'hôtelière éclata en sanglots et murmura :

— Eh bien, oui, Burger a bien tué mon mari, rue de Vaugirard, dans notre appartement. Puis il l'a découpé en plusieurs morceaux dont il a fait trois paquets. Le soir, nous avons été jeter ensemble ces affreux colis du haut du pont Mirabeau...

Le 24 juin 1922, l'épouse adultère était condamnée au bagne à vie. Et, le 13 octobre suivant, son complice Burger, condamné à mort, allait à l'échafaud.

♦ Les indicateurs de police portent-ils une carte spéciale ? (M. B. de Lille).

C'est une légende. Quelques-uns seulement portent « un mot de recommandation » de quelque gradé. Ce fut le cas de Stavisky.

♦ Est-ce que les condamnés à mort peuvent échapper au châtiment suprême en s'offrant à servir de cobayes humains à des savants ? (Madame L..., de Pantin).

En France, même à la Salpétrière, on parle à mots couverts, depuis trois ans, d'une expérience sur un condamné à mort.

C'était un Arabe. Une grave question de médecine se posait : *pouvait-on faire mourir de peur une personne sur laquelle on simulait un crime* (de sang) ? Le coupable de ce fait, échappait à un dur châtiment. Dans le pavillon Charcot, on lia l'Arabe sur une chaise, on lui banda les yeux, on le piqua très légèrement aux veines des avant-bras.

— Tu vas succomber à l'hémorragie, lui avait annoncé un interprète.

L'Arabe, trois fois assassin ne perdit pas son sourire. C'était mieux que le « coupe-cabèche » à Deibler. Il ignorait qu'au même moment où on le piquait, on avait laissé, derrière lui, échapper deux minces filets d'eau tombant avec un bruit doux dans des bassins. En *dix-sept minutes, l'Arabe avait tout de même succombé à la peur...* exsangue par imagination.

Vite un massage du cœur remit l'assassin sur pied. L'assistance de savants, avait elle-même vécu dix-sept minutes d'agonie morale...

♦ Les « durs » de l'atelier où je travaille affirment les faits « affirmés vrais » dans « Les Compagnes de la nuit » sont du bidon.... (M. René B ..., de Rueil).

Vos « durs » ont raison. Le générique du film en met plein la vue aux spectateurs. Le syndicat de souteneurs placeurs, patrons de boîtes à p... qui se démène sur l'écran, évoque vaguement les demi-sels d'entre 1919-1929 qui se contentaient d'ailleurs d'imprimer la croix-des-vaches au visage de leurs dames dissidentes. Et encore fallait-il qu'elles aient charrié un peu trop loin leurs faux-macs de l'époque. Descendre un « turf » pour pareille raison est un trop gros risque. Voyez Raymond Schleisseq qui, pour avoir « piqué » son gagne-pain dans un geste de colère s'est fait trancher la tête par le bourreau l'autre année (6 mai 1951). On n'abîme pas la marchandise dans le milieu, seuls les clients des compagnes de la nuit les lardent quelquefois, et se sont toujours des cinglés. Et depuis 1930, date où les Corses ont occupé Montmartre, ils ont inauguré le système de l'*amende* : « Tu prends mon *colis*, Pierrot. D'accord, tu me raques trente sacs pour cette pourrie et on n'en parle plus ». Et il n'existe pas d'exemple où le remplaçant n'ait pas payé l'*amende*, système toujours en vigueur.

De plus, tous les limiers de la Mondaine vous diront qu'il n'a guère d'ingénues dans le « tapin », à peine ont-elles débuté que leurs premiers gains vont à un gigolo qui commence à les tabasser dès que les fonds sont en baisse, mais qui se garde bien de leur « abîmer le portrait » et les appâts.

C'est la seule chose exacte du film.

Bientôt

une formule nouvelle

les Éditions André Jaeger
19, rue d'Hauteville
PARIS-10e

le magazine "cow-boy" que vous souhaitiez !

toutes les émotions des films de Far-West

dans votre fauteuil

des heures de lecture passionnante

84 pages illustrées
couverture en couleurs

100 mensuel **francs**

Demandez à votre Libraire

LES ROMANS DE JEAN DE LA HIRE

Collection Les Grandes Aventures du Nyctalope

Le Mystère de l'Everest

Wanda

Collection "Fantastic"

Le Secret des XII

Planète sans feu

L'Invisible

Soucoupe Volante

le vol. **225 frs**

CONFIDENCES D'AMOUREUSES

par Jean Vigneron **240 frs**

Éditions ANDRÉ JAEGER

19, rue d'Hauteville, 19 — PARIS-Xe